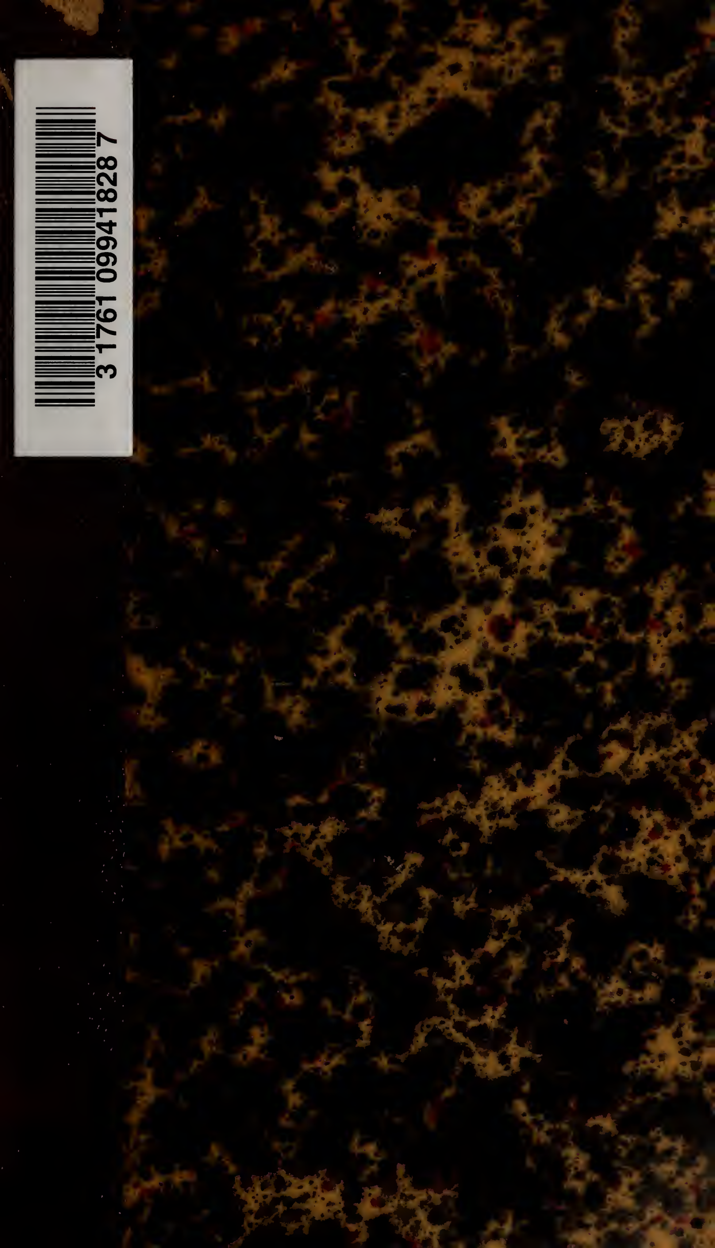

3 1761 09941828 7





ŒUVRES CHOISIES

DE

JUSTE OLIVIER

LAUSANNE. — IMP. GEORGES BRIDEL

ŒUVRES CHOISIES

DE

JUSTE OLIVIER

PUBLIÉES PAR SES AMIS

AVEC LA PHOTOGRAPHIE

D'UN PORTRAIT DESSINÉ PAR GLEYRE

Tome II

POÉSIE

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1879



Ce tome deuxième renferme un choix des poésies d'Olivier, dont un certain nombre inédites.

Plusieurs personnes y ont coopéré. On a tenu compte de la diversité des goûts, et l'on s'est efforcé de représenter, aussi fidèlement que possible, l'œuvre variée du poëte. On ne trouvera pas ici tous les vers d'Olivier ; Olivier, néanmoins, doit y être tout entier.

On a laissé de côté les morceaux de longue haleine, publiés à part, qui eussent grossi démesurément le volume. Il n'a été fait d'exception qu'en faveur du poëme intitulé *le Canton de Vaud* (1833), qui est comme la préface et le commentaire anticipé de l'œuvre poétique d'Olivier.

On n'a rien pris des chansons inédites de sa

jeunesse ; on a également écarté les pièces auxquelles, quand l'occasion s'en est offerte, il a refusé les honneurs d'une seconde édition.

Des *Poëmes suisses*, on n'a retenu que *la chanson d'Yzolier*, dont il existe une seconde version, inédite, intéressante à comparer avec la première.

Les *Deux Voix* ont été mises largement à contribution, non moins que les *Chansons lointaines* et les *Chansons du soir*. Olivier n'a jamais entendu renier, à aucun degré, les morceaux de ce recueil qu'il n'a pas reproduits dans l'édition illustrée des *Chansons lointaines*.

On n'a admis aucune poésie de Mme Olivier, quoiqu'il y en ait dont la place est marquée entre celles de son mari. Du moment qu'il s'agissait d'un choix, il a paru préférable de s'en tenir à celle des *deux voix* qui s'est tue pour toujours.

Les divisions établies par Olivier dans deux de ses recueils ne pouvaient convenir à un recueil d'ensemble. On en a adopté une autre, qui s'expliquera d'elle-même. Dans chaque *livre*, on a généralement suivi, sans toutefois s'y asservir, l'ordre chronologique. Le livre de *la Famille* est ainsi devenu une véritable autobiographie.

Un certain nombre de morceaux, rappelés ou cités dans la notice du tome Ier, n'ont pas été répétés dans celui-ci. La table des matières en rendra compte. Elle indiquera aussi de quel recueil a été tiré chaque morceau.

Enfin, on a utilisé, mais également sans s'y asservir, les indications contenues dans un cahier, écrit tout entier de la main d'Olivier, et intitulé : *Corrections pour mes ouvrages.*

Décembre 1878.

LES ÉDITEURS.

LE CANTON DE VAUD

LE CANTON DE VAUD

I

Le soleil, entouré de paisibles nuages,
Illuminant partout leurs changeantes images,
Disparaissait, le front orné de ce bandeau,
Derrière le Jura, gigantesque rideau.
Quelques rayons encor, luisant par intervalle,
Jetaient furtivement leur clarté tiède et pâle,
Comme un adieu du soir au pays qu'ils aimaient.
De vieux oiseaux d'hiver tristement s'endormaient
Au sommet des noyers nus jusqu'en leur racine.
Et Lausanne, debout sur sa triple colline,
Ou se plongeant au fond de ses vallons obscurs,
Des feux de la veillée étoilait tous ses murs;
Tandis que, dominant la vapeur fantastique
Que la ville exhalait, — comme une urne magique,
Où, sur le grand foyer de la terre et du temps,
Bouillonnerait le sort des mortels inconstants, —
Eclairée à demi, l'antique cathédrale
Dessinait vaguement sa taille colossale :

Se penchant sur les arcs, les ogives, les tours,
Dont une habile main parsema ses contours,
Elle semblait une ombre étrange, grave, austère,
Veillant sur la cité dont elle fut la mère.
On entendait au loin, si l'on ne pouvait voir,
La génisse en bramant courir à l'abreuvoir,
Du lien de l'étable un instant soulagée.
Peut-être, en ce moment, d'un faix de bois chargée,
Quelque vieille longeait le coin de la forêt
Et vers son foyer mort avec joie accourait.

Mais mon regard, mon cœur et toutes mes pensées
Cherchaient surtout ce lac aux ondes nuancées,
Ce lac qu'en vain je veux chasser de mes tableaux,
Qui s'y glisse toujours avec des traits nouveaux ;
Ce Léman sans pareil, orgueil de nos campagnes,
Avec le Rhône un jour tombé de nos montagnes,
Comme une goutte pure, un liquide saphir
Roulant de feuille en feuille au souffle du zéphir.
Le soleil, délaissant les flancs des hautes cimes,
Semblait avoir rempli le lac et ses abîmes,
Habiter sous les eaux et là, comme un brasier,
Flamboyant tout à coup sur le profond gravier,
Lancer abondamment de sa bouche dorée
La flamme en cent couleurs richement diaprée.

Des golfes et des caps je suivais, enchanté,
Les détours gracieux, ces lignes de beauté
Où la nature, à l'âme intimement unie,
Lui parle avec amour sa langue d'harmonie.

Là, Morges se cachait près de ses grands roseaux
Que le vent fait gémir et trembler dans les eaux;
De son donjon royal dominant les villages,
Wufflens m'apparaissait comme un tombeau des âges
Où l'étranger, qui monte au sommet du vieux fort,
Sent partout la fraîcheur du souffle de la mort.
Là, de nos montagnards je cherchais les vallées,
Leurs demeures penchant sur le roc, isolées;
Puis La Côte riante et ses blanches maisons
Ceintes de pampres verts dans les belles saisons,
Je la voyais plus bas sous les brumes mobiles;
Devinant les hameaux groupés autour des villes,
Je cherchais à saisir s'il ne m'en viendrait pas
Des romances d'amour ou des chants de soldats.

Mais à gauche la scène a changé : plus profondes,
Plus sombres, le Léman y déroule ses ondes;
Les Alpes, dont le front par les neiges blanchi
Est dans le fond des eaux vaguement réfléchi,
Affermissant leurs pieds sous cet obscur abîme,
Répandent sur le lac leur majesté sublime,
Sur le lac qui les aime et caresse leurs flancs,
Comme un manteau de pourpre aux plis étincelants.
Ah! c'est là que mon cœur choisirait sa retraite,
Si jamais... J'en sais une indolente et secrète,
L'été, cachée au frais non loin d'un châtaignier,
Dont les doux fruits, l'hiver, en un coin du foyer,
Eclatant tout à coup sous la cendre amassée,
Frapperaient de stupeur ma famille empressée;
Tandis que la fenêtre et ses humbles carreaux,
Sans châssis colossal, sans gothiques vitraux,

Laisseraient voir le lac et sa molle étendue,
Jaman, sombre pilier qui supporte la nue,
Et le celtique Arvel dont les replis profonds
Hébergent les brouillards qui gravissent les monts;
Clarens, sous des figuiers cachant ses maisonnettes;
Montreux, dont les vergers semés de violettes,
Penchés avec amour sur le Léman charmé,
Lui forment au printemps un rivage embaumé;
Chillon, planté dans l'onde, au pied de la montagne,
Par celui qu'on nommait le *petit Charlemagne;*
Enfin, cette vallée où le Rhône onduleux
Fuit sous des bois de saule au tronc vide et noueux,
Parmi des prés de joncs et de grands marécages,
Tristes plaines sans vie, humides pâturages,
Où sur une eau stagnante on rencontre à l'écart
La froide et pure fleur du pâle nénuphar.
Mais là brillent aussi d'odorantes prairies.
Sous les monts que descend l'ange des rêveries,
Lorsque l'ombre l'amène et que ses doigts distraits
Font doucement frémir les feuilles des forêts:
Combien de fois naguère il m'a semblé l'entendre,
Glissant à mes côtés, effleurer l'herbe tendre,
Comme un ami venu du céleste séjour!
Voilà pourquoi ces monts, ces prés ont mon amour.

II

Mais tout mon beau pays, comme une immense lyre,
Soulève mes transports et répond à ma voix.

J'aime du vert matin l'humide et frais sourire,
J'aime l'ombre du soir qui danse autour des bois;
Et, lorsque sous les foins de la plaine fleurie,
A l'heure de midi, le grillon saute et crie,
Que le faucheur s'endort, toujours, ô ma patrie,
J'admire ta beauté que j'admirai cent fois.

Ah! je voudrais pouvoir, les yeux mouillés de larmes,
Exhaler cet amour qui tourmente mon sein;
Arrêter par des vers enflammés de tes charmes
L'étranger dédâigneux qui poursuit son chemin;
Lui dire tes ruisseaux, tes sources, tes ombrages,
Tes gracieux vallons qui montent par étages,
Et sur ton grand plateau tout chargé de villages,
Les Alpes, le Jura, qui se donnent la main.

O rochers d'Anzeindaz, val qui touche les nues,
Où la lune à minuit descend sur le glacier;
Chalets de Taveyanne; ô forêts bien connues
Que rougissait la fraise aux parois du sentier;
Fraîches îles d'Ormont, en des lacs de verdure,
Où l'érable, le soir, frissonne au long murmure
Qui vient des Diablerets sur la cascade obscure;
Neiges, ponts du chamois qu'il ne fait pas plier!

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime,
Jusqu'au jour fortuné qui le dévoilera.
Les fleurs de nos rochers forment son diadème;
Seul, il sait d'anciens noms que sa voix redira.

Jadis, on le voyait errer de cime en cime;
Depuis, abandonnant sa demeure sublime,
Il dort dans quelque grotte au penchant d'un abîme.
O génie inconnu, qui te réveillera?

III

Ainsi se pressaient mes pensées
Dans mon âme, à la fin du jour,
Et leurs images enlacées
Passaient devant moi tour à tour.
De son côté, chacune d'elles
Arrivait en battant des ailes;
Mais, joyeuses ou solennelles,
Toutes fuyaient avec le soir;
Car l'ombre croissait, et la brune
A chaque instant m'en voilait une.
Enfin, je n'en vis plus aucune
Etinceler dans le ciel noir.

IV

Ainsi la nuit des temps a couvert notre histoire,
Comme l'ombre enveloppe, après un jour brillant,
Ces monts, ces prés, ce lac dont j'admirais la gloire
Sous les derniers regards du soleil chancelant.
Nous eûmes nos éclairs traversant les ténèbres
Dans l'immense passé qui s'en va s'écroulant.
Et puis, tout retomba sous des voiles funèbres.

Ah! c'est que le malheur pesa longtemps sur nous
Avec son doigt de fer qui brise la pensée
Et retient dans leur vol, hors de l'âme oppressée,
Tous souvenirs de gloire et d'un âge plus doux.
Et puis, quand l'ouragan mugissait sur nos têtes,
A peine réveillés par sa voix en courroux,
Nous nous rendormions tous, bercés par les tempêtes.

Vous, poètes vaudois, — car il en est plusieurs,
Mais, oiseaux trop craintifs, chantant avec mystère
Leurs airs nationaux dans le bois solitaire,
Sans chercher un écho qui les répète ailleurs, —
Amis, ah! c'est à vous de porter la lumière
Dans ce passé qui dort sans âme et sans couleurs,
Et de le réveiller de sa froide poussière!

Combien de fois j'ai cru, fouillant les vieux châteaux,
De nos aïeux muets retrouver les annales,
Et sous les pans tombés de nos gothiques salles
D'un obscur parchemin déterrer les lambeaux.
Interrogeant de l'œil les pierres effacées,
Il me semblait aussi que, du fond des tombeaux,
Sortait une réponse enfin à mes pensées.

Quel bonheur, si peut-être un héros ignoré,
Un débris de poème ou d'anciennes chroniques,
Un récit oublié de nos âges antiques
Venait frapper soudain un regard inspiré !
Le ciel ne m'avait pas réservé cette gloire.
Ce que je sais est peu ; mais, tant que je vivrai,
Je veux avec amour en nourrir la mémoire.

V

La nuit est lourde; au ciel nul souffle ne distrait
De l'ombre du passé qui monte et m'apparaît,
Laissant, comme un brouillard au travers de ses voiles,
Scintiller des grands noms les lointaines étoiles.
Il en est trois surtout que mon regard poursuit,
Astres de flammes et d'or qui roulent dans la nuit,
Comblent l'immensité de leurs clartés profondes,
Des âges entassés font rayonner les ondes,
Et, joignant les reflets de leurs foyers sanglants,
Gigantesques signaux, éclairent deux mille ans.

O *César*, l'Helvétie a sa part dans ta gloire.
A son Léman gaulois commence ton histoire;
Ton épée écrivit, en larges flots de sang,
Sur nos rochers de glace et leurs plateaux de neige,
Comme aux marbres du Nil, que le désert assiége,
Ton nom, de bouche en bouche encor retentissant.

Mais les ombres du Nord ont recouvert l'Europe ; —
Dans ce brouillard épais qui partout l'enveloppe,
Quelle étoile se lève et grandit vers les cieux?
Le tonnerre qui roule autour de la montagne
Jette à nos longs échos le nom de *Charlemagne*,
Et tout s'éteint et meurt, sombre et silencieux.

Il faut marcher mille ans, fouler bien des décombres,
Pour rencontrer enfin le rival de ces ombres,

Avec son aigle ouvrant notre libre horizon.
Nos pères l'ont tous vu, nous connaissons la plaine
Où sa vaillante armée, encor républicaine,
Défila devant lui, devant *Napoléon*.

C'est donc toujours la France ou la Gaule! C'est elle
Qui nous tient en son vol cachés sous sa grande aile,
Insectes emportés dans ses puissants efforts!
Qu'elle relève aux cieux sa tête triomphale,
Et nous disparaissons dans l'ombre impériale;
Qu'elle tombe, à ses pieds nous aussi tombons morts.

Satellite oublié de la planète reine
Dont l'orbite puissante à grands bonds nous entraîne,
Joûrons-nous donc toujours ce rôle humiliant?
Ou peut-être (on le dit; moi-même dans mon âme
Souvent de cet espoir je sens brûler la flamme)
Monte-t-elle déjà l'aube d'un jour brillant?

VI

Ah oui! Sachons sourire au milieu des tempêtes
A ces premiers rayons qui luisent sur nos têtes!
    C'est le matin, c'est le réveil!
Ainsi le laboureur, quand il sort du village
Et qu'il voit scintiller l'herbe du pâturage,
    Salue et bénit le soleil.

Ne nous effrayons pas si quelquefois l'orage
Passant dans notre ciel ternit par un nuage
    Cette lueur du jour naissant.

Quand de la foudre au loin retentit la voix sombre,
Restons fermes chez nous et n'allons pas, dans l'ombre,
    Trébucher sur un sol glissant.

Vivons de notre vie! Assez longtemps esclaves,
Maintenant que nos pieds sont déchargés d'entraves,
    Marchons dans une route à nous!
En attendant le jour où les peuples du monde,
Secrètement poussés, dans une paix profonde
    Enfin se réuniront tous.

Soyons républicains! La Gauloise Helvétie
Aux fils Germains de Tell aujourd'hui s'associe;
    La République est leur dépôt.
C'est un germe caché dans un sol héroïque;
Le vent de l'avenir, qui souffle d'Amérique,
    Le saura mûrir assez tôt.

Surtout, soyons chrétiens! La croix resplendissante
Surmonte toujours plus la nuée impuissante
    Où s'aveugla l'orgueil humain.
D'âges renouvelés une avenue immense
S'ouvre devant la terre et la croix recommence
    A lui montrer le vrai chemin.

Puis, nous aurons toujours, quoi que le temps amène,
Quel que soit le drapeau que la famille humaine,
    Pour signal, arbore à nos yeux,
Nous ne perdrons jamais cette belle nature,
Sous des monts parfumés le Léman qui s'azure
    Au souriant regard des cieux.

VII

Voilà les rêves d'or de ma belle espérance!
Je m'y complus longtemps... Dans le douteux silence
Il me semblait ouïr mille confuses voix,
Des coteaux, des rochers, du rivage, des bois,
Des hameaux, de la ville et des tours crevassées,
S'élever pour s'unir au chant de mes pensées :
Oh! oui, disions-nous tous, dans mon âme, à la fois,

Oui, l'arbre est fort! Sa tige, au vent d'orage,
Accroît toujours sa naissante vigueur;
Et de beaux fruits, cachés dans son feuillage,
Déjà sont dus à sa première fleur.

Rayons d'amour, qui passez dans la plaine,
Apportez-lui votre douce chaleur.
Vents printaniers, de votre pure haleine
Bercez, bercez le bel arbre et sa fleur.

Oiseaux charmants, qui dormez sous ses branches,
Réveillez-vous, pleins de joie et d'ardeur,
Et de vos voix matinales et franches,
Oiseaux, chantez le bel arbre et sa fleur.

Ils sont à nous, l'arbre et sa fleur chérie!
Mais veillons bien que jamais ravisseur
Ne nous enlève, arbre de la patrie,
La liberté, ta jeune et noble fleur!

27 décembre 1831.

LIVRE I

CHANTS NATIONAUX

LIVRE I

CHANTS NATIONAUX

L'UNION

Tir fédéral de 1828.

Sur le rivage où, roi de cent vallées,
L'heureux Léman déroule en paix ses flots,
Viennent s'ébattre, en joyeuses volées,
Les pèlerins de nos tirs fédéraux.
La carabine, au montagnard légère,
Les accompagne et veille à leur côté.
Soyez unis, fils d'une même terre !
  L'union fait la liberté.

Notre Helvétie, âpre et forte nourrice,
Est ignorante à ménager ses fils.
Leur œil, leur pied bravent du précipice
L'affreux vertige et les sombres défis.
Tell, vieil archer, si tu pouvais descendre,
Tu sourirais à notre habileté.
Qu'à ce refrain tressaille au moins ta cendre :
  L'union fait la liberté.

Le jeune Suisse, auprès du lit rustique ,
Où de son père ont fini les longs jours ,
Suspend au mur la carabine antique ,
Dernier présent qu'il gardera toujours.
Gage sacré, noble et saint héritage ,
De père en fils jusqu'à nous transporté ,
Des temps anciens redis-nous le langage !
L'union fait la liberté.

Sous le feuillage où pendent nos bannières,
Au souffle pur qui fait tomber le jour ,
Que les élans de nos chansons guerrières
Jettent dans l'âme un fraternel amour !
Joignons les mains pour une ronde immense,
Et qu'elle tourne avec rapidité !
Mon beau refrain marquera la cadence ,
L'union fait la liberté.

Peut-être un jour, un cri long et terrible,
Un cri de guerre éveillera ces bords.
Dans le Léman, si doux et si paisible,
On entendrait mugir de sourds accords,
Son onde errante au gré du vent d'orage ,
Se lèverait contre un joug détesté.
A ce moment ne perdons pas courage !
L'union fait la liberté.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~~~

COUPLETS

adressés à M. Monnard, en 1828.

De tristes jours avaient sur l'Helvétie
Jeté le deuil de leur pesant brouillard.
La liberté, dans cette ombre épaissie,
De plus en plus échappait au regard.
Mais sur nos monts son arbre croît encore !
De fraîches eaux viendront le rajeunir.
Salut, beau jour ! salut, brillante aurore !
O mon pays, espère en l'avenir !

Loin ! loin de nous l'aride somnolence
D'un peuple éteint, de torpeur hébêté,
Bœuf à l'engrais qui rumine en silence
L'oubli honteux de sa virilité !
Jadis l'effroi des lointaines campagnes,
Par cent liens on veut le contenir.
Mais réveillons le taureau des montagnes.
O mon pays, espère en l'avenir !

Sous un beau ciel, au pied des hautes cimes
Dont le couchant rougit les manteaux bruns,
Comme une fleur qui sourit aux abîmes,
La Muse aussi répandra ses parfums.
De verts sapins elle fait sa guirlande ;
L'effort des vents ne la pourra ternir.
Pour la patrie est-il plus belle offrande ?
O mon pays, espère en l'avenir !

D'astres brillants la nuit pare sa tête ;
Le frais sommeil glisse au milieu des airs.
Gais troubadours et ménestrels de fête ,
Venez, venez accompagner mes vers.
D'esprits légers une troupe invisible
A notre voix doucement va s'unir.
Entendez-vous l'écho du ciel paisible ?
O mon pays, espère en l'avenir !

O monts vaudois, qui fermant les vallées ,
Baignant vos pieds dans un liquide azur ,
Rafraîchissez vos têtes dépouillées
Dans le bleu lac d'un ciel profond et pur ;
Pour nos drapeaux qui ne flottent qu'à peine ,
Vieux gardiens, ne voit-on rien venir ?
— On voit le vent et sa féconde haleine. —
O mon pays, espère en l'avenir !

LE CRI DE GUERRE

Dans nos cités, dans nos villages ,
Un cri de guerre est descendu.
L'écho des monts et des rivages
A ce signal a répondu.
Au bruit du vent tremblent nos toits rustiques :
La foudre luit, et gronde autour de nous.
Ne craignez rien, petites républiques !
La liberté veille sur vous.

Voici le jour, le jour d'alarmes !
Sur les monts placez les signaux.
Préparez, exercez vos armes,
Et déroulez les vieux drapeaux.
Rajeunissons ces bannières antiques ;
Un nouvel âge a commencé pour tous.
Ne craignez rien, petites républiques !
La liberté veille sur vous.

N'avons-nous pas des carabines,
Des canons, souvent éprouvés?
Impunément, sur les collines,
Nul ne les a jamais bravés ?
Des étrangers, ô tribus helvétiques !
Votre union repoussera les coups.
Ne craignez rien, petites républiques !
La liberté veille sur vous.

Mais, loin de nous, arrière ! arrière,
Ceux qui nous ont livré jadis !
La Suisse ferme la barrière
A ces enfants qu'elle a maudits.
D'injustes droits héritiers fantastiques,
Ils croient tenir le temps sous leurs verrous.
Ne craignez rien, petites républiques !
La liberté veille sur vous.

Dieu veut la liberté du monde.
Il accomplit tout à nos yeux.
Sachons ouïr sa voix profonde,
Qui retentit du haut des cieux !

Devant ce Maître aux desseins pacifiques,
Dans le péril, nous prîrons à genoux.
Ne craignez rien, petites républiques!
La liberté veille sur vous.

CHANT DE PAIX

(Musique de Winter. — 1837.)

Dans la plaine un doux murmure
S'éveille au vent du matin;
La nuit même, à peine obscure,
Répète un concert lointain.
Vers la terre qui repose
Et fleurit comme une rose,
Des hauts cieux voilés d'azur
Il vient un chant vague et pur.

Chant de paix, fraîche harmonie!
Voix de l'âme à l'âme unie!
C'est un hymne, chaque jour,
D'espoir, de vie et d'amour.

Tout est calme et sans nuage.
Père, mère, enfants, aïeul,
Sont assis, après l'ouvrage,
Sur le banc, sous le tilleul;
L'arbre en fleur, de son grand dôme
Rafraîchit l'air qu'il embaume,
Et vers son feuillage noir
Bientôt monte un chant du soir.

Chant de paix, tendre harmonie!
Voix de l'âme à l'âme unie!
Comme un cercle sur les eaux,
Etends au loin tes échos.

Unis-toi, terre fleurie,
A cet hymne fraternel!
Et formons de la patrie
Le chœur saint, universel.
Nous, ses fils, disons sa gloire!
Assurons-en la mémoire!
Et jusqu'au sommet des temps
Qu'elle monte dans nos chants!

Chant de paix, grande harmonie!
Voix de l'âme à l'âme unie!
Ouvre au ciel ton aile d'or,
Au ciel porte un seul accord.

L'HELVÉTIE

Il est, amis! une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée,
Lequel de nous la vit sans s'attendrir?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs, dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie! Helvétie!
C'est toi, c'est toi, que nous aimons toujours!

La liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds.
A cette voix, Helvétie! Helvétie!
Nous répondrons, nous qui t'aimons toujours.

Mais oh! dis-nous: Tes secrètes vallées
Que la rosée enrichit de ses pleurs,
Un jour, pourquoi furent-elles foulées
Par l'étranger, qui moissonna tes fleurs?
De tes torrents pourquoi l'onde noircie
Dut-elle voir le sang tacher son cours?
Oh! dis-le nous! Helvétie! Helvétie!
Car nous t'aimons, nous t'aimerons toujours!

— C'est la discorde! Ah oui! telle est la plaie
Qui te dévore et te ronge le sein.
Ne tarde plus; et que ta main balaie
Des faux enfants le corrupteur essaim!
Ou tu verras, terrible prophétie!
Périr ton nom, ta gloire et tes beaux jours.
Mais alors même, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

Mais au-dessus de tes monts, des nuages,
Bien au-dessus de tout penser mortel,
J'ai vu la main qui tient le fil des âges,
Divin moteur de l'ordre universel:

Rayon qui luit sur ta tête obscurcie,
Près de l'abîme il sera ton secours.
Oh! suis ton guide, Helvétie! Helvétie!
Pour nous sauver, nous qui t'aimons toujours.

(Note des éditeurs.) — Cette chanson parut d'abord dans les *Deux Voix*. En la reproduisant en tête du *Livre helvétique* des *Chansons lointaines*, Olivier en retrancha les trois derniers couplets et les remplaça par le suivant:

Nous qui t'aimons, nous qui de cime en cime
Etions si fiers de ton rude sentier,
Si nous pleurons, nous penchant sur l'abîme,
Que tu te plais parfois à défier;
Si nous rions dans ta nue épaissie,
Comme l'on rit quand on crie au secours,
Tu le sais bien, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

LE VIEUX LAHARPE [1]

Le vieux Laharpe! ainsi dit avec grâce
Le peuple ami du surnom familier,

---

[1] Frédéric-César Laharpe, l'instituteur d'Alexandre et le tribun de la révolution helvétique. Le peuple l'appelait ainsi : *Le vieux Laharpe*, moins à cause de son grand âge ou pour le distinguer des autres membres de sa famille, que pour marquer, par cette désignation familière, qu'il était une vieille connaissance pour lui. Ces couplets furent chantés à Rolle, sa ville natale, lors de l'inauguration de son monument. (*Revue de Paris* et *Revue suisse* d'octobre 1844.)

Comme l'on dit : *vieux chêne, vieille race*,
De ces cœurs forts que rien ne fait plier.
Il est assez de roseaux sur la plage
Qu'au moindre souffle on voit tous se pencher;
Ah! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

Le vieux Laharpe! ainsi l'ont vu nos pères,
Antique et pur sous un front de vingt ans.
A notre tour, nous l'avons vu, mes frères,
Jeune de cœur, tout jeune en cheveux blancs;
Et sa mémoire est comme un bel ombrage
Où nos enfants aimeront à marcher.
Ah! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher!

Le vieux Laharpe! un vrai fils d'Helvétie
Que rien ne doit vaincre et décourager :
Ni sur les monts tant de neige épaissie,
Ni l'autre hiver qui sur tous vient neiger!
Fécond exemple, héroïque héritage
Que rien non plus ne nous doit arracher!
Ah! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

JEUNE HELVÉTIE

(Musique de M. Mascheck. — 1842.)

Jeune Helvétie, à toi notre espérance!
A toi nos vœux, notre amour et nos bras!
Aux jours de force, aux jours de défaillance,
A toi la gloire, et pour toi nos combats!
Si le rocher qui borne tes campagnes
Réduit ta part du lot universel,
Tu peux encore, ô terre des montagnes!
  Grandir, mais du côté du ciel.

Le ciel, c'est l'âme et les fortes pensées,
Des citoyens les dévoûments pieux,
L'Œuvre et la Foi qui, les mains enlacées,
Montent toujours pour toujours chercher mieux;
Le saint amour du frère pour le frère,
Flamme qui doit de l'helvétique autel,
Comme l'encens des cimes de la terre,
  Grandir avec toi vers le ciel.

Elève-toi par ton libre courage!
Gravis tes monts, suis ton rude sentier,
Et que ta robe, entre le noir nuage,
Brille plus blanche au loin que le glacier!
Là, sur la terre, à tes pieds déroulée,
Jette en tout sens un regard fraternel,
Heureuse et fière, et bientôt consolée
  De ne grandir que vers le ciel.

LES DERNIERS COMBATTANTS

(Musique de Spæth.)

Peut-être, un jour, nous verrons dans la plaine
Des fils du Nord les sinistres essaims.
Leur vol grondant fait frissonner nos seins
Comme du soir une pesante haleine!

Gardons nos cœurs de toute lâcheté!
Notre Helvétie est à la liberté.

Venez, venez sur l'antique montagne :
Un souffle impur ne nous y suivra pas.
Ici l'air libre, et l'étranger là-bas,
Avec son roi que la mort accompagne.

Pour un moment qu'ils se disent vainqueurs!
Notre Helvétie, à nous, est dans nos cœurs.

Vallons dormant au pied des blanches cimes,
Humbles chalets, tentes du haut azur,
Riant asile, abri terrible et sûr,
Fort crénelé, ceint de remparts d'abîmes!

C'est à nous seuls que Dieu vous dévoila :
Notre Helvétie, à nous, est encor là.

Chère patrie, ici, pour te défendre,
Déjà tu vis arriver nos aïeux. [eux;
De monts en monts nous nous cachons comme
Comme eux aussi nous saurons redescendre.

Armes! drapeaux! ne vous inclinez pas!
Notre Helvétie, à nous, est dans nos bras.

S'il faut encore un plus grand sacrifice,
Sur le glacier, notre dernier espoir,
Nous combattrons vaillamment jusqu'au soir;
Puis, l'âme à Dieu, le corps au précipice,

Nous cesserons nos belliqueux accords,
Et l'Helvétie au moins nous aura morts.

Notre cercueil, c'est le profond abîme;
Notre linceul, le nuage qui fuit;
Notre épitaphe, un éclair dans la nuit,
Et notre tombe, une Alpe au front sublime!

Notre Helvétie est à la liberté :
Gardons nos cœurs de toute lâcheté!

CHANSONS HELVÉTIQUES

I

(Pour la Société de bienfaisance à Paris.)

Quand nous étions jeunes sur la montagne,
Quel horizon s'étalait à nos yeux!
Et, dans les airs, quels châteaux en Espagne!
Rêves d'azur, ou même d'un peu mieux.
D'azur ou d'or, de fumée ou de flamme,
Sont-ils tombés au souffle des autans?
Restons, du moins, jeunes de cœur et d'âme,
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Eût-il d'ailleurs trouvé des cieux prospères,
L'enfant des monts rêve aux lointains sommets;
L'adieu qu'il fit au pays de ses pères
Lui laisse au cœur un écho pour jamais;
Comme celui qui, d'étage en étage,
Vibre aux parois des rochers palpitants,
Eveillez-vous, vieux échos du jeune âge!
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Nous avons pris, en quittant la montagne,
A tous les vents, chacun notre chemin :
L'un, le front haut, que l'étoile accompagne,
L'autre, courbé, le bâton à la main.
Plus d'un, hélas! blême, la marche lourde,
Déjà s'affaisse et tombe par instants,
Approchons-nous, tendons-lui notre gourde,
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Qu'ils soient du sort ou d'eux-mêmes victimes,
Réconfortons nos frères voyageurs.
Et nous croirons être encor sur les cimes,
Foulant les airs, la rosée et les fleurs;
Et des rochers la haute galerie,
L'orgue de pierre aux tuyaux éclatants,
Nous renverra l'hymne de la patrie,
Nos chants d'amis, comme on chante à vingt ans.

II

(Pour la même société.)

Pays des monts et des libres pensées,
Pays des lacs au cristal pur et clair,

N'est-ce pas toi, sur nos mains enlacées,
Qui fais courir un sympathique éclair?
Dans tous ces yeux j'ai de toi quelque image,
Je t'y revois comme dans un miroir.
Pays des monts, sur un autre rivage,
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

Pays des monts, si jamais je t'oublie,
C'est qu'avant toi tout en moi s'oublîrait.
Quand mille maux m'auraient versé leur lie,
De te revoir me les adoucirait.
Vieux souvenirs, c'est toi qui les ranimes,
Auprès d'amis quand je reviens m'asseoir.
Pays des monts, pays des hautes cimes,
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

Mais voyez-vous, battu des vents contraires,
Cet homme errant sans travail et sans pain?
Ses yeux aussi, car c'est un de nos frères,
Rêvent aux lacs, aux grands bois de sapin.
Ah! tendons-lui notre main fraternelle!
Aidé, guidé, qu'il renaisse à l'espoir!
Pays des monts, qu'à nòs cœurs il rappelle,
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

III

(Pour la Société d'Harmonie.)

CHANT DU RETOUR

Au vallon qui penche
Et qui tourne un peu,

Une cîme blanche,
Un coin de lac bleu!
La voilà! c'est elle
Qui nous rit déjà,
La mère fidèle,
La terre si belle
Que Dieu nous donna,
La voilà!
La voilà!

Heureuse et douce rive,
Nous que le sort en exila,
D'un gai qui-vive,
Saluons-la!
La voilà!
La voilà!

O toi qui t'élèves
Libre dans les airs,
Pays de nos rêves,
Rêve des cœurs fiers,
Citadelle sainte,
Nous revenons dans ton enceinte
Respirer l'air pur
De ton haut azur.
Souffle sauvage
Des monts, des bois,
Vent de l'alpage,
Enflez nos voix!

Qu'ainsi nos chants aient de l'altière cime
La majesté !
Qu'ainsi nos voix en aient l'écho sublime
De liberté!
Et quand, plus doux, notre chant se repose,
Qu'il reste pur, comme aux flancs du rocher
L'alpestre rose,
Que nulle main ne peut toucher!

Sur la montagne à la robe fleurie,
Comme autrefois, venez! asseyons-nous.
Ainsi, le soir, une mère chérie
Tient ses enfants sur ses genoux.

Oh! qu'il est doux de te revoir, ô mère
Qui nous portas sur ton sein libre et fort,
Qui nous soutins sur la terre étrangère
Contre l'orage et les luttes du sort!

Oh! qu'il est doux, au chalet, sous l'érable,
De retrouver mieux que ton souvenir,
Ta vraie image, et grande et vénérable,
Et fière et tendre, et prête à nous bénir!

Nous te voyons, nous reprenons la place
Que l'on nous garde au banquet fraternel.
Frères et sœurs, père, mère, on s'embrasse.
Oh! qu'il est doux d'être là sous ton ciel !

Le plus beau voyage
Est vers ton rivage,

Le plus doux espoir
Est de s'y rasseoir.
La voilà! c'est elle,
La mère fidèle,
La terre si belle
Que Dieu nous donna.
  La voilà!
  La voilà!

LIVRE II

LE POÈTE ET SON ŒUVRE

On a réuni dans ce livre les morceaux qui se rapportent plus particulièrement à la vocation et à la carrière poétique de J. Olivier. On pourrait lui donner pour prologue le dixain suivant, trouvé dans les papiers du poète.

Un coin de table, un bout de banc,
C'est tout ce qu'il faut pour écrire
Chansonnette, conte ou roman
Qui fasse rêver ou sourire.
Il n'est besoin d'être savant,
Ni de chercher ce qu'on veut dire.
Tout le monde en peut faire autant,
Pourvu que le cœur nous inspire.
Un coin de table, un bout de banc,
C'est tout ce qu'il faut pour écrire.

(Les éditeurs.)

LIVRE II

LE POÉTE ET SON ŒUVRE

PRESSENTIMENT

Non, ne me dites plus que ma voix est vivante !
C'est un son sans écho qui mourra dans la nuit ;
Un soupir dont le cœur s'attriste et s'épouvante,
Car nul ne sait d'où vient cette lyre au vain bruit.
Les grands noms, près du mien, étouffent sa lumière :
Les géants courent seuls, le nain reste en arrière ;
Mon pays, avec moi, dans l'ombre et la poussière
Se plonge..... et rien, rien ne nous suit.

Pourtant, ô ma patrie, ô terre des montagnes
Et des bleus lacs dormant sur leur lit de gravier,
Nulle fée autrefois errant dans tes campagnes,
Nul esprit se cachant à l'angle du foyer,
Nul de ceux dont le cœur a compris ton langage,
Ou dont l'œil a percé ton voile de nuage,
Ne t'aima plus que moi, terre libre et sauvage,
Mais où ne croit pas le laurier.

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire,
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher, il est vrai, sur l'onde sans mémoire
De ce Léman vaudois que domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes:
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes,
Et le beau lac pleura sur eux.

LE POÈTE SUISSE

Distiques.

A M. Frédéric Frossard.

I

Eteignez-vous, scintillantes étoiles,
Qui m'appelez d'un regard fraternel!
Laissez sur moi tomber les sombres voiles,
Et le silence, et l'oubli solennel!
Mon œil vous suit, du haut de la montagne;
Couché dans l'herbe et tourné vers les cieux,
Je crois ouïr vos chœurs mélodieux,
Et je m'élance, et je vous accompagne.

Vaste océan d'harmonie et d'amour,
Que dans tes flots je disparaisse un jour!

II

Oh! seulement, que ne peut-il m'attendre,
Cet astre pur qui monte à l'horizon,

Qui me sourit comme un œil vif et tendre
Et cherche, ici, le mien dans le gazon !
Sur le front blanc des roches mi-voilées,
Nous glisserions balancés mollement :
Puis, envolés au fond du firmament,
Baignant nos feux aux grands lacs des vallées,

D'un seul rayon, anneau mystérieux,
Nous unirions et la terre et les cieux.

III

Vœux insensés ! Les chalets qui sommeillent,
Ne sauront rien de ces élans secrets.
En ruminant les génisses s'éveillent,
Et, sans dessein, brament vers les forêts.
L'écho répond de sa caverne sombre.
Le sycomore, au bord de son ruisseau,
Ecoute aussi les ailes d'un oiseau,
Qui les essaie, et qui chante dans l'ombre.

Puis tout s'endort : et, dans sa froide nuit,
Le sourd glacier veille seul, mais sans fruit.

IV

Poète suisse ! Eh bien, ta destinée
La voilà donc ! Ah ! tu voudrais, vainqueur,
La tête libre, et fière, et couronnée,
Suivre et saisir les rêves de ton cœur !
Mais de ces rocs la pesante ceinture,
Comme un camp noir d'immobiles géants
Aux bras de glace, aux yeux secs et béants,
T'enserre, et même étouffe ton murmure.

Cœur de poète, irritable et brûlant,
Dévore-toi sous ton lien sanglant.

V

Là-bas, là-bas, dans les plaines fertiles,
Au pied des monts où rien ne peut mûrir,
La Poésie élève, au sein des villes,
Sa voix, ici condamnée à mourir.
Là, dans la force et la verdeur de l'âge,
Avec une âme assise en son vouloir,
Sous l'œil d'Enhaut, on peut, avant le soir,
S'environner d'un poétique ombrage.

La Suisse est pauvre, et n'a point de cité,
Point de poète et d'immortalité.

VI

Terre inféconde et pourtant toujours chère,
Reste donc sourde à jamais, et sans voix!
Quand l'avenir, d'une main étrangère,
Viendra fouiller tes Alpes et tes bois,
Il ne verra que tes torrents sauvages,
Comme aujourd'hui, rouler leurs flots fangeux,
Tes lacs sourire, et tes sommets neigeux
S'envelopper de leurs flottants nuages.

Ton peuple obscur aura fini son cours:
Toi, tu seras grande et belle toujours.

A M. VINET

En lui envoyant les *Poëmes suisses.*

Dans notre siècle obscur, où nul jour n'apparaît,
Qui peut, de l'avenir, révélant le secret,
Y fixer des yeux prophétiques?
Ne le demandez pas à mon luth ignorant;
Il ne sait qu'un seul air qu'il s'en va murmurant,
Paré de ses fleurs helvétiques.

Et cependant les prés, et les monts, et les bois,
Ou le lac qui se gonfle en élevant la voix,
N'ont pas, seuls, toutes mes pensées.
Vers un monde nouveau lent à se dévoiler,
Mais qui doit luire un jour, qui doit nous consoler,
Ami, je les sens élancées.

Transporté, frémissant, alors j'entends les cieux
Avancer dans le Temps en chœurs mélodieux
Pour accomplir l'œuvre infinie.
Je te vois, je te vois, pacifique cité,
O moderne Sion, terre de liberté,
De foi, d'amour et d'harmonie!

Mais bientôt retombant du haut de mon espoir,
« Revenons à nos fleurs, me dis-je, allons revoir
» Le lac qui dort ou qui bouillonne. »
Et je ne trouve, hélas! qu'horizons menaçants,
Que glaçons sur les prés, que vergers pâlissants,
Ou la neige qui tourbillonne.

Alors, autour de moi, tout me semble crouler,
L'illusion s'éteindre et la foi s'envoler
D'un monde que Dieu veut confondre.
Et puis, pensant à vous, sur mon profond souci
Je vous ouvre mon cœur ; — car je vous vois d'ici
Et me comprendre et me répondre.

LES CHANSONS LOINTAINES

Au loin,
Au loin,
A l'aurore, à la nuit penchante,
Est-ce un oiseau qui, sous le foin,
Sous l'herbe chante,
Sans nul témoin ?
Voix incertaines,
Voix des buissons
Ou des grands chênes :
Chansons, chansons
Lointaines.

Un chant !
Un chant !
Oui, c'est un chant qu'on croit entendre,
Léger parfois, parfois touchant,
Moqueur ou tendre,
Jamais méchant.

Des monts aux plaines,
Portez vos sons,
Fraîches haleines,
Chansons, chansons
Lointaines !

Refrains,
Refrains
Du temps passé, refrains que j'aime,
De vos bouquets de romarins
J'ai pris moi-même
Deux ou trois brins.
Aux marjolaines
Entrelaçons
Lys et verveines...
Chansons, chansons
Lointaines.

Amour !
Amour !
Est-ce ta voix qui pleure et prie,
Au clair de lune, au point du jour,
Dans la prairie
Ou vers la tour ?
Larmes soudaines,
Charmants soupçons,
Doux airs de reines....
Chansons, chansons
Lointaines.

Enfants !
Enfants !
Est-ce une mère, fleur cachée,
Qui se récrée à vos beaux ans,
Sur vous penchée,
En soins touchans ?
Bonheur sans peines,
Sans noirs frissons,
Sans fiel, sans haines....
Chansons, chansons
Lointaines.

Plus fort,
Plus fort,
En sons guerriers le chant s'élève,
Comme la vague sur le bord.
N'est-ce qu'un rêve,
Qu'un écho mort,
Les voix hautaines
De vos clairons,
Vieux capitaines?....
Chansons, chansons
Lointaines.

Un jour,
Un jour,
Un jour nouveau pour l'homme brille.
Beau moissonneur, avec amour
Prends ta faucille,

Entre à ton tour,
Entre à mains pleines
Dans les moissons
Où tu nous mènes....
Chansons, chansons
Lointaines.

Des cieux,
Des cieux,
Lyre d'or aux cordes d'étoiles,
Il vient un chant mélodieux,
Sous les saints voiles
Chœur glorieux!
Quand sur nos chaînes
Nous gémissons,
Chansons sereines,
Hautes chansons....
Lointaines.

Tout bas,
Tout bas,
Le chant s'en va, le chant décline;
Rien ne se montre; on n'entend pas,
Sur la colline,
Un souffle, un pas.
Seules et reines
Près des maisons,
Jasez, fontaines!
Chansons, chansons,
Lointaines.

Je vois,
Je vois
Des monts la haute galerie,
J'entends le chant, le chant des bois,
De la patrie.
O douces voix!
Alpestres scènes,
Bleus horizons,
Images vaines!
Chansons, chansons
Lointaines.

SONNET

A mon ami Sainte-Beuve, en réponse au sonnet :
Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace...

Quel est cet Olivier, diront dans un autre âge,
Les critiques, vantant l'or fin de vos sonnets;
Cet Olivier dont parle, en pur et beau langage,
Sainte-Beuve qui prit tant d'auteurs dans ses rets?

Pourquoi cet inconnu dans ce noble entourage?
Pourquoi cette fleur pâle en ces brillants bouquets?
Dans quel sentier perdu, sur quel lointain rivage
L'a donc vu le poëte? en quels vallons secrets?

Olivier?... diront-ils: et la chanteuse rime,
Harmonieux écho, seul leur répondra
Olivier: rien de plus; c'est tout ce qu'on saura.

Mais peut-être l'un d'eux plus longtemps cherchera,
Et, comme vous aimant, cœur penché sur l'abîme,
Il ne pourra pas voir, mais il devinera.

LE LUTH SAUVAGE

Je ne suis pas un grand poète,
Mais j'ai pourtant, là, dans le cœur,
Quelques chansons, que je répète
Tristement, sur un air moqueur.
A qui pourrais-je les apprendre?
A l'écho seul, si je m'en crois...
Timide et fier, naïf parfois,
    Sauvage et tendre,
Je n'ai qu'un luth au fond des bois.

Pourquoi le monde est-il si triste?
Pourquoi fait-il peur ou pitié?
Tout est miné, rien ne résiste;
Partout un serpent sous le pié.
Dans la forêt, qui me recueille,
Quand ont passé dames et rois,
Je laisse aller, monter ma voix
    De feuille en feuille..,
Je n'ai qu'un luth au fond des bois.

Quand, le soir, rentrent les familles,
Que le feu rit au noir foyer,
Et qu'en marchant, les jeunes filles
Se parlent bas dans le sentier;
L'une à l'écart chante, distraite,
Un bout de refrain villageois,
Sans savoir qu'il fut une fois
    Un vieux poète
Qui le chantait au fond des bois.

MA CHANSON

Quel est ce ruisseau qui cent fois
    Revient, serpente,
Tantôt perdu sous les grands bois,
Tantôt des monts longeant la pente?
C'est, comme l'onde au pied dansant,
    Courant à l'aise,
En longs refrains s'entrelaçant,
C'est ma chanson, ne vous déplaise!

Quel est ce nuage lointain
    Qui vient et passe,
Qui meurt au souffle du matin
Ou s'évapore dans l'espace?
C'est, dans les airs, c'est elle encor,
    Sans qu'elle tremble,
Ce blanc rayon, ce flocon d'or,
C'est ma chanson, que vous en semble?

Quel est ce chant qui, frais d'abord,
    Jeune, rustique,
Tourne à la fin au chant de mort,
Laisse un adieu mélancolique?
C'est de la vie et de ses flots,
    L'un après l'autre,
C'est le refrain... mouvants tableaux!
C'est ma chanson, et c'est la vôtre.

A MADAME DE S...

En lui envoyant les *Chansons lointaines.*

Allez, Muse légère, et n'ayez point de peur!
Je le sais : votre voix n'est qu'un filet à peine,
Un filet d'eau qui chante au détour de la plaine,
Suivant à petits pas son petit bord en fleur.

Vous n'avez ni l'éclat ni l'accent d'une reine;
Le teint hâlé, pieds nus, au gré de votre humeur
Vous marchez, vous rêvez et, la chose est certaine,
Vous dites beaucoup trop ce qui vous pèse au cœur.

Allez pourtant! car celle à qui je vous adresse
A souffert comme vous, en a mieux profité :
Son sourire n'a rien d'amer en sa tristesse;

Que d'indulgence unie à la sincérité!
Que d'âme en son esprit, de charme en sa bonté!
C'est l'aimable rayon sans aucun trait qui blesse.

MUSETTE

Celle qui s'appelle ainsi,
  Dame ni grisette,
N'est pas, même en raccourci,
  Une autre Lisette;
Ni la fée au bord du Rhin,
Ni la Muse au front serein.

Ce n'est que Musette,
Oh gai !
Ce n'est que Musette.

Elle vit pourtant, elle est :
Ou bien je délire.
Son nom même qui me plaît
N'est un nom pour rire.
Quoi qu'il n'en dise pas long,
Je ne veux autre Apollon ;
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Je l'aimai du premier jour,
A première vue.
N'étant pas homme de cour,
Elle est mal pourvue.
Mais une autre en bel arroi
Serait moins belle pour moi.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Au bois elle ne va pas
En grand équipage ;
Elle marche à petits pas,
Sans laquais ni page ;
Mais les fleurs, sur le chemin,
Sont là toutes sous sa main.

J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Elle a les cheveux bouclés
Tombant sur l'épaule,
Mais non point échevelés,
Ni d'un air de saule:
Rien qu'un peu se soulevant
Sur la nuque au moindre vent.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Ses yeux, j'en suis incertain,
Ils sont gris peut-être;
Mais de ce gris du matin,
Quand le jour va naître.
Ils n'ont, d'ailleurs, grand savoir:
Le cœur seul fait leur pouvoir.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Elle n'a, pour ornement,
Sur son sein pudique
Qu'une rose seulement,
Comme au temps antique;
Mais son corsage est le sien,
La faiseuse n'y fait rien,

J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Elle n'a, pour déjeuner,
Qu'un pain dans sa poche,
Et moi, pour notre dîner,
Que maigre sacoche ;
Mais aussi nous remplaçons
Le dessert par des chansons.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Peu de monde en son sentier,
Peu de concurrence ;
On n'y fait qu'à l'églantier
Belle révérence ;
Très belle encore aux oiseaux...
Que de gens la font aux sots !
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Nous nous amusons d'un rien,
D'un flocon qui vole.
Nous nous entendons très bien
Sans voix ni parole.
Ah ! que de muets discours !...
Ceux-là du moins semblent courts.

J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Elle me dicte des vers,
Me souffle une rime;
Pour qu'ils n'aillent de travers,
Avec moi s'escrime.
Au lieu de prendre mon bien,
Elle me donne du sien.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Nous tentons même parfois
Quelque cime fière;
Nous nous perdons en des bois
Où meurt la lumière;
Mais au lieu de m'égarer,
Elle m'aide à m'en tirer.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

« C'est prendre un bien grand souci
Pour petit prodige :
Laisse-moi, va-t-en d'ici! »
Quelquefois, lui dis-je.
Elle fuit, je ne sais où,
Et j'enrage dans mon trou.

J'aime mieux, Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

C'est en vain que je vieillis
Et me fais morose ;
Elle vient par le treillis,
Si ma porte est close ;
Et lorsqu'ainsi je l'entends
M'appeler comme au printemps,
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Alors, nous nous racontons
Nos déconvenues,
Et de nouveau nous montons
Au pays des nues.
Nos châteaux coûtent moins cher
Que d'autres bien plus en l'air.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Non, s'il fallait pour avoir
Place en la gazette,
Te quitter, ne plus te voir,
Ma pauvre Musette,
Non, dirais-je, cent fois non !
J'aime mieux vivre sans nom,

J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

CHANSON DERNIÈRE

Le soleil à son couchant
Sur le mien s'arrête,
Et semble ainsi, me cherchant,
Me faire encor fête;
Mais à son rayon vermeil
Je n'ai plus le front pareil.
Blonde est sa crinière;
La mienne, d'autre façon.
Adieu, chanson, ma chanson
Dernière.

L'alouette, sur son nid,
Plane et s'égosille;
L'aubépine réunit
Parents et famille.
Dans les champs, les prés, les bois,
Même tableau qu'autrefois;
Mais fleur buissonnière
Est pour moi hors de saison.
Adieu, chanson, ma chanson
Dernière.

Sur la plage, avec doux bruit,
Tour à tour soupire

Vague qu'une vague suit,
  Et qui se retire.
Chacune, ayant eu son flot,
S'efface et ne dit plus mot.
  En telle manière
J'eus le mien, j'en eus le son.
Adieu, chanson, ma chanson
    Dernière.

J'ai chanté pour mes amis,
  Pour tous ceux que j'aime;
J'ai chanté pour mon pays,
  Et sur plus d'un thème.
Chants d'automne ou chants d'avril,
Quelqu'un s'en souviendra-t-il?
  Brise printanière,
Courras-tu dans la moisson?
Adieu, chanson, ma chanson
    Dernière.

J'ai chanté, non pas les rois,
  Mais les monts sublimes.
Maintenant que j'entrevois
  De bien autres cimes,
Je reste au pied et j'attends;
Mais leur hymne, je l'entends...
  Encor prisonnière
Dans la terrestre prison,
Salut, chanson, ma chanson
    Dernière!

LIVRE III

LA FAMILLE

Le lecteur n'aura pas de peine à reconnaître dans ce livre une véritable autobiographie du poète.

(Les éditeurs.)

LIVRE III

LA FAMILLE

CHANSONS

POUR LA FÊTE DE MON PÈRE

I

Poète aux rimes faciles,
Ne vante plus dans tes vers
Des champs les loisirs tranquilles :
Ce sont des rêves amers !
Vous qui dans une chaumière
Placez toujours le bonheur,
Vous n'y voyez pas votre père...
Plaignez le pauvre laboureur !

A peine de la nature
L'aube annonce le réveil,
Qu'il doit de sa couche dure
Secouer le lourd sommeil.
Voyez sa tête inclinée
Du midi braver l'ardeur.
Oh ! qu'elle est longue sa journée !
Plaignez le pauvre laboureur !

Les moissons, douce espérance,
Venaient réjouir ses yeux.
De l'orage l'aile immense
A soudain voilé les cieux.
La grêle, ouvrant ses colonnes,
Hâche un florissant labeur.
Les champs ont perdu leurs couronnes,
Plaignez le pauvre laboureur!

Lorsque l'hiver sur la terre
Etend un réseau glacé,
Au coin d'un feu solitaire
Le villageois s'est placé.
Par la porte mal fermée
Le vent souffle avec fureur.
Triste en sa chaumière enfumée,
Plaignez le pauvre laboureur!

Nous aimer, ô notre père,
Nous recevoir dans tes bras,
Voilà tout ton sort prospère,
Ton seul plaisir ici-bas,
Tu n'as eu, dès ta jeunesse,
Que fatigue et que douleur.
Cessez enfin, jours de détresse,
Car il est vieux, le laboureur!

Eysins, 1828.

II

Nos bouquets viennent un peu tard:
Dérouté de ton habitude,
Je crois que tu sentais à part
  Un peu d'inquiétude.
Rassure-toi: nous voici tous;
Il n'est plus rien qui nous arrête.
D'ailleurs tu sais bien que pour nous
  Tous les jours *(bis)*, c'est ta fête.

Que nous fait le calendrier?
On y voit plus d'un personnage
Trop grand pour notre humble foyer,
  Trop grand pour le village.
Si Dieu nous couvre de sa main,
S'il nous soutient dans la tempête,
En cet instant comme demain,
  Tous les jours, c'est ta fête.

Quand, le soir, nous sommes autour
De la table gaie et frugale,
Et qu'après les travaux du jour
  Ton vin blanc nous régale;
Quand nous devisons longuement,
Malgré le sommeil qui nous guette,
C'est ta fête, en ce doux moment,
  Tous les jours, c'est ta fête.

Ici, ne comptons que sur nous :
A Dieu seul adressons nos plaintes.
Le monde, égoïste et jaloux,
  N'a que des larmes feintes.
En silence, il nous faut semer
Au moins quelques fleurs pour ta tête.
S'il ne s'agit que de t'aimer,
  Tous les jours, c'est ta fête.

III

La nuit rafraîchit le feuillage
Où le vent aime à sommeiller,
Et la fontaine du village
Est toute seule à gazouiller.
Dans une obscurité paisible
Chaque maison s'ensevelit.
Mon père a refermé la Bible.
Qu'il dorme bien ! Anges, gardez son lit !

Avant le jour, quand la rosée
Sème au loin son tremblant cristal,
J'entends déjà sous ma croisée
Mon père et son pas matinal ;
Mais quand midi flétrit la rose,
Brûle nos prés et les pâlit,
Mon père en silence repose :
Qu'il dorme bien ! Anges, gardez son lit !

Oui, quand inondé par l'orage,
Il revient des monts ou des bois;
Quand fatigué du labourage,
Il sourit au bruit de nos voix;
Possesseurs des fleurs immortelles
Et des cieux où tout s'accomplit,
Venez, et de vos blanches ailes
Couvrez mon père, Anges, gardez son lit!

IV

Les jours marchent, le siècle avance,
Portant dans son sein l'avenir.
Tout l'univers est en souffrance:
On l'entend sourdement gémir.
A notre table de famille,
S'assied aussi l'effroi grave et pieux.
Ah! quand déjà la foudre brille,
Tenons-nous bien sur la route des cieux!

L'homme copie et recopie
Chartes et lois, tout ce qu'il put rêver;
Oubliant quel crime il expie,
Il ne veut plus que lui pour se sauver.
Mais Rome et l'Asie et la Grèce
Ont vu tomber faux sages et faux dieux.
Ne buvons pas à ce fleuve d'ivresse;
Tenons-nous bien sur la route des cieux!

Du fond de l'Orient s'élance
Un sombre messager de mort.
Des vastes ailes qu'il balance,
Déjà vers nous penche le bord.
La guerre, un instant attiédie,
S'enflamme et bout à flots plus furieux.
A la lueur de l'incendie,
Tenons-nous bien sur la route des cieux!

Chaque journée est prophétique,
Chaque moment est solennel.
Loin du théâtre politique,
On sent aussi le bras de l'Eternel.
Quand la grêle aux balles glacées
Ecrasait les champs, à nos yeux,
Que répétaient nos secrètes pensées?...
— Tenons-nous bien sur la route des cieux!

Pourtant une main paternelle
A l'orage cacha nos blés?
Nous avons pu retourner la javelle,
Aux jours si purs dont Dieu nous a comblés.
Et, chaque soir, dans la grange sonore,
Des chars pesants gémissaient les essieux.
Lorsque, irrité, Dieu nous bénit encore,
Tenons-nous bien sur la route des cieux!

Oui, mon père, toi dont la vie
Fut si rude dès le matin,
Le soir, ton oreille ravie
Du ciel entend l'appel lointain.

Les doux accords de cet hymne suprême,
De jour en jour, nous arriveront mieux.
Suivons la voix du berger qui nous aime,
Tenons-nous bien sur la route des cieux!

V

Que ma prière et mon cantique,
Vers celui d'où vient tout secours,
S'élèvent de ce toit rustique
Où mon père abrite ses jours!
Il voit se flétrir ses années,
Sans qu'il ait des destins meilleurs.
Si le travail les a fanées,
Elles reverdiront ailleurs.

Comme des feuilles dans leur sève,
Loin de l'arbre que nous aimons,
Le souffle de Dieu nous enlève
Et nous disperse sur les monts.
Mais ce vent rude et salutaire
Nous pousse en des abris meilleurs.
Quand il aura mûri la terre,
Nous serons tous ensemble ailleurs.

Verger de mon père, ô prairie
Qu'enlace un ruisseau caressant,
Le long de ta rive chérie
Tu ne me vois plus qu'en passant!

Il est des campagnes plus belles,
Des prés plus émaillés de fleurs,
Des champs aux moissons éternelles,
Dont nous hériterons ailleurs.

Chaque jour de notre voyage
Doit fournir son pain pour le soir.
Nous ne pouvons pas sous l'ombrage
Nous arrêter et nous asseoir.
Sur cette route étroite et dure,
Dans la fatigue et les douleurs,
Gardons nos âmes de murmure,
Car nous serons riches ailleurs.

Oh oui! notre seule espérance,
C'est du ciel que nous l'attendons.
Pauvres, seuls, ou dans la souffrance,
C'est au ciel que nous regardons.
Tombez, enveloppes mortelles,
Vêtements de crainte et de pleurs!
Un jour, il nous naîtra des ailes,
Pour nous envoler tous ailleurs.

VI

Quand je repense à mon jeune âge,
Sur le front de ce doux matin
Je vois planer l'épais nuage
Où grondait notre noir destin.

Les vents attisaient les tempêtes,
L'éclair nous touchait en marchant;
Mais nous disions, courbant nos têtes:
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Au couchant s'en va notre vie;
Cheminons, piétons oubliés!
Nous trouverons, après la pluie,
Du feu pour nos habits mouillés.
L'aube a fui; mais le soir, sans doute,
Plus pur, plus calme, et plus touchant,
Viendra réjouir notre route;
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Ainsi réconfortant nos âmes,
Nous allions, sans trouver, hélas!
Ni foyer aux joyeuses flammes,
Ni solide abri pour nos pas.
Monts et vaux s'effaçaient sous l'ombre.
Seuls, dans l'angoisse, et trébuchant,
Nous ne disions que d'un air sombre:
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Puis, un vent pur calma l'orage,
Sécha nos pleurs; et le soleil,
Pour nous entr'ouvrant le nuage,
A l'espoir redonna l'éveil.
Le ciel, d'où naît ce vent propice,
D'où ce rayon luit, nous cherchant,
Le ciel, tout amour et justice,
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Mais la famille voyageuse
N'est pas au bout de son chemin.
La nue est restée orageuse;
Le bâton tremble en notre main.
Souvent lassés, sans confiance,
A tout buisson nous accrochant,
Pourtant notre route s'avance:
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Vous qui marchez à notre tête,
Mon père et ma mère, voyez:
Toujours, quelques bouquets de fête
Dans l'herbe naissent à nos pieds.
La foi, pour nos cœurs qu'elle assure,
De la terre les détachant,
Ouvre les airs et les épure;
Le ciel s'éclaircit au couchant

Il est une heure où se dévoile
La vie avec son vrai sentier,
Où le ciel n'a plus qu'une étoile,
Dieu, qui l'éclaire tout entier!
C'est l'heure fatale qui sonne
Pour le juste et pour le méchant:
Alors, plus d'ombres pour personne!
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Le soleil de nos jours s'élève,
Chaque an nouveau l'appesantit:
Il redescendra comme un glaive
Que son fourreau sombre engloutit.

La mort, devant qui l'homme tombe,
Vers nous aussi vient en fauchant.
Que la paix soit sur notre tombe!
Le ciel s'éclaircit au couchant.

VII

Oui, je le sais, mes chansons, tu les aimes!
Tu fis toujours un accueil paternel
A ces enfants, pourtant toujours les mêmes,
Seuls petits-fils que t'ait donnés le ciel.
Autour de toi famille harmonieuse,
Chantant sous l'âtre ou parlant dans les airs,
Leur voix est tendre au moins, sinon joyeuse:
Tu la connais, toi qui relis mes vers.

Ah! puisse-t-elle, écho de ma pensée,
Partout te suivre, aux prés, aux champs voisins,
Dans la forêt par le vent balancée,
Ou près du cep couronné de raisins!
Et ton aurore et tes vieilles campagnes;
Et leurs combats, qui croisaient feux et fers
Sur le rebord d'un sentier de montagnes;
Tu t'en souviens, quand tu relis mes vers.

Songeant ainsi, tu revois, comme une ombre,
Des jours éteints briller le souvenir:
Frères et sœurs, leurs jeux et le temps sombre,
Projets d'étude et projets d'avenir,

Ma chambre blanche où remontait ma mère
Quand l'éveillaient la pluie et les éclairs;
Et mes ennuis, leur plainte dure, amère;
Et ton espoir en relisant mes vers.

O d'un enfant premiers jours, douce vie,
Age sacré, des parents seul trésor,
Quand, sous leur aile attentive et ravie,
Du jeune oiseau dormait le vague essor!
L'espace enfin vient tenter son audace.
Un vent d'été l'entraîne dans les airs...
Au nid du moins on m'a gardé ma place,
A ton côté, toi qui relis mes vers.

Fiers ennemis redoutés du poëte,
O critiqueurs! ne vous étonnez point
Si j'ai chanté pour mon père, et souhaite
Ne jamais être en défaut sur ce point.
C'est lui qui fut pour mon âme saisie,
Quand j'essayai la lyre aux tons divers,
Premier amour, première poésie...
Et c'est aussi lui qui relit mes vers.

Eysins, 1834.

PREMIÈRES JOURNÉES D'HIVER

(Ménage de garçon.)

Des monts passant à la plaine,
L'hiver s'est donc approché;
Et la belle Madelaine
Met sa mantille de laine,
Quand elle vient au marché.

En cadence, avec furie,
Le fléau bat les épis,
Tandis que la métairie
Voit recouvrir sa prairie
D'un triste et jaune tapis.

Un rideau sombre et grisâtre
Ternit l'azur du Léman,
Et, plus blanche que l'albâtre,
La neige a fait fuir le pâtre
Des hauts sommets de Jaman.

Sous l'hiver qui nous menace,
En riant il faut ployer.
Bravant sa main qui vous glace,
Amis, cherchez une place
A l'entour de mon foyer.

Ce bois que le feu dévore
Me restait de l'an passé.
S'il m'en faut de l'autre encore,
Je vous jure que j'ignore
Sur quels monts il est placé ;

Ni quel montagnard agile,
Par des sentiers rocailleux
Conduisant un char fragile,
Doit me l'amener en ville
Et boire un coup de vin vieux.

Mais qu'importe ? dans mon âme
Pourquoi loger ce souci ?
Qu'un avare le réclame !
Au foyer lorsque la flamme
Ne sourira plus ainsi,

Eh bien ! le bon Dieu qui m'aime,
(Car moi, je crois au bon Dieu,
J'ai senti son doigt suprême !)
Me fera trouver lui-même
Bon lit, bon gîte et bon feu.

Venez donc, vous que j'accueille
Pour ces fugitifs instants !
Comme une fleur que l'on cueille
Et qui tombe, feuille à feuille,
Dispersée avant le temps ;

Ainsi, nous devrons peut-être,
Eparpillés tour à tour,
Loin du lac qui nous vit naître,
Loin de nos forêts de hêtre,
Nous envoler tous un jour.

Un vent grave se promène
Sur notre globe attentif :
La vieille famille humaine,
Sous l'orage qui la mène,
Fait entendre un cri plaintif.

Aussi, comme avec vitesse
Les beaux jours dont nous rêvons
Ont fui devant la vieillesse,
Précoce en longue tristesse
Dans le siècle où nous vivons !

Mais loin ce penser morose
Que l'amitié nous défend !
Le feu luit, la porte est close,
Et le moût piquant arrose
La châtaigne qui se fend.

N'est-ce pas qu'elle est friande
A la voir dorée ainsi !
— Amis, je vous recommande
La pauvre vieille marchande
Qui les vend tout près d'ici.

Blottie au fond de son gîte,
A l'angle du carrefour,
Pour les passants qu'elle invite,
Sur son brasier elle agite
Ses châtaignes tout le jour. —

Mais de nos sombres pensées
Le brouillard s'évanouit ;
Leurs images sont chassées
De nos âmes oppressées
Qu'un vent joyeux réjouit.

Ranimons la souvenance
Des beaux jours qui nous ont lui.
Félix[1] dira sa romance :
Jamais troubadour de France
Ne chanta si bien que lui.

Ainsi, vous que je régale,
Causons et chantons sans bruit,
Jusqu'à l'heure sépulcrale
Où la haute cathédrale
Nous criera qu'il est minuit.

---

[1] Félix Chavannes, auteur de plusieurs romances historiques. Il est souvent question de lui dans la *Notice biographique*. Voir tome I.

A CAROLINE R....

Un vent de poésie a passé sur nos têtes,
Haleine moins féconde en beaux jours qu'en tempêtes ;
Et votre âme sonore à cet appel des airs
Répondit, solitaire, en nos âpres déserts.

Craquements des glaciers, avalanches soudaines,
Rocs à pas de géants descendant les moraines,
Ni le mugissement, lent et profond, des bois,
Ni le torrent qui fouette, en grondant, ses parois,
Rien n'étouffe le chant de la douce cascade
Qui, de sa haute source, et d'arcade en arcade,
Sur sa couche de marbre inclinée et dormant
Laisse tomber un bruit fugitif et charmant.
Ainsi de votre voix l'harmonie enchantée
Nous arriva d'en haut comme une onde argentée ;
Et pour ouïr des flots le merveilleux accord,
Les herbes et les fleurs se penchaient vers le bord.

Dès lors, la poésie apparut sur nos cimes,
Dans les noires forêts qui voilent les abîmes,
Mêlant sous les taillis où dorment les ruisseaux
Un murmure céleste à celui des oiseaux.
Le soir, vous l'avez vue errer dans les campagnes,
Ses cheveux soulevés par le vent des montagnes,
Cueillant l'humble bouton qui parfume ses pas,
Ou prononçant des mots que tous n'écoutent pas.

Et sa voix, tour à tour triste, sublime ou tendre,
Est le plus doux des bruits au cœur qui sait l'entendre.
Elle vous a donné de ses divines fleurs :
Peut-être il vous fallut les payer de vos pleurs ;
Mais tout poëte doit porter cette couronne,
Don puissant et sacré qui dans l'ombre rayonne.

Je ne sais quel orgueil et quel instinct secret
Me dit que sur mon front peut-être elle apparaît.
Ah! loin d'un froid vulgaire et du choc de la foule
Qui sans laisser de trace et bouillonne et s'écoule ;
Loin d'un luxe égoïste et de ses palais d'or,
Loin du monde cachons, cachons bien ce trésor!
N'est-il point, dites-moi, quelque secret asile,
Un vieux chêne qu'arrose une eau claire et tranquille,
De fraîche violette un gazon émaillé ?...
Sitôt que du printemps le souffle aura brillé,
C'est là qu'auprès de vous de deux longues journées
Je veux voir s'écouler les heures fortunées.
Là, je m'enivrerai de vos accens si doux.
La poésie alors s'envolera vers nous ;
Et nos cœurs, tressaillant, sentiront sa présence.
Vous me ferez ouïr dans sa magnificence
La harpe qu'elle tient des mains de l'Eternel,
Et qui du chant des cieux est l'écho solennel.
Vous me rappellerez cette sublime aurore
Vers laquelle mon œil tend, mais s'égare encore ;
Ce soleil d'Orient dont la splendeur confond,
Qui seul explique l'homme ici-bas vagabond.

Croyez-le ! votre voix à mon âme attentive
Semble être encor plus douce et plus persuasive,
Quand de la piété me montrant le pouvoir,
Au nom d'un Dieu tout bon vous me prêchez l'espoir,
L'esprit religieux qui ranime et console,
Qui ne trompe jamais et jamais ne s'envole.

Auprès de vous ainsi je voudrais voir mes jours
Suivre, environnés d'ombre, un insensible cours.
Ma vie, à petit bruit, comme une eau passagère,
Fuirait, en ne laissant qu'une trace légère :
Quel rêve ! et quand pourrai-je en goûter la douceur ?
Pour le voir s'accomplir que n'êtes-vous ma sœur !

PARDON ! PARDON !

Moi, j'ai de vous déplaire
Pu trouver le moyen.
Grande est votre colère,
Je le vois bien.

Vers vous, l'âme agitée,
Lorsque j'irai demain,
Votre main irritée
Fuira ma main.

Quoi ! ma faute est punie
D'un si dur abandon !
Pardon, tant belle amie,
Pardon ! pardon !

Prière, pénitence
En ont sauvé plus d'un.
N'est-il à mon offense
Remède aucun ?

Pour expier mes crimes,
Que faut-il, dites-moi ?
Faut-il vers avec rimes
De bon aloi !

La tâche est difficile ;
Mais cent fois j'essaîrai.
Dussé-je essayer mille,
J'y parviendrai.

Ou bien, pour trouver grâce,
Faut-il, l'air sérieux,
Quand jeune beauté passe,
Baisser les yeux ?

La tâche est difficile ;
Mais cent fois j'essaîrai.
Dussé-je essayer mille,
J'y parviendrai.

Vous n'avez donc qu'à dire,
Et moi je ferai tout,
Pourvu qu'un doux sourire
   Me vienne au bout.

Car sachez-le, méchante!
Pour votre amusement
Tout me plaît, tout m'enchante;
   Mais seulement,

D'une loi que j'abhorre
Ce serait me lier,
S'il me fallait encore
   Vous oublier.

Rien n'est si difficile.
Jamais, quand j'essaîrais
Ou cent fois ou bien mille,
   Je n'y viendrais.

LA SOIRÉE PERDUE

Moi dont tout le bonheur, dont le plus cher désir
Est de voir près de vous s'écouler mon loisir,
      Sans que nul importun survienne;
Sans ouvrir le logis qu'à la seule amitié,
Qui joint nos maux et donne à chacun sa moitié,
      A moi la vôtre, à vous la mienne;

Moi qui voudrais jouir ainsi de mes beaux ans,
J'ai dû subir l'ennui, les plaisirs languissants
D'une longue et fade soirée,
Où sur mon siége assis, distrait et fatigué,
Je riais au hasard, j'avais l'air d'être gai,
Maudissant l'heure et sa durée.

Vous étiez là pourtant! Mais, séparés tous deux,
Je m'accordais à peine un coup d'œil hasardeux,
Tant ma jeunesse est innocente!
Vous étiez là! J'aimais à le penser ainsi;
Mais mon cœur, quand mes yeux disaient: elle est ici,
Leur répondait : elle est absente.

Enfin de cet ennui le martyre a cessé!
Et sous mon humble toit, gîte pauvre et glacé,
Tout seul, je viens finir ma veille.
J'ai ranimé le feu dans le foyer mourant,
Car la bise nocturne élève en murmurant
Sa triste voix à mon oreille.

La neige, sous des cieux par le froid azurés,
Couvre d'un blanc linceul les maisons et les prés;
Et moi, comme au printemps, je rêve.
Je rêve de deux fleurs qu'unit le même appui,
Et de tous leurs efforts se rattachant à lui,
Qu'un vent les courbe ou les relève.

PROMENADE

Mon Dieu, qui m'as donné ta fille la plus belle,
Qui, nous cachant tous deux à l'ombre de ton aile,
Souris à notre amour;
Toi, qui jadis vêtu de l'humaine nature,
Aimais du lis des champs, admirais la parure
Et la fraîcheur d'un jour!

Ne prends-tu pas plaisir à voir, dans la prairie,
Celle que tu bénis, ma compagne chérie,
Courir parmi les fleurs?
Quand mes yeux, tout ravis de sa beauté suprême,
Te rendent grâce, ô Dieu, qui la formas toi-même,
Et se chargent de pleurs.

Je le sens à la joie, au bonheur indicible,
Qui pénètre mon cœur, ainsi qu'une eau paisible
Un terrain sablonneux;
Je le sens au rayon de ta sainte présence,
Qui dilate notre âme et fait qu'elle s'élance
Vers ton ciel lumineux;

Oui, c'est avec amour que tu suis, dans la plaine,
Qui s'émaille et qui rit sous une tiède haleine,
Nos plaisirs sans remord!
Tantôt, sous les treillis d'une fraîche verdure,
Nous fuyons le soleil et cherchons le murmure
D'une source qui dort;

Puis, des rustiques fleurs par nos mains moissonnées,
Avant que leur beauté, leur grâce soient fanées,
Assis sur le gazon,
J'orne ces noirs cheveux, ce front calme et sans tache;
Tandis que, près de nous, un oiseau qui se cache,
Chante sous un buisson.

Ou, quand tombe le soir, livrés à mille rêves,
Nous regardons longtemps du peuplier des grèves
Onduler les rameaux;
Jusqu'à l'heure où, soudain, la falaise opposée
Des reflets du couchant resplendit, embrasée,
Et dore au loin les eaux.

Ces heures sans mélange et ces fraîches couronnes,
Cette félicité, c'est toi qui nous les donnes;
Moi, je viens, à mon tour,
T'en faire un doux récit, ô Seigneur qui nous aime!
Comme à son père un fils raconte le soir même
Tous ses plaisirs du jour.

Neuchâtel, juillet 1831.

A TOI

Oiseaux fuyant le grand jour,
Sous les blés que Dieu moissonne,
Il nous épargne, et nous donne
Ce qu'il faut à notre amour ;
Et, pour la joie ou la peine,
Une voix que rien n'enchaîne,
Et qui monte de la plaine
Au Seigneur, notre gardien.
Dans le nid où sa tendresse
Sourit à notre allégresse,
Cachons-nous, cachons-nous bien !

Oui, ma belle amie ! ô toi,
Ma compagne solitaire !
Lorsqu'au loin tremble la terre,
A tes côtés serre-moi.
Que nous fait l'aveugle foule ?
Flots à flots elle s'écoule ;
Et des cent bruits qu'elle roule,
Il ne restera plus rien.
Loin de sa rive croulante,
Où naît une herbe sanglante,
Cachons-nous, cachons-nous bien !

Dieu règne; et, du haut des cieux,
Où se tait sa voix profonde,
Il a jeté sur le monde
Un éclair silencieux.
Déjà les forêts chancellent;
Les ténèbres étincellent;
Et les vagues s'amoncellent,
Rompant leur dernier lien.
Sous la main qui, dans l'orage,
Dirige encor le nuage,
Cachons-nous, cachons-nous bien!

Mais ainsi pourquoi prévoir
Le naufrage et la tempête,
Avant que sur notre tête
Ait mugi le vent du soir?
Comme une fleur de l'aurore,
L'an nouveau qui vient d'éclore,
S'épanouit, et se dore
De mon amour et du tien.
O ma rose de tendresse,
Au vol du temps qui se presse,
Cachons-nous, cachons-nous bien!

L'hiver a de ses glaçons
Plaqué toute la falaise;
Et le torrent qui s'apaise,
Dort de froid sous les buissons.

Plus de zéphir qui soulève
Le flot caressant la grève!
Et la nuit, doux comme un rêve,
Plus de chant aérien!
Quand la nature sommeille,
Sur ton cœur qui toujours veille,
Cache-moi, cache-moi bien!

ÉTRENNE

Montez, ô mes chères pensées,
Comme des oiseaux dans les cieux!
Par un doux soleil nuancées,
Montez à mon cœur radieux,
De pleurs secrets mouillez mes yeux!
De vos images passagères,
Je sens en moi le vol tremblant.
Couvrez de vos ailes légères
Les jours de Noël et de l'an!

C'est la semaine sainte et belle
Où le temps, ce grand voyageur,
Comme un serpent se renouvelle;
Où jadis est né le Sauveur,
Du temps et de la mort vainqueur.
Des cieux où, pour se faire entendre,

Tonne sa voix, en appelant,
Sur la terre il aime descendre,
Les jours de Noël et de l'an.

Sous la neige dort le rivage,
Sous la neige dorment les bois.
Les flocons seuls ont un langage,
Mais tous leurs soupirs à la fois
Font à peine un filet de voix.
Le souvenir et l'espérance
Comme la neige, fourmillant,
Descendent du ciel en silence
Les jours de Noël et de l'an.

Plus haut, plus haut que la montagne,
Que le nuage et le ciel bleu,
O mon ange, ô douce campagne!
Au dessus des astres de feu,
Que nos cœurs volent devant Dieu!
Là, nous trouverons sous ses ailes
L'amour et l'espoir consolant,
Pour nos étrennes les plus belles
Des jours de Noël et de l'an.

ANNE, MA SŒUR ANNE?...

Sœur de ma vie, au loin qui voyons-nous venir,
Sur l'herbe qui verdoie et que n'a pu ternir
De l'hiver la première haleine?
Dis-moi, qui nous arrive, un bâton dans la main,
Taciturne et craintif, par le glissant chemin
Où le soleil poudroie à peine?

Hélas! c'est l'an nouveau qui s'avance vers nous,
A petits pas, sans bruit, sans gaîté ni courroux,
Un peu triste et penchant la tête.
Dans notre humble tourelle il entre, pauvre et nu,
Mais qu'il n'en soit pas moins, chez nous, le bienvenu,
Sourions-lui! Faisons-lui fête!

S'il nous dit qu'il n'a rien, et qu'il nous fasse voir
Son sac de voyageur, abîme vide et noir;
S'il s'inquiète et se lamente;
S'il nous montre le ciel se dépouillant d'azur,
Et, de tous les côtés, à l'horizon obscur,
Le brouillard qui monte et s'augmente;

Répondons-lui qu'au fond du sac il est resté
Un bien dont nous n'aurons jamais assez goûté,
L'amour, auteur de toute joie.

Berçons-le de nos vers, de nos vieilles chansons !
Endormons-le avec nous ! Et tous deux, bénissons
Notre hôte et celui qui l'envoie.

31 décembre 1833.

AMOUR SIMPLE ET PUR

Je t'aime ainsi parée
De tendresse et d'émoi,
Et j'ai l'âme enivrée
D'être assis près de toi.
Comme une douce haleine
Tu souffles sur ma peine,
Et dans l'air qui sourit
L'Eden pour moi fleurit.

Je sens comme une larme
L'amour baigner mon cœur
Et tout, d'un même charme,
S'unir à mon bonheur ;
Ce chêne où tu t'appuies,
Cette onde, ces prairies,
Ne sont-ils pas heureux,
Heureux avec nous deux ?

Voici les bien-aimées
De l'oiseau des buissons,

Les fleurs qu'il a charmées
D'amour et de chansons.
Mais toi, blanche anémone,
Mon chant et ma couronne,
Mon amour et ma foi,
Tout m'est venu de toi.

Le bonheur où me plonge
Un rayon de tes yeux
M'entraîne dans un songe
Calme, délicieux.
En toi je sens ma vie
Transformée et ravie :
Moins immense et moins pur
Est l'océan d'azur.

LA VISITE

(Pour Eysins. — Janvier 1840.)

Lorsque le soir, pensif et sombre,
Met son manteau de pèlerin,
Comme lui, je voudrais, dans l'ombre,
Franchir coteau, bois et ravin.
Je pars, j'arrive à tire-d'aile;
Je ne crois plus rêver, déjà;
Et de tout loin je vous appelle,
Je viens, je frappe... Etes-vous là?

Que fait ma mère ? est-elle encore
Au jardin, près de l'*abeiller ?*
Malgré le poussin qui pérore,
Ferme-t-elle le poulailler ?
Mon père est-il à la montagne
Depuis que l'aube étincela?
Dans les vallons la nuit le gagne.
Tous, pour l'attendre, êtes-vous là ?

Le vieux coq, secouant sa crête,
Dit gravement sur le perchoir :
« Femme de cœur, femme de tête
» Est celle qui vient chaque soir. »
Puis il s'endort; mais sa louange,
Que nul poëte n'égala,
Vole de l'étable à la grange.
L'entendez-vous, êtes-vous là ?

Le sapin cause avec le hêtre
Sur les monts, plus noirs que la nuit.
Il lui dit : « Vois-tu ce vieux maître
» Que mon ombre au loin reconduit!
» Comme nous il eut ses orages,
» Son coup de vent dont il trembla : »
Ainsi raisonnent nos deux sages...
Mon père arrive... Etes-vous là?

Autour du feu, dans la cuisine,
Vieille, lustrée, aux murs brunis,

Quand tout s'égaie et s'illumine,
Enfin, vous voilà réunis.
Pauvre chanson, que l'hiver glace,
Qu'un peu de soleil réveilla,
Entre à présent, entre à ma place,
Dis à ma place : Etes-vous là ?

LES BRUITS DU MONDE

OU L'INSOMNIE DE MA MÈRE

(Eysins, 1841.)

Mon père et moi, l'autre soir, et ma mère,
Nous étions seuls, au foyer nous chauffant;
Lui me contait ses souvenirs de guerre,
Elle, mes tours et mes exploits d'enfant.
Et moi, tout bas, je leur faisais entendre
Quelques échos du monde et de son bruit.
Ah! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? Lorsque tu vois mon père
Teiller le chanvre, effilé sous sa main,
J'en sais plus d'un qui, se disant bon frère,
Se fait sa toile aux dépens du prochain.
Contre la trame on a beau se défendre,
Un fil vous tire, un autre vous conduit.
Ah! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu ? Comme rit ton aiguille
Dans ce gilet qui lui doit maints hivers,
Tel s'applaudit et rit dans sa famille
D'avoir piqué tel autre à mots couverts.
Si tu voyais comme il sait bien s'y prendre,
Comme il accroche, égratigne et s'enfuit !
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu ? Quand nous disons à peine
Que nous aimons, tant nous le savons bien !
J'en connais un qui, sans reprendre haleine,
Le dit vingt fois, n'en pense jamais rien.
Geste, sourire, il a su tout apprendre,
D'autant plus faux qu'à présent il reluit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu ! la flamme qui serpente
Est moins que tel preste à se faufiler,
Est moins subtile et guette, moins rampante,
Tout ce qui peut la repaître et l'enfler :
Flamme il monta, fumée il va descendre,
Fumée éteinte, et que le vent poursuit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu ? Regarde, à la muraille,
Le vieux Laharpe et son front redressé !

Il demandait ou justice ou bataille :
Ah ! qu'on en voit d'un esprit plus sensé !
Lutter au jour? — Non, doucement surprendre
Et doucement écarter qui vous nuit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu ? De ces rayons nocturnes
La tremblotante et blafarde clarté
Est un soleil sur nos champs taciturnes,
Un plein soleil d'amour, de vérité.
Sus, levons-nous, marchons sans plus attendre.
L'ombre nous mène et le chaos nous suit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu ? Non, tu ne peux le croire:
Mon père et moi sommes de grands rieurs
Qui t'aurons fait quelque méchante histoire
Pour te gronder de tes chères frayeurs.
Eteins le feu, clos-le bien sous la cendre :
C'est le destin où maint brave est réduit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

LE TEMPS S'EN VA

(Chanson pour mon père et pour Eysins. — 1838.)

Voici trois jours que des flots de nuages,
Brumeux déluge, engloutissaient l'azur ;
Mais, comme un vol d'aigles aux blancs plumages,
Les monts enfin planent dans le ciel pur ;
Ainsi le Temps, brouillard au vent funeste,
Voile où se perd l'immortelle beauté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité ! l'Eternité !

Plus de chansons, plus de couples fidèles
Dans le tilleul, chauve comme un vieillard !
Au bord du toit, déjà les hirondelles
Forment leurs rangs et sonnent le départ.
Toujours montant vers le portail céleste,
Traînant au seuil le Monde épouvanté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité ! l'Eternité !

Notre sentier dans le gazon serpente,
Là, d'une ronce en passant écharpé,
Luttant, ailleurs, contre une aride pente,
Ou d'une fosse, hélas ! bien mieux coupé.
Marcheur vaillant, dont chaque pas s'atteste
Par une tombe au sol ensanglanté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité ! l'Eternité !

De maux présents et de peines passées
Quel sombre amas, quel douloureux trésor !
Sans les tarir que de larmes versées !
Et, jusqu'au bout, que de chagrins encor !
L'homme avec Dieu sans fin ruse et conteste,
Puis, recueillant notre cœur tourmenté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
  L'Eternité ! L'Eternité !

En vain se dresse, aux lieux que nul n'évite,
Le noir rocher de l'antre de la mort :
C'est un jalon, ce n'est pas la limite,
C'est du chemin le souterrain effort.
Notre œil s'arrête à ce bord qu'il déteste ;
Mais au delà brille l'Immensité.
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
  L'Eternité ! L'Eternité !

Dans le tombeau le Passé dort encore,
Et l'Avenir, en ses abîmes sourds,
N'est du Néant qu'une incertaine aurore ;
Le Présent seul existe, il vit toujours :
Comme lui-même ainsi plaide et proteste
Ce Temps qui meurt en immortalité.
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
  L'Eternité ! l'Eternité !

Verbe infini qui façonnas les mondes,
Qui dans le vide assemblas l'univers,
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers !

Toujours la vie en toi se manifeste :
Le ciel fût-il par ton souffle emporté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité ! l'Eternité !

DANS LE SILLON

AVEC MON PÈRE

Quelle est ta pensée, ô mon père,
A ton labour, par ce beau temps ?
Vivre est si doux ! et de la terre
Les cieux même ont l'air si contents.
Dans leur sourire elle est bercée,
Tout le réflète autour de soi.
Mon père, quelle est ta pensée
Dans le sillon où je marche avec toi.

Sous ta main ferme se balance,
La charrue au rude éperon,
Qui mord le sol, part et s'élance
Comme l'esquif sous l'aviron.
Vaillants héros du labourage,
Sous le joug, leur force, et ta loi,
Froment, *Lion* font plus d'ouvrage,
Dans le sillon quand je marche avec toi.

Ainsi cheminant côte à côte,
Au bout du champ nous parvenons,

Et, reprenant sans point de faute,
A l'autre bout nous retournons.
Sentier béni ! route prospère !
Point d'abîme, de vague effroi !
Mon plus beau voyage, ô mon père,
Dans le sillon quand je marche avec toi !

— Mon enfant, je pense au Qui-vive
De la sentinelle du port
Où chacun, pour gagner la rive,
Boit l'onde amère de la mort.
Ton voyage à peine commence,
Ton jour se lève ; mais, pour moi,
Je pense à l'ombre qui s'avance
Sur mon sillon, où je marche avec toi.

— A ce beau jour qui dit : Espère !
A ce soleil brillant et doux
Souris pourtant, souris, mon père,
Comme le ciel penché sur nous.
Dans nos cœurs et de monde en monde
Dieu sème la vie et la foi.
Crois-en ce bonheur qui m'inonde,
Dans le sillon quand je marche avec toi.

Eysins, 1839.

Épilogue.

Ainsi disais-je ; et puis vint l'âge ;
Et dès lors le soir a bruni

Mon sillon, pauvre labourage !
Celui de mon père est fini.
Mais aux champs d'éternelle aurore,
O mon père, je te revoi,
Et là je me retrouve encore
Dans un sillon où je marche avec toi.

Paris, 1854.

CHANSONS D'ENFANTS

I

Que j'aime le sourire
De l'enfance aux yeux bleus,
Flot limpide où se mire
Un ange aux blonds cheveux!
Lorsque l'ombre est venue
Sur notre cœur troublé,
Riez, enfants ! et sous la nue
Le soleil a brillé.

Tendres espiègleries,
Regards vifs et touchés,
Fines coquetteries
Et petits airs penchés:
C'est l'âme toute nue
Dans un rayon perlé.
Riez, enfants ! et sous la nue
Le soleil a brillé.

Aimez, enfants! la vie;
Savourez ce beau ciel;
Aimez ! et sans envie
Butinez votre miel!
La fleur, à votre vue,
Rit dans son nid mouillé.
Riez, enfants! et sous la nue
Le soleil a brillé

II

COQUINS D'ENFANTS

Air : Mon vieil habit, etc.

Coquins d'enfants qui nous faites la guerre
Depuis le matin jusqu'au soir,
Si l'on vous aime, on ne vous aime guère.
Mais vous allez, vous allez voir!
Çà, qu'on m'écoute! je sermonne
Et je tiens mes deux poings fermés.
Mais bon ! jamais écoutent-ils personne?
Coquins d'enfants... chers petits bien-aimés!

C'est un tapage à ne pouvoir plus dire
Qui de vous sait le mieux crier.
L'un pour tambour a pris la poêle à frire,
Et l'autre souffle au cendrier.
Heureux encor si, du grimoire
Amateurs déjà consommés,
Vos doigts n'ont pas sondé mon écritoire,
Coquins d'enfants... chers petits bien-aimés!

Quand vous chantez, autant vaudrait, je pense,
Entendre une forêt d'oiseaux.
Plus bas, plus bas, plus bas encor... Silence !
Alouettes et passereaux !
Allons ! et que nul ne raisonne,
Ou je... si vous n'êtes calmés,
J'em... brasse l'un, l'autre, je le... chiffonne,
Coquins d'enfants... chers petits bien-aimés !

N'êtes-vous pas, dans l'ombre au loin morose
Où se dérobe le chemin,
Ces Enchanteurs à la baguette rose
Nous transformant d'un tour de main ?
Que ferez-vous de notre vie,
Dans le cercle où vous l'enfermez,
Gais nécromans qui nous l'avez ravie,
Coquins d'enfants... chers petits bien-aimés ?

EN VOYAGE

De Zermatt, au pied du Mont Rose,
où l'auteur était enfermé par les neiges.

Que fais-tu pendant que ma vie
Se perd tristement loin de toi ?
A quelle espérance infinie
Se reprend ton cœur plein de foi ?

A défaut d'un azur sans voiles,
Cherches-tu, par delà les cieux,

D'autres mondes, d'autres étoiles,
D'autres soleils plus radieux !

Et loin de nos ombres mortelles,
Dans ta pensée, où tu souris,
Me dis-tu : « N'est-il pas des ailes
Pour franchir l'abîme surpris ?

» Dans la lumière où tout s'allume,
Gravis, ne fût-ce qu'un moment ;
Et repousse du pied la brume,
Comme on repousse un vêtement.

» Sur les cimes d'une autre aurore
Par un divin souffle emporté,
Au lieu des fleurs qu'un jour dévore
Cueille les fleurs d'éternité. »

Ainsi me parle, ainsi m'exhorte
Ta voix perçant le mur neigeux.
Ainsi ton âme tendre et forte,
Me suit sur les monts nuageux.

Ou bien, le soir douteux et pâle
Egarant le fil sous tes doigts,
Rappelles-tu, de l'autre salle,
Les enfants exilés cent fois ?

Quel tapage ! ils courent ensemble
Autour de la table, en criant ;
Le chat s'enfuit, le plancher tremble,
Et tu les grondes en riant.

LETTRE

ÉCRITE DE LA MONTAGNE

Sur ces calmes hauteurs où, seul, le ciel descend,
Tu saurais mieux que moi, d'un cœur reconnaissant,
T'inspirer et jouir, à sa source plus pure,
De la grave beauté de l'antique nature :
De ces monts qu'une voix, parlant du haut des cieux,
Fit sourdre, flots de pierre, en bonds prodigieux ;
De ce léger soleil dont la flamme épurée
N'a pour toute vapeur qu'une fraîcheur dorée ;
Du mélèze qui vibre au moindre appel des airs,
Comme un vieux chantre aveugle et rempli de concerts,
Quand le passé d'un souffle éveille sa mémoire,
Seul, se fait de ses chants un nombreux auditoire ;
Du lac qui se déroule et se perd dans la nuit,
Où sa vague s'endort sous l'étoile qui luit.
Mais moi, — les vallons verts, Tempés silencieuses,
Que mes rêves jadis peuplaient d'ombres heureuses ;
Leur velours d'émeraude où, sur un sable noir,
Roule une eau fraîche et sombre, honneur de l'abreuvoir ;
Le thymier dont j'ai fait cent couronnes aux Fées,
Dans mes jeunes chansons, maintenant étouffées ;
Les longs appels lointains, les hourras des bergers ;
Blottis dans les parois, les échos mensongers ;
L'ombre, la paix du soir ; la flamme hospitalière
Et dans le haut foyer la profonde chaudière ;
Les vaches dont le sein ne contient plus le lait,
Bellement, à grands sons, regagnant le chalet ;

Leurs noms dont aisément la rime se couronne :
Marjolaine, ou Niva, Blanche, ou reine-Péronne ;
Le taureau sur la pente, en brâmant, arrêté ;
Les chevreaux furetant, sautant de tout côté ;
Les sentiers suspendus où le chamois hésite ;
Les cimes que l'éclair ou le vent seul visite,
Colonnades d'azur, marches de diamant,
Degrés rompus du seuil qui mène au firmament ;
Et la plaine sans bruit, dormante comme une onde,
Qui semble au loin couler sous la forêt profonde ;
— Non, tout ce monde alpestre, amour de mes beaux ans,
Ne sait plus m'arracher à mes songes pesants.
De ces fleurs dont le miel enivra ma jeunesse,
Il ne me vient qu'un suc de doute et de tristesse.
Ces monts doivent passer ; eux et moi nous mourrons ;
Le ver est dans leurs flancs, la glace est à leurs fronts.
Partout germe le mal ; la Mort, le mal suprême,
Serpent de l'univers, ronge le ciel lui-même.
Dans ce vide effroyable où le Temps croulera,
Et la Terre et les Cieux, oh ! qui nous soutiendra ?...
Je sens s'ouvrir sous moi ce dévorant abîme,
Sans lumière, sans fond, sans rivage, sans cime ;
Trembler sous moi la vie et, dans l'antre béant,
Mort sans être encor né gronder l'épais Néant.

Durant ces visions de mes heures pensives,
Que me font les forêts et leurs chansons plaintives ?
Elles ne savent plus endormir ma douleur.
Que me fait du matin la vermeille pâleur ?

Je cherche le rayon de l'aurore éternelle.
Et que fait une cime à qui demande une aile ?

Mais si je te voyais assise auprès de moi,
Me parlant de la vie avec ta simple foi;
Devant nous, les enfants, dans l'herbe chaude et tendre,
Se détournant parfois pour rire ou pour entendre;
L'horizon reprendrait son calme transparent :
Vous le délivreriez de tout fantôme errant.
Plus patient, plus fort, sans secouer le voile,
Heureux d'apercevoir, au travers, une étoile,
Je verrais, dans ce jour de terrestre beauté,
L'ombre du jour d'en haut, du jour d'éternité.

Chalets des Agites, août 1838.

LES POÈTES

(Chant à deux voix.)

Amant alterna Camœnæ.

On trouve dans les *Chansons lointaines* deux morceaux sous ce titre. Le premier est de Mme Caroline Olivier. Elle reproche à son mari les paroles de découragement qui lui échappent parfois et l'exhorte à l'espérance :

Qu'importe le chemin si le but nous rassure,
Si, devant nous marchant,
En colonnes de feu, comme en nuée obscure,
Dieu veille sur ton chant.

Les strophes suivantes sont la réponse de J. Olivier.

(Les éditeurs.)

Ainsi tu me parlais, et je viens de relire,
Après quatre ans passés,
Ces vers où ton amour s'efforçait de me dire :
Espère ! c'est assez.

Que de soucis dès lors, d'aveugle inquiétude,
D'oubli du vrai soutien,
De travaux entassés, de veilles et d'étude,
Pour voir qu'on ne sait rien !

L'homme a beau creuser l'onde, ou l'azur, ou le sable,
Et retourner son nid :
Il ne saisit jamais ce fond insaisissable,
L'infini ! l'infini !

C'est comme un jeu pour lui que le tour de la terre :
Oh ! le hardi vainqueur !
Il ne laisse échapper aucun lieu solitaire,
Et ne fuit que son cœur.

Mais ce grand conquérant, tournant partout ses voiles
Sur les mers d'ici-bas,
Déjà prêt à rêver l'empire des étoiles,
Ne se possède pas.

Ou, sur l'aile des vents, qu'une graine nouvelle
Tombe et lève partout,
Il s'admire en son œuvre et la croit immortelle,
Mais Dieu l'attend au bout.

Que de fois le soleil a vu sur la colline
Mûrir des épis d'or,
Qui pourtant n'étaient pas cette moisson divine
Que l'on attend encor !

Pour nous, bien revenus des altières pensées,
Nous contentant de peu,
Nous cheminons toujours, nos deux mains enlacées,
Ne croyant plus qu'en Dieu.

Nous-mêmes nous portons notre léger bagage,
Ainsi que des soldats,
Et chantant nos chansons, nos chansons de voyage,
Nous allons pas à pas.

Les enfants, sur le bord de la route poudreuse,
Vont dénichant pour nous
Quelque fleur, puis au fond de la vallée ombreuse
Dorment sur nos genoux.

(1842.)

DE LA MONTAGNE A LA PLAINE

CHANSON DIALOGUÉE

Sur le vieil air : *Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre.*

— Je m'en vais, je m'en vais dans les hautes montagnes!
Mais, si tu m'accompagnes,
Nul sentier n'est mauvais.
Je m'en vais, je m'en vais!

— Par deux anneaux d'amour, je demeure enchaînée,
Et ma route est bornée
A la moitié d'un jour
Par deux anneaux d'amour.

— Et quels anneaux d'amour, et quelle forte chaîne
T'enlacent dans la plaine,
Au pied du haut séjour.
Et quels anneaux d'amour?

— Chers et doux enfançons! l'un encor marche à peine:
Voilà plus forts qu'un chêne,
Mes anneaux, mes chaînons.
Chers et doux enfançons!

— Sous l'œil ardent du jour, par les gazons rapides,
Par les gorges arides,
Je monte sur la Tour[1],
Sous l'œil ardent du jour.

---

[1] Certaines cimes, dans les Alpes, portent le nom de tour.

— Dormez, enfants! dormez. Dormez, la chambre est
Et je veille dans l'ombre [sombre
Sur vous, mes biens-aimés.
Dormez, enfants! dormez.

— Chantant son chant d'amour, l'oiseau de la montagne
Sautille et m'accompagne
De détour en détour,
Chantant son chant d'amour.

— Enfants! oiseaux chéris! votre bouche naïve
Suit ma chanson plaintive;
C'est moi qui vous l'appris ;
Enfants, oiseaux chéris!

— Cent fois dans la forêt, cent fois je t'ai nommée.
L'écho, sous la ramée,
Avec moi soupirait,
Cent fois dans la forêt.

— Forêt où je le voi! tends-moi ton noir branchage,
Près de lui, sous l'ombrage,
Près de lui, porte-moi!
Forêt où je le voi.

— Planant du haut des airs je guette en bas ma joie,
Et l'aigle aussi sa proie,
Parmi les rocs déserts,
Planant du haut des airs.

— Bel aigle, enlève-moi! mon bien-aimé m'appelle.
Oh! je veux sur ton aile

M'envoler avec toi :
Bel aigle, enlève-moi !

— Au bord du lac Nervau j'ai vu la fleur cachée,
Et la forêt penchée,
Et le couchant si beau,
Au bord du lac Nervau.

— Il est un lac d'azur où mon âme est penchée,
Où ma vie est cachée :
L'amour profond et pur,
Voilà mon lac d'azur.

— Qu'as-tu fait de mon cœur ? qu'as-tu fait de ma vie ?
Rien ne me fait envie,
Ni l'oiseau, ni la fleur.
Qu'as-tu fait de mon cœur ?

— Ton cœur ? il est à moi : c'est moi qui suis sa garde.
Dans le mien je regarde,
Et j'y suis avec toi.
Ton cœur, il est à moi.

Chalets des Agites, 1838.

SONNET

Mes enfants ! mes enfants ! — O triste et chère peine ! —
O mes pauvres enfants, vous aussi dispersés !
Vous aussi, verts rameaux du jeune et faible chêne,
Qui se réjouissait de les avoir poussés !

Mais les vents sont venus! Leur brusque et noire haleine,
Amoncelant la nuit dans les airs oppressés,
Longtemps avant l'automne a balayé la plaine,
Et l'arbre et ses rameaux en ont été froissés.

Hélas! hélas! mon Dieu! plus de ces gaîtés franches,
De ces voix du matin gazouillant sous les branches;
Plus de chant de midi, quand le grillon s'endort;

Et plus de chant du soir, doux, innocent et tendre!
Plus qu'un tronc languissant, qui doit souffrir, attendre;
Et peut-être demain un silence de mort.

LES CERISES DE MA GRAND'MÈRE

Quand ma grand'mère se fit vieille,
Elle abandonna tout son bien.
Prés et moissons, vignes et treille,
A ses enfants, sans garder rien;

Rien qu'un verger de quelques toises,
Borné, là, d'un buisson d'osiers,
Ici, d'un bouquet de framboises,
Mais planté de deux cerisiers.

Et ma grand'mère, le dimanche,
Me disait, quand j'allais la voir:
« Tiens, je te donne cette branche;
» Mais c'est un dangereux perchoir. »

Bien haut la grappe luisait-elle,
Penchait-elle trop de côté?
Ma grand'mère tenait l'échelle
Au bas, pour plus de sûreté.

Je vous laisse à penser la joie
De saisir le rameau flottant:
Non! sur les hauts remparts de Troie,
Ulysse n'en eut pas autant!

Et maintenant que, solitaire,
Je vois grandir l'ombre, à mon tour,
L'ombre de mes pas sur la terre,
Où cesse de grandir mon jour,

Lorsqu'au printemps, dans le feuillage,
Une cerise qui mûrit
Se penche à son dernier étage,
Et me défie et me sourit,

Je revois souvent ma grand'mère,
Avec ses yeux noirs, attristés,
Me suivant dans la vie amère,
Que j'essayais à ses côtés.

Je la revois! Elle est assise
A sa fenêtre où, du jardin,
Le long de la muraille grise,
Montent ses fleurs, son romarin.

J'arrive, j'entre: elle me presse
Dans ses vieux bras si caressants,

Et m'interroge avec tendresse,
Et m'inspecte dans tous les sens.

M'a-t-on grondé dans la semaine?
Suis-je propre, doux et soumis?
Ou bien, quel lutin se démène
Dans ma cervelle et mes habits?

Ainsi disant, on s'achemine,
Elle à pas lents, mais droite encor;
Et nous prenons, de la cuisine,
Par l'obscur et long corridor.

Voici la cour, voici la grange.
L'échelle est là, dans ce recoin.
Nous la dressons: elle l'arrange
Avec grand'peine, avec grand soin.

Je pose un pied, puis l'autre, et saute
Un échelon..., j'en saute deux.
Plus la cerise est rouge et haute,
Plus je l'appelle et je la veux.

Je m'élance, je tiens le faîte,
Je plonge au loin sur les prés verts,
Et je sens sur ma jeune tête,
Pour couronne, les cieux ouverts.

Plus haut! plus haut! la terre est belle.
Je la domine, j'en suis roi....
Mais tout à coup tremble l'échelle,
Et mon rêve tombe avec moi.

Eysins, 1844.

LES BŒUFS

(A mon frère.)

Ah! le beau temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Mon frère, bien souvent j'y pense!
Non, pourtant, plus souvent que toi,
Qui, j'en suis sûr, dis comme moi,
De nos vieux souvenirs d'enfance:

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Dans les grands jours de labourage,
Quand ils avaient bien retourné
Le dur sillon, bien cheminé,
On les mettait au pâturage,

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Nous étions là, sous un grand chêne,
Allumant le feu du bouvier:
Une pierre était le foyer;
Le bûcher, la forêt prochaine.

Ah! le bon, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Notre cellier, faut-il le dire,
Hélas! c'étaient — fait trop certain! —
C'étaient les arbres du voisin....
Je ne puis y penser sans rire.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Aussi, pourquoi, loin de sa vue,
A l'aventure, au bout du champ,
Ses arbres venaient-ils cherchant
Nos cailloux qui cherchaient la nue?

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs?

Ou bien, ma foi! dans l'ombre noire,
Sus! à l'assaut! c'est plutôt fait.
Raisonnement suivi d'effet.
Je raisonnais, mais, dit l'histoire....

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Je raisonnais: mais la pratique
Était ton fort. Sur le gazon
Poires et pommes à foison,
Venaient répondre à ma logique.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

De ton pied nu le rameau frêle
Sentait le contact vigoureux,
Discret pourtant, et doucereux,
Pour que sans bruit tombât la grêle.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Ces beaux grêlons, c'est toi, mon frère,
Ces grêlons d'or, qui les lançais :
Moi, pour ma part, je m'amusais
Seulement à les prendre à terre.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand la nuit, nous gardions les bœufs !

Et vite, vite de la haie
Trouant, sautant le vert rempart,
Nous détalions comme un renard
Qui de son coup tremble et s'effraie.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

L'œil bas, il fuit dans les tenèbres ;
La poule prise, il en a peur,
Il la plaint même et, dans son cœur,
Lui fait des oraisons funèbres.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Ce néanmoins, renard la mange,
Renard la mange bel et bien.
Le cœur de l'homme, j'en convien,
— Et des renards, — est bien étrange!

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Petits renards, à notre gîte,
A notre rustique bivac,
Quand nous avions poires au sac,
Ainsi nous chantions leur mérite.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Et puis, artistement grillées
Sous la cendre, bien mieux qu'au pot!
Oh! — pour tout dire d'un seul mot: —
Pommes de terre *charbouillées!*

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand la nuit, nous gardions les bœufs!

Le mot n'est pas académique;
Alors, je m'en souciais peu.
Depuis, j'ai vu bien autre jeu,
Car je fus aussi romantique.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Et les grands bœufs, couchés dans l'herbe,
En ruminant, nous regardaient:
Et leurs grands yeux nous répondaient;
Et notre feu brillait, superbe.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Et notre feu rendait plus sombre.
Le noir lointain des prés tournants;
Et le long des bois frisonnants
Sa vapeur glissait comme une ombre.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Dans notre âme simple et ravie,
Nous ne savions pas que les bœufs
Deviennent parfois dangereux,
Qu'on en garde toute sa vie.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Le ciel était pur et sans voile.
La lune blanche, se levant,
Comme nous veillait en rêvant.
Nous couchions à la belle étoile.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

LES ANIMAUX MALFAISANTS

(A mon fils Edouard.)

Mon enfant, la forêt profonde
Nous entoure de toutes parts,
Vaste forêt couvrant le monde,
Pleine de loups et de renards.
Vois-tu briller parmi les branches,
Comme un éclair... regarde bien !...
Briller dans l'ombre ces dents blanches...
— Où, mon père ?... où ?... je ne vois rien.

Tu ne vois pas ces loups qui rôdent,
Guettant l'agneau dans le ravin,
Ni ces renards qui toujours fraudent
L'œil du limier, tant soit-il fin !
Tu ne vois pas dans sa malice,
Avec son poison pour tout bien,
Cette vipère qui se glisse !,..
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

Mais là tu vois, là, qui circule,
Cette fouine au hardi museau,
Faisant main basse, sans scrupule,
Au jeune nid d'un pauvre oiseau !
Qu'il était gai, sous la feuillée,
Des bois l'aimable musicien,
Chantant dès l'aube à la veillée !
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

N'entends-tu pas l'atroce rire
D'une hyène sur les tombeaux?
Le crocodile qui soupire,
Comme l'enfant, dans ses roseaux?
N'entends-tu pas au moins la pie
Qui se dit bon historien,
Et pense faire une œuvre pie?...
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

Eh bien, tu ne tarderas guères.
Hélas! trop tôt tu comprendras
Les sots et les méchants vulgaires,
Les petits, les grands scélérats.
Combien de gueules pantelantes,
Libres, sans cage et sans lien,
Qui manquent au Jardin des Plantes!...
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

DAMON

(Pour M[lles] Caroline et Thérèse Olivier, à Givrins, en Suisse.)

Il est encor de par le monde
Un vieux berger, nommé Damon,
Qui de son troupeau fait la ronde,
Mais ne lui fait pas de sermon :

Petit troupeau, toute sa joie,
Sa douce peine et son bonheur,

Qu'il conduit, non d'un fil de soie,
Mais bien d'un fil secret du cœur.

Il voit au loin sur la montagne,
Toujours grimpant sans y songer,
Trop haut pour qu'il les accompagne,
Deux chevrettes au pied léger.

Du regard ou de la pensée,
Jamais de vue il ne les perd;
Même en marchant tête baissée,
Il les suit d'un œil très ouvert.

L'une, petite, à tête brune,
Se glisse dans tous les buissons,
Et s'y faufile, que pas une
N'y met de plus gentes façons.

Elle en ressort toute inondée
De feuillage aux mille senteurs:
Ainsi, du moins, dans son idée,
La voit Damon sur ces hauteurs.

L'autre, plus grande, et moins folâtre,
Mais l'œil aussi bien éveillé,
Debout sur la roche grisâtre,
Ou sur le fin gazon mouillé,

De la petite fait la garde,
Tout en pensant au vieux Damon,
Resté là-bas, qui les regarde,
Les mains jointes sur son bâton.

A ses genoux, couché par terre,
Son chien regarde aussi là-haut
Ce que le maître considère,
Le devinant, ou peu s'en faut.

La panetière, peu dodue,
Contient du pain et quelques noix,
Et la musette, détendue,
N'a plus qu'un seul filet de voix.

Pauvre musette ! à son aurore,
Ces bois en ont aimé les sons ;
Damon lui-même en tire encore
Par-ci par-là quelques chansons.

Et sur le buis, sans qu'il y pense,
Voilà ses doigts tous à leur rang,
Et son coude presse en cadence
L'outre sonore au vaste flanc.

Sa voix tantôt monte ou s'abaisse,
Semble se taire, et de nouveau
C'est une onde qui passe, et laisse
Passer après tout le ruisseau.

Les deux chevrettes, qui l'entendent,
Lèvent la tête à ce signal.
De la montagne elles descendent
Par les rochers ceignant le val.

Et lui, toujours enflant sa joue,
Plus il les voit se rapprochant,

Plus il s'anime, et mieux il joue,
Mêlant un sourire à son chant.

Mais il sourit comme en un rêve
Qui détache l'âme du corps,
Et qui vous porte et vous soulève
Au sein d'harmonieux accords.

Au lieu donc de ses deux gazelles,
Il voit venir à ses pipeaux,
Non moins folâtres demoiselles,
Deux bergères en grands chapeaux.

Immobile, l'aînée écoute
Le chant, d'un air plus attendri,
Et son regard vous laisse en doute
S'il se mouille ou s'il a souri.

Mais la petite, d'un fou rire,
Poursuit Damon toujours soufflant,
Et de sa barbe qu'elle tire,
Compte avec soin chaque poil blanc.

Il la saisit enfin, la place
Sur ses genoux, comme jadis.
Et là, pour se venger, l'embrasse
Deux ou trois fois, et même dix.

Mais la musette tombe à terre
Au nez du chien, moitié sur lui;
Et Damon reste solitaire...
Avec le chant le rêve a fui.

Plus de jeunes yeux de gazelles,
De pas légers sur le roc nu !
Les bergères ont pris des ailes,
Tout est parti, rien n'est venu.

Si loin, si loin est leur montagne,
Qu'une hirondelle, en vérité,
Même pour revoir sa compagne,
N'irait pas là, d'un jour d'été.

Damon, pourtant, fait ce voyage,
Sur son bâton joignant ses mains,
Plus vite encor que le nuage ;
On ne dit pas par quels chemins.

Mais quelles sont ces deux bergères
Qu'il voit ainsi les yeux fermés,
Lui sur les rives étrangères,
Elles sur les monts embaumés ?

Ce sont deux fleurs proches voisines,
Dirait un auteur gracieux :
Le fait est qu'elles sont cousines ;
Mais deux sœurs ne se vont pas mieux.

Et ce Damon?... demande un autre,
Peut-être même vous lecteur.
Eh bien, c'est le serviteur vôtre,
Que dis-je ! c'est leur serviteur.

Paris, 1854.

A MA FILLE

Dans ce monde double
Qui recèle en soi
Un secret effroi,
Que rien ne te trouble,
N'ébranle ta foi!

Crois aux belles choses,
A ce qui sourit,
A ce qui fleurit,
Au retour des roses,
Que l'hiver flétrit.

Crois à ce qui dure,
A cette bonté,
Cette vérité
En qui tout s'assure
Pour l'éternité.

Garde ainsi ta joie,
Eclat plus charmant,
Plus riche ornement
Que l'or et la soie
Et le diamant,

De mon front morose,
Songeant à l'écart,
Qu'ainsi ton regard,
Comme un rayon rose,
Chasse le brouillard !

LA FILLE ET SES PARENTS

La fille dit au père :
Mon père, je m'en vas.
Elle dit à la mère...
Ce qu'on n'entendit pas.
Adieu, père ! adieu, mère !
Adieu, ma fille, adieu !
Et, dans leur joie amère,
Ne se parlant que peu,
Ils rentrent près du feu.

Feu triste et solitaire,
Qui n'a plus sa gaîté.
Dans la cendre il enterre
Son chant et sa clarté.
Même, s'il étincelle,
Rallumé pour le soir,
Le foyer, loin de celle
Qui venait là s'asseoir,
N'en paraît que plus noir.

— Comme le jour est sombre !
Fait le père en marchant.
La mère dit : — C'est l'ombre
D'un nuage au couchant.
— Femme, c'est bon à dire !
En vain le temps est doux :
Celle dont le sourire
Ne brillait que pour nous,
Sourit à son époux.

LA BAIGNOIRE

(Souvenirs d'écoliers.)

A Nyon, la riante ville
Qui se dresse sur son coteau,
Avec ses murs, son vieux château,
Le lac est bleu, d'un bleu tranquille,
A Nyon, la riante ville.

Sitôt que l'école finit,
Nous courons là, sur le rivage,
Petits canards, troupe sauvage,
Nous retournons à notre nid,
Sitôt que l'école finit.

A notre nid, un pli dans l'onde,
Qui nous y berce, et va changeant
Ce pli d'azur en pli d'argent,

Quand, pour mieux rire, elle nous gronde.
C'est notre nid, un pli dans l'onde.

Mais, dans le sable fin et chaud,
Nous en avons encore un autre,
Où l'on s'étend, où l'on se vautre,
Jambes en l'air, bien comme il faut,
Dans notre nid de sable chaud.

Pour confesser toute l'histoire,
Notre peignoir est sans apprêts,
Le sable seul en fait les frais,
Même il retombe en la baignoire,
Pour confesser toute l'histoire.

Vaste baignoire au bleu contour,
Frangé d'argent des hautes cimes
Et qui nous ouvre en ses abîmes
Un second ciel, un second jour;
Vaste baignoire au bleu contour.

Un oiseau parti dès l'aurore
Ne ferait pas de ce bassin
Le tour entier, sans nul larcin,
Avant le soir, qui le colore,
Comme au départ la blonde aurore.

C'est là que sont nos grands ébats,
Dans ces flots purs qui nous enlacent,
Qui nous font haie et se remplacent,

Et semblent nous parler tout bas;
C'est là que sont nos grands ébats.

Près de nous passe une mouette,
Rasant le flot capricieux;
Et, de la rive au fond des cieux,
S'élance et chante l'alouette.
Près de nous passe une mouette;

Sur le flot bleu c'est un flot blanc
Qui s'en détache et prend une aile;
A tour de bras nageant sous elle,
Nous la suivons presque en volant,
Sur le flot bleu comme un flot blanc.

Mais le plus beau, c'est un navire,
Que nous frétons subtilement,
Un madrier, long bâtiment,
Tenant bien l'eau, sans qu'il chavire,
Quoique tout plat, notre navire.

Jambes deçà, jambes delà,
Nos pieds, nos mains pour seules rames,
Sans gouvernail, ni mâts, ni flammes,
Il est lancé, nous y voilà
Jambes deçà, jambes delà.

A cheval sur les ondes folles,
Au large ainsi nous avançons,
A fleur d'eau comme les poissons,

Qui nous prennent pour leurs idoles,
A cheval sur les ondes folles.

C'est notre voyage au long cours,
Aux mers de l'Inde ou de la Chine;
L'ardent soleil sur notre échine,
Nos pieds dans l'eau, ramant toujours,
C'est notre voyage au long cours.

Nous ne savons rien de la terre,
Sinon qu'on y connut jadis
Des Robinsons, des Vendredis,
Seuls dans leur île solitaire,
Et n'y sachant rien de la terre.

Nous que l'on traitait d'écoliers,
Nous serons libres et des hommes,
Vivant fort bien, tels que nous sommes,
Sans encre, plumes ni cahiers,
Nous que l'on traitait d'écoliers.

Voici les Iles Bienheureuses,
Rêve de tous navigateurs,
Dont on ne voit que les hauteurs
Fuyant sur les mers vaporeuses,
Voici les Iles Bienheureuses!...

Mais un son lointain retentit,
Qui vient troubler notre beau songe;
L'onde moqueuse le prolonge;

Serait-ce nous qu'il avertit,
Ce son lointain qui retentit?

Voix trop facile à reconnaître,
Si loin que l'on soit sur les eaux,
Et qui n'a rien d'un chant d'oiseaux,
Mais qui nous parle, à nous, en maître,
Voix trop facile à reconnaître.

Car c'est la voix du vieux clocher
Où l'école nous sonne l'heure;
Que notre cœur en gronde, en pleure,
Vite en arrière, et sans broncher,
Vite à l'appel du vieux clocher!

Et c'est ainsi qu'en plus d'un rêve,
De ceux qu'on fait lorsqu'on est grand,
Un coup de cloche nous surprend,
Qui nous éveille et nous l'enlève,
Et c'est ainsi dans plus d'un rêve.

Mais à cet âge où le lac bleu
Etait pour nous la mer immense,
Toujours le rêve recommence,
Sans triste fin, sans long adieu,
Comme plus tard, au beau lac bleu.

A Nyon, la riante ville,
Les flots ainsi, sous le coteau,
Sous les vieux murs, le vieux château,

Etaient toujours d'un bleu tranquille,
A Nyon, la riante ville.

A MON FRÈRE URBAIN

PENDANT QU'IL PÊCHAIT

M. Urbain Olivier a raconté, dans le morceau intitulé *les Deux Pêcheurs*, la partie de pêche qui a donné lieu aux deux morceaux suivants, publiés par lui pour la première fois dans *Une voix des champs*, pag. 386. (Les éditeurs.)

La rivière fait des cascades,
Se replie en des coins tournants,
Donne à ses bords des embrassades
Et fuit en des bonds surprenants,

Ou bien s'endort en des piscines,
En des cavernes de fraîcheur,
Où, s'abritant sous les racines,
La truite se rit du pêcheur.

Mon frère, avec sa ligne anglaise,
Sonde ces fonds mystérieux,
Puis, l'air contrit et mal à l'aise,
Passe à d'autres, sans trouver mieux.

Vers lui, de l'eau rien qui ressorte,
A son fil qui pende accroché,
D'où je conclus qu'il ne rapporte
De poisson frais que du marché.

Mon frère, pardonne à mon rire !
Tu rapportes bien, je le crois,
De quoi mettre en la poêle à frire
Un jour sur cinq, disons sur trois.

Pendant que moi, voyant ta gaule,
Pendue en vain sur les flots verts,
J'ai, m'appuyant contre un vieux saule,
Pêché du moins ces méchants vers.

RÉPONSE

De la rivière, avec ma ligne,
Je vais sondant les profondeurs;
Toi, tu fais une œuvre plus digne,
En cueillant de modestes fleurs.

Assis sur un trône de mousse,
Ou longeant le bord des forêts,
Tu ne ressens pas de secousse,
Et tu tends à loisir tes rets.

Ton regard suit la feuille éclose,
L'oiseau timide au fond des bois,
L'anémone au calice rose,
Bien d'autres choses que tu vois.

Ton esprit, à travers l'espace,
Cherche les fleurs qui sont au ciel;

L'Esprit de Dieu, quand tout nous lasse,
Leur donne un éclat immortel.

Alors, tu le vois bien, mon frère,
Ce bleu, là-haut, pur et profond;
Pendant que moi, vers la rivière,
Ma ligne en main, je me morfonds.

Au lieu de poisson, je rapporte,
Avec l'écume du torrent,
Quelques débris de feuille morte,
Pêchés au milieu du courant.

Puis je reviens, par la prairie,
Le panier vide, à petits pas,
Sans même voir qu'elle est fleurie :
Vieux pêcheur qui ne chante pas.

Mais bientôt le soir nous rassemble
Autour du fraternel banquet;
Et là, nous admirons ensemble
Tes vers et ton charmant bouquet.

A MA NIÈCE ANNA

(Inédit.)

D'un mauvais oncle, chère Anna,
Tu te montres la bonne nièce.
Un triste sort te le donna,
Car c'est une assez triste pièce.

Il est bizarre, il est quinteux,
Il rit, il pleure, il rêve, il fume ;
Il est sauvage et souffreteux,
Et d'un rien son regard s'allume.

Je vois bien aussi que chez toi
Le temps parfois est à l'orage;
Mais ce n'est jamais contre moi
Que l'azur s'y trouble et s'ombrage.

J'entends cet azur de tes yeux,
Dont le miroir calme et limpide
Devient tout à coup moins joyeux,
Comme le lac quand il se ride.

C'est la peine, c'est le souci
Qui te rendent soudain morose.
Que veux-tu! la vie est ainsi,
Avec plus de gris que de rose.

Elle ne sourit qu'à l'enfant:
Encor trouve-t-il qu'on le gronde
Plus qu'à son tour, qu'on lui défend
Ce qu'il aime le mieux au monde.

Le jeune enfant, à chaque pas,
On le reprend, on le sermonne;
Mais le vieil enfant, n'est-ce pas?
On le supporte, on lui pardonne.

Nyon, avril 1871.

LE SOLITAIRE

Dans l'ombre, au coin de l'âtre,
Le solitaire assis
N'a plus qu'un feu bleuâtre
De ses tisons noircis.
Rien ne brille et n'éclate,
Rien qui se montre, rien!
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Lui, sans dormir, il rêve,
Il rêve à d'autres temps
Où le passé l'enlève
En ses songes flottants:
Telle jour fut une date,
Tel bonheur fut le sien.
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Dans sa mémoire il plonge
Jusqu'à l'amour naissant:
Ce n'était pas un songe,
C'en est un à présent.

Adieu, fleur délicate,
Fantôme aérien!
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Il rêve aux moindres choses
Que l'amour releva.
Est-il encor des roses
Lorsque l'amour s'en va?
Une vie automate,
Plus de magicien!
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Mais non! c'est un blasphème;
Le cœur revit toujours.
Enfants! comme on vous aime!
Quels plus charmants amours!
Et dans la vie ingrate,
Un ami, quel soutien!
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Il poursuit donc son rêve,
Il chemine avec lui,

Compagnon qui fait trêve
Au solitaire ennui.
Avec lui qu'il s'ébatte!
C'est tout son entretien.
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Il rêve à la famille,
Alors en un seul nid;
Au matin où tout brille,
Au soir où tout brunit....
Le museau sur la natte,
Ne voulant autre bien,
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Il pense à cette lutte
Qui ne finit jamais,
Où pour la moindre butte,
Pour les plus hauts sommets,
Il faut que l'on débatte
Sur le tien et le mien.
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

Il rêve à ces naufrages
Des peuples et des rois.
Si de pareils orages,
Si de pareils effrois...
Le chien lève la patte....
Mais sans plus, le vaurien!
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien

Si, quoique rien ne bouge,
Tout à coup furieux,
Flottait le drapeau rouge!...
La chatte ouvre les yeux,
Les fixe, les dilate...
Vains efforts! pas moyen!
Son chien,
Sa chatte,
Sa chatte et son chien,
Dorment ensemble, et dorment bien.

1873 (?)

LIVRE IV

RELIGION ET PHILOSOPHIE

On n'a réuni ici que les morceaux qui ont une intention franchement didactique.

Le deuxième morceau de la série, *Chimie*, est bien de J. Olivier, et non pas de Mme Olivier, comme quelques personnes l'ont cru.

(Les éditeurs.)

LIVRE IV

RELIGION ET PHILOSOPHIE

A UN PARFAIT AMI

Malgré la mort, malgré la vie,
Je veux te suivre et t'adorer.
Malgré moi-même et ma folie,
Je me sens vers toi soupirer.

Tu me retiens, tu me captives,
Quand je m'égare ou me distrais.
A travers mes larmes furtives,
Quand je suis seul, tu m'apparais.

L'éclair, sondant la nuit profonde,
Est moins perçant que ton regard;
L'orbe riant du vaste monde
M'embrasse moins de toute part.

L'oiseau qui seul se fait entendre,
Quand la nuit tout dort sous les bois,
M'appelle d'une voix moins tendre
Que dans mon cœur ne fait ta voix.

Elle me dit: « Je t'aime, écoute!
» En moi tu peux tout retrouver.
» Pourquoi me fuir ? pourquoi ce doute?
» Hors moi qui peut donc te sauver ?

» Je t'aime plus qu'on n'aime un frère.
» Tu sais ma demeure et mon nom.
» Brise le nœud qui m'est contraire,
» Et jamais ne me redis : Non!

» Ne me crains plus. Sois-moi fidèle.
» Je vais sans cesse à ton côté:
» Mais, pour me suivre, garde une aile,
» Car j'habite l'éternité. »

CHIMIE

Le soir vient à pas lents, mais il vient: il prolonge
Ces rayons qui du jour semblent être le songe,
Le songe fugitif et se perdant sans bruit
Dans l'inconnu sommeil d'une insondable nuit.

Nuit terrible, nuit solennelle,
Qu'est-ce qui couve sous ton aile,
Qu'est-ce qui dort?
Est-ce la vie, est-ce la mort?

De ton abîme où tout s'enfonce,
Sortira-t-il, pour ta réponse,
Un nouveau jour, un nouveau bien,
Ou rien ?

Pourquoi te troubles-tu, mon âme, devant elle?
Ne sens-tu pas en toi la présence immortelle
De ce qui vit, qui reste, et ne saurait finir,
De ce qui te fit être et te peut rajeunir?
En vain l'ombre te couvre, et même tes pensées
T'échappent feuille à feuille, au vent noir dispersées;
Nul élément jamais tout entier ne périt,
Et ce qui te fit toi dans la vie est inscrit.
Tu pourras y dormir des milliards d'années,
Comme la nébuleuse attend ses destinées,
Comme le roi des monts, avant que de surgir,
A vu des océans sur sa tête mugir.
Y fusses-tu sans même en avoir connaissance,
Tu seras là pourtant, cachée en ton essence,
Comme au sein maternel l'enfant que rien n'instruit
Vit, ignorant sa vie et celle qui la suit.
Tu fus toi, tu dois donc avoir quelque parcelle
Qui ne saurait en tous être même étincelle:
Autrement, si chacun n'avait son germe à soi,
Eux ne seraient pas eux, tu ne serais pas toi.

Purs éléments, subtils atomes,
Vous qui peuplez les noirs royaumes
Du noir chaos,
Toujours sans place et sans repos;
Unissez-vous contre ce germe!
Frappez, foulez, frappez sans terme!
Indestructible, il reste ferme;
Méconnaissable et sans appui,
Mais lui!

Quel est ce germe! en quoi l'un n'est-il pas le nôtre?
Comment sont-ils pareils et chacun d'eux tout autre?
Tu n'en sais rien, mon âme, et n'en peux rien savoir,
Car jusque dans ce fond tu ne peux pas te voir.
Mais tu te sens toi-même, et, si ton corps succombe,
Tu sais bien que c'est toi qui marches vers la tombe.

Ce germe, ton bien propre, y descend-il aussi?
Est-il esprit, matière, ou ce qu'on nomme ainsi?
Admettons qu'il retourne à l'océan des choses:
Eh bien, que voyons-nous en leurs métamorphoses?
Que la Nature, exacte et soigneuse en ses lois,
Des mêmes éléments faisant divers emplois
En retrouve toujours, sans gain et sans usure,
Toujours le même nombre et la même mesure.
Ainsi dit la science: elle pose ce fait,
Que tout, dans ses calculs, vérifie en effet.
Et la Nature ainsi, la divine ouvrière,
Du temps et de l'espace ayant pleine carrière,
Ramène et reprend tout à son creuset béant.
Si donc rien ne s'y perd et ne rentre au néant;
Si sa main, combinant les matières premières,
Dans l'animal, la plante, et les sels et les pierres,
Dans les eaux, dans la nue et l'air inhabité,
En a, ni plus ni moins, la même quantité;
Si, quand elle a besoin d'azote ou de carbone,
Ce qu'elle en ôte à l'un, à l'autre elle le donne,
Comment, germe cent fois plus simple et plus précieux,
Pourrait-elle te perdre et te quitter des yeux?

Ne rien sentir, ne rien connaître,
Ce n'est pas ne rien être;
La mort n'est qu'un plus grand repos
Pour de plus grands travaux,
Du voyageur lassé qui sur le pont sommeille,
Nulle vague, nul vent n'attire plus l'oreille,
Il dort,
Tout à coup il s'éveille,
Au port.

Ainsi, mon âme, ô toi, voyageuse invisible,
Impalpable, et peut-être à toi-même insensible,
Papillon que l'hiver de la vie a transi,
Un temps plus ou moins long tu dormiras ainsi;
Puis, d'un nouveau printemps la saison revenue,
Tu sentiras encor sur toi passer la nue,
Et le nouveau soleil perçant à l'horizon
Percer aussi les murs de ta noire prison,
Fondre cette enveloppe où tu te tiens blottie,
Ranimer l'étincelle en ta cendre amortie,
Et, comme à ce qui dort dans la roche ou le fer
Le feu rouvre en vapeur un passage dans l'air,
Te rappeler au jour, dégager cette essence
Qui n'est qu'à toi, sur qui nul agent n'a puissance
Au point de la détruire ou d'en faire un emploi
Où tu serais un autre et ne serais plus toi.

Mais tes sœurs ont aussi mêmes droits, mêmes forces:
Toutes vous vous tendez mutuelles amorces;

On s'attire, on se veut, pour ravir, pour donner.
Prends donc garde, mon âme, à te bien combiner.
Des éléments impurs fuis l'impur mariage,
Qui renverrait pour toi le moment du triage.
Incorporée en eux, et l'ayant bien voulu,
Tu serais l'oiseau d'or enfermé dans la glu;
Tu serais le cristal dans la profondeur sombre
Du rocher qui le tient pour des siècles sans nombre.
Mais, fusses-tu noyée aux plus noirs océans,
Ou prise sous le pied des rocs les plus géants,
Tu n'échapperas point; tu reçus ta semence;
Elle reparaîtra dans le creuset immense
Où la Vie en son souffle, en son penser divin,
Saura te retrouver et te reprendre enfin,
Comme elle fait jaillir, sans effort, à toute heure,
Le feu du fer qui crie ou du tison qui pleure.

O vous qui nous rendez l'art du magicien,
Savants, qui ne croyez qu'à vos laboratoires,
Quand la Nature est là, pourquoi douter du sien,
Sans lequel cependant les vôtres ne sont rien?
Vous pour qui tout le reste est de vieilles histoires,
Croyants de la Nature, au moins croyez-y bien!
Jamais oisive ni stérile,
Laborieuse et non fébrile,
Elle ne perd pas un instant.
Tout vit pour elle et fait sa joie.
Aux temps voulus elle l'emploie,
Ou le laisse à l'état latent;
Mais, toujours sûre de sa proie,
Elle l'attend.

Ne crois donc pas qu'elle t'oublie,
O mon âme! dans ton sommeil.
Il est son œuvre, et le réveil
Sera la fin, l'œuvre accomplie,
Qui te délie.

Peut-être bien changée, alors tu renaîtras;
Mais, troublée ou sans peur, tu te reconnaîtras,
Comme, lorsque d'un rêve en sursaut on s'éveille,
On se dit: C'est bien moi qui m'endormis la veille.
Cependant, plus encor qu'en ton premier séjour
Où, tout en restant soi, l'on change chaque jour,
Tu sentiras tomber, pareils à des scories,
A des fruits avortés, à des feuilles flétries,
Tes songes d'ici-bas, dont tu faisais ta foi,
Dont tu faisais ta vie, et qui n'étaient pas toi.
De même tu verras passer de ta mémoire
Tout ce qui ne fait pas ligne dans ton histoire.
Comme, en tes souvenirs par le temps confondus,
Plusieurs te reviendront que tu croyais perdus.

En tressailliras-tu d'espérance ou de crainte?
D'une nouvelle mort subiras-tu l'étreinte?
En toi sentiras-tu, plus aveugle et plus vain,
Le terrestre élément résister au divin,
Ou celui-ci vainqueur, ton salut et ta joie,
Réagir contre l'autre et lui ravir sa proie?
L'Etre d'où vient ton être, il n'est que ce recours!
Ne le fuis pas, mon âme, en tes sombres détours,
Et songe, quand la vie en toi baisse ou remonte,
Qu'à celui qui la donne il en faut rendre compte.

Il suffit d'un soupir
Qui pour toi le réclame.
Courage donc, mon âme!
Ne laisse pas languir,
Ne laisse pas noircir
    Ta flamme.
La vie est pour les forts.
La mort est pour les morts.

HEINE

(Inédit.)

Heine, le poète railleur,
Dix ans perclus, lente agonie!
Aux traits aigus de la douleur
Opposait ceux de l'ironie.
Hommes et dieux, tout y passait;
Mais comme un jour il pâlissait,
A voix sourde il se mit à dire:
« Voici la mort, il n'est plus temps de rire! »

L'HISTOIRE

(Inédit.)

Pâle, morose et sans couronne,
  L'Histoire, en son automne,
Rend ses arrêts sur des débris.
Nul n'est absous, l'agneau ni l'aigle,
  Sans actes bien en règle
Et par de bons témoins souscrits.
Tout le reste n'est que mensonge,
  Echo qui se prolonge,
Sans premier bruit, sans nul soutien,
Chansons en l'air, chansons sur rien.

En vain des peuples la mémoire
  Est pleine de ta gloire,
O vieil archer libérateur !
Tu n'es, à l'œil de la critique,
  Qu'un être poétique,
Inaccessible en ta hauteur.
Pauvre héros des anciens pâtres,
  Tu n'es des rocs grisâtres
Que le fantôme aérien,
O pauvre Tell, tu n'es plus rien.

Adieu, grands cœurs, vivantes flammes,
  Souffle inspiré des âmes,

Foyers du monde refroidi,
Qui le rendiez à la lumière,
  A sa chaleur première,
A son aurore, à son midi;
Pour nous, c'est le flambeau du doute
  Qui nous montre la route;
Le vôtre n'est qu'un conte ancien.
Vous n'êtes rien, ne fûtes rien.

Et vous, prophètes des vieux âges,
  Hérauts des saints messages,
Qui nourrissiez le peuple humain
Du pain vivant de la parole,
  Pour vous plus d'auréole :
Elle s'efface à l'examen.
Plus de voyants et plus d'apôtres!
  Hommes comme nous autres,
Fous seulement du vrai, du bien,
Mais rien de plus!... vous n'êtes rien.

Et toi, l'unique et l'adorable,
  Le juste incomparable,
Qui nous disais : « Venez à moi,
Je suis du Père, et lui ramène
  Tous ceux de son domaine;
Vivez d'amour, vivez de foi! »
Tu n'es aussi que de la terre,
  Sans nul autre mystère,
Pour tout moderne historien,
O pauvre Christ, tu n'es plus rien.

Plus d'origine fabuleuse.
  Voici la nébuleuse
Qui se fait seule et qui fait tout,
Qui sans penser fait la pensée,
  Et la vie agencée
D'un bout du monde à l'autre bout.
O Tout-Puissant, tout bon, tout sage,
  Nul n'a vu ton passage,
Et l'astre seul régla le sien.
O pauvre Dieu, tu n'es plus rien.

A genoux donc, c'est plus facile,
  Devant l'homme fossile,
Devant le singe, notre aïeul;
Devant ces tombeaux, ces statues,
  Des races disparues
Linceul de marbre, mais linceul!
Ainsi disparaîtra la nôtre;
  Après nous, plus d'une autre!
  Puis, nouveau flot diluvien;
Puis, même chose, et même rien.

Ainsi, parmi la race humaine,
  L'Histoire se promène
Sur le passé qu'elle a détruit;
Sur les ruines entassées,
  Sur les tours renversées,
Sur le néant qu'elle construit;
N'ayant, comme au sortir d'un rêve,
  Eteint quand il s'achève,

Pour dernier fruit, pour dernier bien,
Que quelques faits... douteux, et rien.

L'ARTISTE

(Inédit.)

Dans son œuvre est caché l'artiste,
On l'y sent palpiter tout bas;
Elle montre bien qu'il existe,
Lui-même ne s'y montre pas.

Quelle est l'histoire de Shakespeare!...
Son temps même la sut-il bien?
Partout dans son œuvre il respire,
De sa personne on ne sait rien.

Homère chante, tout s'anime,
Tout revit de la terre aux cieux;
Lui seul est là, maître sublime,
Plus invisible que ses dieux.

Ce marbre inerte, Michel Ange
Le fait parler du beau, du grand;
Lui, ne dit rien; mais sa louange
Est dans le cœur qui le comprend.

Sur des océans d'harmonie
Qui nous entraîne en son pouvoir?
C'est Beethoven, c'est son génie;
Nous l'entendons, mais sans le voir.

De Raphaël ainsi la grâce
Et de Mozart qui l'égala,
Se joue et fuit, rayon qui passe,
Insaisissable, et pourtant là.

Tout ouvrier de bon courage
Fait de son œuvre son amour.
Ce n'est pas lui, c'est son ouvrage
Qu'il veut produire et mettre au jour.

Et l'Ouvrier de toute chose,
Pourquoi ferait-il autrement,
Que de ses mains sorte une rose
Ou le jardin du firmament?

Pourquoi nous plaindre qu'il s'efface
Dans son œuvre à nos faibles yeux?
Quand on l'y verrait face à face,
Hélas! l'écouterions-nous mieux?

De lui tout part et tout s'élance,
Il est le foyer rayonnant :
Pourquoi suspecter son silence,
Quand il se donne en nous donnant?

L'ombre de sa gloire éternelle
Nous le voile, il *est*, néanmoins :
De sa présence solennelle,
Il a les mondes pour témoins.

L'espace est son livre et sa toile,
Il y déroule le ciel bleu,

Il grave des mots dont l'étoile
N'est qu'une des lettres de feu.

De l'âme souffrante ou bénie,
Des mille voix de l'Univers
Il compose sa symphonie,
Son grand poème, un et divers.

Chacun y joue un personnage,
Et, selon que chacun s'y prend,
Il lui dispose, il lui ménage
Son juste sort, son juste rang.

Œuvre si profonde et si haute
Que nul que lui n'en sait le but,
Que tout s'y paye, et que la Faute
Y doit tôt ou tard le tribut.

On se voit florissant, superbe,
Dans l'oubli de tout on s'endort;
Mais voilà que, serpent sous l'herbe,
La Faute se dresse, et vous mord.

Ou bien l'on voudrait ne plus être;
L'âme et le corps sont aux abois;
Mais voilà qu'un souffle du Maître
Nous rend le courage et la voix.

Ainsi se poursuit le grand drame;
Ainsi le fil va rencontrant,
Qu'on le sente ou non dans la trame,
La navette du tisserand.

Qu'on le veuille ou non, il le tissse,
Et lui seul sait bien le trier;
Œuvre d'amour et de justice.
« A l'œuvre on connaît l'ouvrier. »

Paris, septembre 1867.

LE CHEMIN

(Inédit.)

Il est un vieux, très vieux chemin,
Mais que rien n'use, rien n'altère,
Un ouvrage plus que romain,
Le chemin de toute la terre.

D'un pôle à l'autre est son circuit,
Il rend tout pays tributaire,
Partout on le trouve, on le suit,
Ce chemin de toute la terre.

La foule n'y cesse jamais;
Il recrute au val solitaire,
Et l'on vient des plus hauts sommets
Au chemin de toute la terre.

Le petit, le faible et le fort,
Le méchant, le joyeux, l'austère,
Tous prennent, par un commun sort,
Le chemin de toute la terre,

Route royale, humble sentier,
Tout conduit à sa grande artère,
Tout va, sans guide et sans portier,
Au chemin de toute la terre.

Fleur, papillon, gazelle, oiseau,
Renard et loup, tigre et panthère,
Ont même rets, même réseaux,
Le chemin de toute la terre.

Tous s'en vont du même côté,
Tant soit le pas retardataire,
Et nul n'a jamais remonté
Le chemin de toute la terre.

Il est d'abord de gazon vert,
Puis il s'engouffre en un cratère,
Où tout à coup tombe et se perd
Le chemin de toute la terre.

La terre elle-même et les cieux,
Marqués aussi du noir mystère,
Suivent d'un pas silencieux
Le chemin de toute la terre,

Où mène-t-il ?... Disons-nous bien,
Même sans foi plus salutaire,
Qu'il n'est pas là tracé pour rien,
Le chemin de toute la terre.

LIVRE V

POLITIQUE

REGRETS ET APPELS PATRIOTIQUES

Nous renvoyons à la *Notice biographique* les personnes pour lesquelles les pièces réunies ici auraient besoin de commentaires explicatifs. Il ne faut d'ailleurs chercher dans les chansons politiques d'Olivier aucune allusion personnelle. Il s'en est lui-même très énergiquement défendu dans la préface de la seconde édition des *Chansons lointaines*. « Lors de leur publication, dit-il, quelques-uns voulurent y voir des allusions personnelles, notamment dans *Un petit roi*. L'auteur doit protester contre cette interprétation: il n'a entendu faire et n'a fait en réalité allusion qu'aux partis et aux événements. » Olivier, en réimprimant ses chansons politiques, nous a donné lui-même un exemple que nous avons cru devoir suivre, celui d'en diminuer le nombre, en écartant celles dont l'intérêt tenait trop aux circonstances.

(Les éditeurs.)

LIVRE V

POLITIQUE

REGRETS ET APPELS PATRIOTIQUES

L'AVENIR

(Aux étudiants de Lausanne.)

Prologue.

Le poète est la voix de l'âme:
Il chante, il écoute, il répond,
Qui sait de quel écho profond
Tressaillent ses lèvres de flamme?
Souvent lui-même ne voit pas
Tout le secret de ses pensées,
Qui lui viennent entrelacées
Ou, comme un songe, nuancées.
Un esprit le suit pas à pas,
Un esprit lui parle tout bas,
Et guide l'invisible trame;
Puis, à leur tour, les chants s'en vont
Parler au cœur qui les réclame.
Le poète est la voix de l'âme:
Il chante, il écoute, il répond.

I

(1831)

1

Frères, amis, qui voulez que je chante,
Dites : — l'oiseau tremblant avec son nid,
Conserve-t-il sa voix pure et touchante,
Lorsque le ciel gronde et se rembrunit? —
Mais c'est en vain que la forêt profonde
Frissonne, pousse un sourd mugissement,
Et de l'orage attend l'embrassement.
A votre voix que la mienne réponde !

Bientôt, peut-être, à peine on l'entendra.
Le vent qui vient au loin l'emportera.

2

Oh ! je voudrais chanter d'une voix forte,
Comme un prophète ! — Alors, je vous dirais
Que du passé l'œuvre épuisée est morte,
Morte à toujours ! que l'avenir est près ;
Sur le présent, croulant comme le sable,
Que le fou seul bâtira sa maison. —
L'abîme est là, sous le plus vert gazon ;
Une eau puissante y roule intarissable :

C'est le torrent qui jette à l'avenir
Tous les débris de ce qui va finir.

3

Les temps prédits par des bouches divines,
Sont enfantés; de nouveau tout renaît:
Des fleurs d'amour germent sur les collines,
Fleurs que l'impie, aveuglé, méconnaît;
Et d'un Pasteur au céleste sourire
J'entends les pas se rapprocher de nous.
Heureux celui qui le prie à genoux
Et qui l'attend, et croit à son empire!

O Liberté! on t'adore aujourd'hui;
Mais tu mourras, si tu n'as son appui.

4

Aussi, vraiment, quel sujet de satire!
Dirait-on pas une œuvre de Satan,
Alors qu'on voit tout un peuple en délire
Qui se dit libre, être esclave et tyran.
Esclave, certe! — et dans ses nouveaux maîtres
J'en sais plus d'un pire que les anciens.
Tyran! — Il veut des droits pour tous les siens,
Et jette ceux d'autrui par les fenêtres.

O peuple fou, qui se laisse flatter,
Comme un cheval, par qui veut le monter!

5

Ma foi n'est pas en ces faiseurs de codes :
De la sagesse écoutent-ils la voix ?
Depuis trente ans nos lois changent de modes ;
Nous revenons à celles d'autrefois.
L'avenir seul, que nul ne peut comprendre,
De la patrie assiéra le destin.
Puisqu'il fait nuit, attendons le matin. —
Mais en tout temps nous pouvons la défendre.

Oui, la défendre ! et nous seuls ! contre tous !
Car l'étranger vient pour lui, non pour nous,

6

Jeunes Vaudois, que vous dirai-je encore ?
C'est bien assez, si vous m'avez compris. —
Quand vous voyez ce que le temps dévore ;
Quand le présent lui-même a ses débris ;
Ne craignez rien ! c'est une œuvre sublime
Qui s'accomplit sous d'invisibles pas.
Vers le passé ne vous retournez pas.
De l'avenir déjà brille la cime.

Ainsi nos monts ont leurs pieds dans la nuit
Que leur sommet, tout seul, s'enflamme et luit.

7

Montez, un soir, sur ces tours crénelées,
Dont le front gris penche au bord des coteaux.—
Vous embrassez, d'un coup d'œil, nos vallées,
Villes et bourgs, prés et champs, vieux châteaux ;
La nuit commence à déployer ses ailes
Et du soleil éteint les derniers feux;
L'astre expirant jette encore dans les cieux
Des flocons d'or, des gerbes d'étincelles ;

Et le Léman, toujours beau, toujours pur,
Dort recouvert de sa robe d'azur.

8

Là, c'est Wufflens et sa tour bourguignonne;
Ici, Chillon et ses murs savoyards.
La vieille Avenche, aux débris de colonne,
Garde en son sein l'empreinte des Césars.
Où sont, Vaudois, nos titres, notre gloire?
Qu'avons-nous fait? que dit notre passé?
Notre nom même à peine y fut tracé. —
C'est le moment de fonder notre histoire.

Sinon, rayés du rôle des vivants,
Nous passerons, poudre jetée aux vents.

9

Pendant qu'ainsi ma voix se fait entendre,
L'orage accru lance au loin ses éclairs.
Du trône aussi Rome devra descendre,
Rome, deux fois reine de l'univers.
Du haut des monts où la neige polie
A l'horizon flotte comme un drapeau,
Applaudissons à ce soleil nouveau
Dont la lueur réveille l'Italie.

Clé du Midi, barrière pour le Nord,
D'un double choc soutiendrons-nous l'effort?...

10

Peut-être, amis, la forêt dépouillée
Verra nos nids et ses rameaux brisés.
Longtemps heureux sous sa verte feuillée,
Pauvres oiseaux, nous serons dispersés.
Quand pareil jour inclinera nos têtes,
Si nous savons en soutenir le poids,
Ma voix encor, chantant le long des bois,
Sur nos buissons, flétris par les tempêtes,

Annoncera, soleil de l'avenir
Qu'à tes rayons ils doivent rajeunir !

II

(1845)

1

Jeunes amis, la tempête est venue,
Et sur nos fronts, touffus ou dépouillés,
Comme un torrent la voilà descendue ;
Voilà du nid les brins éparpillés.
Mais de ma voix enfin qui se réveille,
Et se sent forte, heureuse de chanter,
Voici pour ceux qui voudront l'écouter
Un chant sorti de celui de la veille.

L'éclair tonnant qui déchire les cieux,
Perce leur voile et nous les montre mieux.

2

O ma chanson, prends ton vol vers les cimes
Que n'atteint pas un vers plein de langueur.
Fi de vos luths, chantres aux fades rimes,
Hélas ! plutôt, chantres au fade cœur !
Restez à l'ombre au sein des molles plaines,
Près des roseaux qui vous rendent tout bas
Un son moqueur que vous n'entendez pas ! —
Nous, pour les pins, les rochers et les chênes,

Pour les cœurs hauts, pour les libres sommets,
Chantons un chant qui s'y grave à jamais !

3

Consolez-vous, âmes tristes et fières,
Qui refusez de vous joindre aux faux dieux,
Qu'ils aient pour temple ou châteaux ou chaumières,
S'il faut voiler sa face devant eux!
S'il faut prier à l'autel du mensonge!
S'il faut se faire une bouche de miel,
Flatter la terre et maudire le ciel,
Creuser l'abîme, et, quand l'homme s'y plonge,

S'il faut toujours, loups, bergers et moutons,
Toujours descendre, et dire: « Nous montons! »

4

O monts sacrés, libre éther, blanches cimes,
Nous vous quittons pour le brouillard impur.
Adieu, chemin d'en haut! sentiers sublimes!
Nous aimons mieux le précipice obscur ;
Nous aimons mieux, quand le Pasteur des mondes
Gravit d'étoile en étoile, et du ciel
Nous montre au loin le pacifique autel,
Nous aimons mieux, sous nos voûtes profondes,

Suivre le jour douteux et sépulcral
Où tout se mêle, et le bien et le mal.

5

Consolez-vous ! La Vérité demeure,
Gardant l'abîme et la porte des cieux,
Toujours veillant, certaine de son heure,
Toujours debout, guerrier silencieux.
Un glaive nu dans sa droite flamboie ;
Comme un éclair il perce l'horizon.
Des raisonneurs confondant la raison,
Le Temps lui chasse et lui livre sa proie.

Consolez-vous ! le jour, le jour viendra
Devant lequel tout faux jour s'enfuira.

6

Systèmes vains, de l'esprit vains fantômes
Qui vous donnez pour des créations,
Droits sans devoirs, républiques, royaumes,
Poudreux amas, lois, constitutions !
Elevez-vous ! paraissez dans l'espace !
Durez un jour ! un jour vous détruira.
Qui se croit maître, à son tour passera ;
Qui prend un siége, un autre l'y remplace.

De la Fortune, au pied vague et traînant,
L'antique roue est ce globe tournant.

7

Sortez, sortez ! vivez aussi votre heure,
Songes nouveaux de notre âge en débris,
Qui nous ferez une terre meilleure
De ce limon dont nous sommes pétris.
Taillez ! brisez ! au compas, à la règle,
Mesurez-nous et la terre et les airs !
D'un autre orage étouffez les éclairs,
Et dans la nue enchaînez le Grand Aigle !

Si le compas en vos mains tremble un peu,
Dites : « Ce n'est que le souffle de Dieu ! »

8

Jeunes amis, je vous répète encore :
Vers le passé ne tournez pas vos yeux;
Ne dites pas : « O vienne enfin l'aurore
D'un jour tranquille et constamment joyeux ! »
Nous sommes nés sous un ciel de tempêtes ;
L'une suit l'autre, et toujours plus épais,
Plus menaçant, même en parlant de paix,
Le noir essaim se suspend sur nos têtes.

O siècle dur au visage de fer,
Marqué pourtant d'un prophétique éclair !

9

C'est bien ! — La brise embaumée et légère
Caresse l'âme et la berce et l'endort ;
Il faut veiller ! Sur la terre, étrangère,
Il faut que l'âme aille chercher le port !
Il faut, debout, et couverts de poussière,
Mêlés au peuple, incertain, soupirant,
Il faut marcher et combattre à son rang,
Il faut sauver, jusqu'au bout, la bannière.

Il faut savoir vivre pauvre et souffrir,
Il faut savoir rester libre et mourir !

10

Mieux que le vent aux ailes voyageuses,
Quand nous serons délivrés de nos corps,
Nous franchirons les plaines nuageuses,
Nous élevant, chantant l'hymne des forts.
Des profondeurs de la céleste armée,
Soldats du juste, adversaires du mal,
Nous jetterons un regard filial
Sur les vallons de la patrie aimée,

Et du brouillard nous la verrons enfin,
Libre, monter à l'éternel matin.

Epilogue.

Ainsi du ciel et de la terre
Un chant se mêle et se confond.
Ainsi d'une âme solitaire
Une âme entend l'écho profond,
Et, se cherchant comme la flamme,
L'une vers l'autre elles s'en vont...
Le poëte est la voix de l'âme :
Il chante, il écoute, il répond.

LE BON VIEUX TEMPS HELVÉTIQUE

Autrefois, on aimait en Suisse
A rire, à vivre bonnement ;
On n'allait pas chercher malice
Dans chaque pauvre événement ;
On était gai, content, traitable,
On s'oubliait par-ci par-là ;
Maintenant on est... lamentable :
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

Quand on aimait, sans phrase aucune
On le disait bien tendrement,
On n'allait pas faire à la lune
Maint triste et mauvais compliment.

On aurait su fort mal décrire
Son cœur, dire au long ce qu'il a;
Mais on ne pleurait pas pour rire.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Fallait-il chanter une ronde?
Tous l'entonnaient fort bravement.
Et l'on disait : O belle blonde,
Prenez-moi donc pour votre amant!
Et verduron et verdurette
Et larirette et lon lan la!
Ils chantaient comme l'alouette.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Leurs histoires n'étaient point sottes :
Ils avaient le petit Poucet.
Nous, nous avons presque ses bottes,
Et nous en sommes fiers, Dieu sait!
On court, on arpente, on embrasse
Toute la terre... Après cela,
Gros-Jean se retrouve à sa place.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Oui, c'est fini! tout dégénère.
Notre vieux monde est tout gâté;
Il entre dans la nouvelle ère
Où l'on s'ennuie en liberté.
Dès qu'on fit les rois en fabrique,
Celui d'Yvetot s'en alla.
Il n'est resté que sa bourrique.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

O Gravité ! Pédanterie !
Filles d'Ennui, soyez nos dieux.
De votre main rude et flétrie
Bénissez-nous à qui mieux mieux.
Déjà la vie en nous s'arrête ;
Déjà nous radotons ; déjà
Nous branlons doctement la tête.
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

Plus d'amitié, plus de franchise,
De belles phrases plein un sac ;
De bons vins, une chère exquise,
Mais plus de dents, plus d'estomac ;
Force pompons, force dentelles ;
La paysanne en falbala :
Mais, ma foi ! bientôt plus de belles.
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

Il en est une. Sur sa joue
Deux baisers (c'est le droit commun)
M'étaient dus : elle fait la moue,
Au lieu de deux je n'en ai qu'un.
Nous chicaner sur nos tendresses !
Le beau système ! et l'on y va :
Des égales, plus de maîtresses !
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

Qu'y faire, hélas ! ô triste vie
Où toute chose n'a qu'un temps,
Où l'on regrette, où l'on envie,
Où l'on n'a pas toujours vingt ans ;

Où ces petits vers supportables
Dont ma muse vous régala...
Vous les trouvez donc détestables ?
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

UN PEU DE DISPUTE

(Lausanne, 1844.)

Un peu de dispute ranime.
Foin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

Toujours d'accord ! rien n'est plus fade !
Si personne ne soufflait mot,
Chacun en deviendrait malade,
L'homme d'esprit comme le sot.
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord dans un ménage !
Supposons-le par charité :
S'en aimerait-on davantage ?
Nul ne le sait, en vérité !
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord entre confrères,
Entre savants et beaux esprits :

Que deviendraient tant de libraires,
Et de quoi vivraient les souris?
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord, même au village,
Dans les cités, dans les Etats,
Au premier, au cinquième étage...
Que deviendraient les avocats?
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord dans notre Suisse.....
Ici pourtant, tenons-nous bien;
N'allons pas dire une malice
Qui soit d'un mauvais citoyen.
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord! la terre et l'onde
Disent aussi : *Le tien, le mien;*
La paix étoufferait le monde;
Mais le monde ne risque rien...
Un peu dispute ranime.
Foin des gens toujours endormis!
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

LES HÉROS HELVÉTIQUES

(A M. l'avoyer Neuhaus.)

1845

Oh ! les temps héroïques,
Où sont-ils ? où sont-ils ?
Hommes des jours antiques,
N'avez-vous plus de fils ?

D'Erlach, dans la campagne,
Où donc est le cimier ?
De Tell, sur la montagne,
Où le sifflant acier ?

D'Arnold, sur le rivage,
Où le bras saint et fort,
Faisant un grand passage
De victoire et de mort ?

Où, Léman, sur ta grève,
La voix de Berthelier,
S'écriant : « Pour Genève
Je mourrai le premier ? »

De Davel, âme auguste,
Où le libre échafaud,
Trône d'un homme juste,
Succombant le front haut ?

J'entends des voix amères
Longuement discourir :
Où sont, comme leurs pères,
Ceux qui savent mourir ?

Des tribuns, par centaine!
Chacun poussant les siens :
Mais où sont, dans la plaine,
Où sont les citoyens ?

Pourtant, guerrier sublime,
Schwytz est là toujours,
Là, debout, sous la cime
Aux imprenables tours:

Cime de sang trempée,
Qui lui sert de drapeau!
Lui, ceint de son épée,
La main sur le pommeau!

Et dans son vert domaine,
Au bord du torrent sourd,
L'Ours, toujours, se promène,
De son pas ferme et lourd;

Bête puissante et sage,
Aux durs et fins regards;
Lion par le courage,
Renard pour les renards.

Et toujours, sur les ondes
Du Léman argenté,
Sort des grottes profondes
Un chant de liberté.

Il s'élève, il s'élève!
Il fait frémir les eaux,
Et la montagne achève,
Avec ses mille échos.

Il dit: « Suisse nouvelle,
» Renais! c'est le signal;
» Sur la neige éternelle
» Pose un pied virginal.

» Comme elle blanche et pure,
» Viens sur le pic vermeil!
» Des fleurs à ta ceinture,
» Sur ton front le soleil! »

Mais le chant monte encore;
Il monte jusqu'aux cieux,
Avec le soir qui dore
Les glaciers radieux,

Et dans les rougeurs sombres
Des nuages flottants
On voit passer les ombres
Des héros du vieux temps.

Ils viennent, grands, sublimes,
Mais le chef incliné,
Comme, aux bord des abîmes,
Un pin déraciné.

Et leurs fronts, hauts et mâles,
Ridés comme la mer,
Lancent des éclairs pâles,
Qui se croisent dans l'air.

Là, du sein de la nue
Jusqu'au creux des vallons,
Ils percent l'étendue.
De leurs regards profonds.

Ils voient tout : les vallées
Qui cachent leurs tombeaux,
Et les tours écroulées,
Nommant des lieux nouveaux.

Mais leur regard s'étonne:
Il cherche, il cherche en vain;
Comme l'aigle, en automne,
Planant sur le ravin ;

Alors qu'à la montagne
Dit adieu le troupeau,
Qui lentement regagne
La plaine et le hameau,

Et que l'oiseau superbe,
Sur les monts las d'errer,
Ne voit plus rien, dans l'herbe,
Passer ni respirer.

Le chant, le chant qui monte,
Ils l'écoutent pourtant:
Mais ils n'en tiennent compte;
Hélas! ce n'est qu'un chant!

Comme un bruit de tempête
Il expire auprès d'eux;
Mais ils hochent la tête,
Et regardent les cieux.

Ils soupirent,... ils passent,
En espérant encor,
Et dans la nuit s'effacent
Avec les astres d'or.

Oh! les temps héroïques,
Où sont-ils? où sont-ils?
Hommes des jours antiques,
N'avez-vous plus de fils?

UN BON CONSERVATEUR

Je ne suis pas de ceux qui ne respirent
Qu'orage, trouble et révolution.
De lutte en lutte ainsi nos maux empirent.
J'aime la paix, je hais l'ambition.
Pourquoi ce bruit qui toujours me réveille?
Mon lit est fait ! Dans un songe flatteur
J'y dors si bien sur l'une et l'autre oreille.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Mon lit est fait ! et ce n'est pas sans peine !
Comme l'oiseau j'ai tressé brin à brin
Plume, duvet, fil de soie et de laine,
Et le voilà ! je m'y repose enfin.
Vents, bercez-moi d'une aile fraîche et pure,
Avec l'ombrage, avec le flot chanteur !
Terre, et vous, cieux, et toute la nature,
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Mon lit est fait ! je n'empêche personne
De faire aussi le sien comme il l'entend.
Tel n'en a pas, du moins je le soupçonne;
Mais j'ai le mien, c'est le point important.
Qu'on le dédouble, on en fera peut-être
Trois, tout au plus, de moyenne hauteur ;
Mais ce serait un acte bas et traître.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Tel qui descend, le matin, dans la rue
Ne sait où prendre, hélas ! son pain du soir.
La faim le presse, il cherche, il s'évertue ;
Presque toujours il finit par l'avoir.
Oh ! l'appétit est un bon chien de chasse !
Moi, je n'ai plus celui d'un sénateur ;
Pourtant je dîne et prends ma demi-tasse.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Mais quoi ! j'entends comme un flot qui se lève,
Comme une voix qui retentit dans l'air !
N'ai-je pas vu se mêler sur la grève
La pâle écume avec le pâle éclair ?
Suis-je un rêveur, un rimeur, un poète ?
Non, non ; c'est bien, terrible en sa lenteur,
De flots humains c'est bien une tempête !
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Nos chefs, hélas ! nos chefs n'ont rien su faire
Que se voiler le front de leur manteau.
Contre l'orage et le flot populaire
Ils étaient seuls : rôle d'autant plus beau !
S'ils avaient su mourir pour notre gloire,
Ils auraient eu mon vote approbateur,
Et j'aurais, moi ! conservé leur mémoire.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Eh ! citoyens, écoutez-moi, de grâce !
Un petit mot, bien sage, par ma foi !

Mais, en riant, l'un après l'autre passe;
Je crois, parbleu ! qu'ils se moquent de moi.
Bons citoyens, calmez votre furie;
Rentre en ton lit, torrent dévastateur!
Je cours à vous pour sauver la patrie,
Conservez-moi ! je suis conservateur.

A BAS !

Je ne suis pas de ceux qui ne respirent
Que faux bonheur, fausse tranquillité.
C'est dans la paix que nos malheurs empirent;
L'ordre public corrompt la liberté.
La nuit, mon rêve est que le monde ploie
D'un pôle à l'autre, et tombe avec fracas.
Puis, je m'éveille avec ce cri de joie:
« A bas! »

A bas! à bas! ce mot seul peut me plaire:
Je le savoure et j'en sens la douceur ;
Non, rien de tel qu'un beau jour de colère!
On frappe, on brise, on casse avec bonheur.
Quoi ! le soleil toujours après la pluie !
Toujours ces biens qui font notre embarras!
Toujours ces fleurs, ces fruits!.... cela m'ennuie.
A bas!

O Liberté! nous avons pris ta lance,
Mais pour en faire un levier dans nos mains,
Un fort levier qui secoue en silence
L'arbre du monde, aux feuillages humains.
Vois-le déjà, des pieds jusqu'à la cime,
Trembler, gémir sous l'effort de nos bras,
Vois-le pencher sa tête vers l'abîme!....
A bas!

Tombe aux accords de nos lyres sauvages,
Arbre vieilli, planté par nos aïeux!
Va t'engloutir dans le torrent des âges,
Et dans ses flots qu'il t'emporte avec eux!
Tes longs rameaux ni ta noueuse écorce
Du noir destin ne te sauveront pas,
Déracinons, déracinons à force!
A bas!

Il est tombé, le cèdre au large ombrage,
Sa gloire est morte, et chacun le honnit.
L'aigle, qui dort le front dans le nuage,
A son sommet ne fera plus son nid;
Le pèlerin, les pieds blancs de poussière,
Ne pourra plus y détourner ses pas;
Ni les bergers, ni la gent moutonnière.
A bas!

En attendant qu'un autre arbre s'élève,
O Liberté! là, nous dressons le tien:

Mât pavoisé, mais qui n'a point de sève,
Point de racine, et ne pose sur rien.
Aucun oiseau ne se fie à ses branches;
Même il en est qui, prenant leurs ébats,
Disent aussi, voix malignes et franches:
« A bas! »

LES PÈLERINS SUISSES

Chacun disait: « Terre plus douce
Ne sourit au regard de Dieu;
Au pied des chênes, sur la mousse,
Plantons nos tentes en ce lieu. »
Mais la tempête au vol sonore
A fait ouïr sa voix d'airain,
Et nous devons reprendre encore
Le bâton blanc du pèlerin.

Les montagnes, comme une tente,
Dressaient leur cime vers les cieux.
Les prés fleuris, l'onde éclatante
Tour à tour récréaient nos yeux.
Mais tout est sable, et le rivage
Tremble sous un choc souterrain.
Nous avons pour tout héritage
Le bâton blanc du pèlerin.

Bâton d'honneur et de justice:
Emportons-le dans le désert!
Nous graverons le mot de *Suisse*
Sur son bois, qui restera vert.
Il fut cueilli sur la montagne,
Un jour d'adieu, de noir chagrin,
Et partout il nous accompagne,
Le bâton blanc du pèlerin.

Quels noms y mettrons-nous encore,
Sur ce bâton, notre humble autel?
Des noms que la droiture honore,
Ceux de *Laharpe* et de *Davel!*
Il sont à nous: laissons à d'autres
Ceux des faux tribuns au cœur vain.
La patrie a ses vrais apôtres
Au bâton blanc du pèlerin.

Non! la Suisse n'est pas perdue!
Elle nous suit, la tête en deuil.
Une voix nous dit, de la nue:
« Je fais revivre le cercueil;
Je fais refleurir dans la plaine
Les prés, les bois, le jour serein;
Je fais reverdir comme un chêne
Le bâton blanc du pèlerin. »

A MON AMI HENRI EULER

Vous n'avez ni champ, ni maison
Qui brille au loin dans la campagne;
Point de tapis de vert gazon;
Point de chalet dans la montagne;
Point de place, point de soutien,
Point de valet, point d'entourage;
Mon cher ami, vous n'avez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Quoi donc! au lieu de bons écus,
Des bons mots, quelque chansonnette!
Pour tous biens, pour tous revenus,
Vos pinceaux et votre palette!
Il est vrai que vous narguez bien
Le puissant, qui tout bas enrage.
En attendant vous n'avez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Vous n'avez pas, pour le vainqueur,
Comme tant d'autres, l'âme tendre;
Vous vous donnez de fort grand cœur,
Mais vous ne savez pas vous vendre.
Dès qu'on vous montre le lien,
Vous décampez comme un sauvage.
Mon pauvre ami, vous n'aurez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Ah! votre sort me fait pitié:
De l'honneur, mais peu de prudence;
De l'estime, de l'amitié,
Mais nul crédit, nulle importance;
Un front libre, un joyeux maintien:
Est-ce là tout votre héritage?
Mon cher ami, vous n'avez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Puis savez-vous? dans nos cantons,
L'esprit, c'est la méchante langue;
Le courage, c'est, aux moutons,
Tenir quelque grosse harangue.
Pour être un jour grand citoyen
Vous faites trop peu de tapage.
Rien, rien du tout! vous n'avez rien....
Ni cet esprit, ni ce courage.

LE CHANT D'UN ÉGALITAIRE

« Mort, sois mon bien! » s'écriait un poëte,
Qui cependant gardait à son côté
Sa coupe d'or et, sur son cœur muette,
Lui souriant, une blanche beauté.
Moi, je contemple aussi le jour qui sombre,
Mais je n'ai point de bizarre transport;
J'applique à tout même loi, même nombre:
Egalité, fraternité,... la mort!

Les amoureux nous vantent la nature,
L'humide aurore, et le chant des oiseaux,
Le nid tranquille et son toit de verdure,
La Poésie errant au bord des eaux.
Moi, j'aime aussi, j'aime un oiseau dans l'ombre,
Un bel oiseau qui chante haut et fort:
Le rouge éclair à l'aile d'un feu sombre.
Egalité, fraternité,... la mort!

« Semez le vent, répètent de faux sages:
» Quelle récolte enrichira vos monts ?... »
Bien! lève-toi, noire moisson d'orages!
C'est, justement, celle que nous aimons.
Gais moissonneurs, à nous le champ du monde!
Comme il ondoie et tombe sans effort,
Sous notre faux que la foudre seconde!
Egalité, fraternité,... la mort!

Qu'est-ce, au désert, que le chant du Cosaque
Auprès du nôtre, à tous les vents jeté!
Il prend sa lance, il arrive, il attaque;
Mais nous, déjà, nous tenons la cité.
Dans ses jardins, moderne Babylone,
Elle s'enivre, et s'oublie, et s'endort.
Tous, levons-nous! frappons-la sur son trône!
Egalité, fraternité,... la mort!

Disparaissez, monuments d'un autre âge!
Ne soyez plus que des lieux désolés
Où le renard, curieux et sauvage,
Se montre seul sur vos murs écroulés.

De salle en salle il erre, il se hasarde,
Par la fenêtre, ouverte au vent du nord,
Passe la tête, et longuement regarde....
Egalité, fraternité,... la mort!

Fraternité! ton jour enfin se lève.
De quel rayon il éblouit l'éther!
Rayon de pourpre; on dirait un long glaive
D'où le sang coule et dégoutte dans l'air.
Embrassons-nous! plus de pensers contraires,
Etablissons l'universel accord!
Fraternisons en étouffant des frères!
Egalité, fraternité,... la mort!

La Liberté, dépouillant tous ses voiles,
Se montre enfin belle et nue à nos yeux,
Escaladant le palais des étoiles,
Frappant du pied sur le trône des cieux.
Dernier tyran, qui de Saints et d'Apôtres
Tiens là ta cour, tremble aussi dans ton fort;
Vieux roi du ciel, tombe comme les autres!
Egalité, fraternité,... la mort!

Courage, amis! cette bastille immense,
Notre prison, l'univers vient en bas.
Courage, espoir! le Chaos recommence,
De la raison il affranchit les pas :
L'Esprit humain le couve de ses ailes;
A notre image un nouveau monde en sort :
Qu'on nous adore, et guerre aux Infidèles!
Egalité, fraternité,... la mort!

Tout est fini ! De l'un à l'autre pôle
Je ne vois plus qu'une grande Ombre et moi.
Elle a posé sa main sur mon épaule,
Son œil de glace est sans vie et sans foi.
Le jour qui brille à l'éternelle voûte
Me cherche en vain comme un lointain remord :
L'Ombre me garde et lui ferme la route.
Egalité, fraternité,... la mort !

PARDONNONS-NOUS

(1845-1850 ?-18.. ?)

Dans la nuit, loin du port, loin des verts promontoires,
Quand des flots, seul, l'éclair sonde la profondeur,
Pour sauver le vaisseau l'un jette aux vagues noires
Ses trésors, l'autre un mât, l'autre un canot sauveur ;
Hélas ! moi, je ne puis y jeter qu'une fleur.

Est-ce trop tôt pour dire : Plus de haine,
Plus de défis, plus d'injustes clameurs ?
Non, non, j'en crois cet esprit qui m'entraîne
Et qui demande à rapprocher les cœurs.
Vents ! soutenez, de vos ailes contraires,
Mes chants de paix encor mal affermis !
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

Tous nous avons, de fautes et d'injures,
Tous une part à nous reprocher, tous!
Ah! c'est aux mains qui firent les blessures
A leur verser le baume le plus doux.
Oublions-les, oublions nos colères,
Et soyons forts, l'un à l'autre soumis.
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
    Guerre aux seuls ennemis!

Flots bouillonnants des discordes civiles,
Sombre miroir où chacun, de son bord,
Ne voit sur l'autre, avec des yeux hostiles,
Que des fronts noirs de vengeance et de mort!
Disparaissez, infernales chimères!
Viens, souffle pur et qui déjà frémis....
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
    Guerre aux seuls ennemis!

De tous fléaux, l'orage, est-ce le pire?
Son aile en feu couve le froid sillon;
La terre, alors, plus ardemment soupire
Et devient mère au sein du tourbillon.
Mais il lui faut des cieux, des vents prospères
A cet enfant que l'orage a promis!
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
    Guerre aux seuls ennemis!

Que le vainqueur n'outre pas sa victoire;
Que le vaincu n'outre pas sa fierté;

Ou nous dirons, peuple un jour sans mémoire :
« Que sommes-nous, et qu'avons-nous été? »
Ah! la vengeance a des coupes amères,
De lents poisons, d'âge en âge transmis.
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
Guerre aux seuls ennemis!

Quel avenir de bonheur et de gloire
Si nous savons le garder de nos coups!
Chemins où fuit une aile ardente et noire,
De tous côtés fumant, volant vers nous;
Monts jusqu'au ciel semés par des mains fières;
Et pour le pauvre un lot sûr et permis...
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
Guerre aux seuls ennemis!

Guerre à l'injuste, au mal, à l'ignorance,
Aux oppresseurs et de l'âme et du corps!
Déjà, déjà cette guerre s'avance!
Préparons-nous, unissons nos efforts.
Pour ne pas voir, secoué par nos pères,
L'antique joug à sa place remis,
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
Guerre aux seuls ennemis!

Nous dont les champs se baignent dans ton onde,
O bleu Léman, — nous, peuple cordial,
Ah! que la paix nous revienne profonde
Comme tes flots de liquide cristal!

Mais qu'au doux bruit de tes vagues légères,
Nous n'allions pas retomber endormis!
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères!
Guerre aux seuls ennemis!

A DE JEUNES AMIS

Ne dites point que tout meurt, que tout passe,
Vapeur d'un jour qui se dore et s'enfuit,
Eclair moins prompt à jaillir de l'espace
Qu'à retomber dans l'éternelle nuit.
L'œuvre de l'homme est légère et fragile,
Toujours reprise, et toujours à finir.
Ce qui périt, c'est le moule d'argile :
Le bronze reste, et passe à l'avenir.

Nous avons vu, comme on voit en automne
Tomber la feuille au front ridé des bois,
Jonchant le sol, tomber sceptre et couronne,
Tomber aussi des peuples et leurs droits.
Serait-ce donc notre moisson dernière?...
Non; mais, pour l'heure où Dieu la veut bénir,
Un autre attend, là, dans cette poussière :
Le germe reste et croît pour l'avenir.

Si, devant nous, le rayon de l'aurore
Pâlit déjà, cède au rayon du soir,

Pour vous, amis, le matin dure encore,
Et de longtemps il ne fera pas noir.
Soyez heureux! gardez la sainte flamme,
Le feu sacré que rien ne doit ternir!
Vase d'un jour, le corps tombe, mais l'âme,
La flamme reste, et luit dans l'avenir.

ET IN ARCADIA

(A mes amis sur la montagne.)

Et nous aussi, sur la montagne,
Nous avons eu notre rayon,
Avec l'Aurore pour compagne,
Et pour chemin le frais gazon!

Ensemble, amis, touchant le faîte
Du pic, monarque souverain,
Et nous aussi, sur notre tête,
Nous avons vu le ciel serein!

Et nous aussi, des hautes cimes
Nous avons vu le haut azur,
Vu s'éclairer leurs fronts sublimes,
Quand, à leurs pieds, tout reste obscur!

Nous étions là! sur les vallées,
Et sur la plaine au loin fuyant
En sombres vagues déroulées,
Plongeait notre œil calme et brillant.

Nous étions là, couchés dans l'herbe,
Jeunes aiglons encore au nid,
Ayant pour notre front superbe
Trône de fleur et de granit.

Nous rêvions tout, pleins d'espérance!
Notre regard, sondant l'éther,
Jetait à tout, en assurance,
Jeune sourire et jeune éclair.

Et nous parlions de toutes choses
Comme d'un bien semé pour nous;
Tandis que les brouillards moroses
Prenaient la cime par dessous.

Ils arrivaient, des gorges sombres
Montant, poussés par le vent noir,
Et nous lançaient déjà leurs ombres
Que nous ne voulions pas les voir.

Enfin il fallut bien entendre
Ce que disait leur triste voix!
Enfin il fallut bien descendre,
Et regagner le fond des bois!

Mais, hélas! d'autres, de la cime,
D'autres, plus mûrs ou plus troublés,
Levant leurs ailes sur l'abîme,
Vers le ciel se sont envolés.

Lèbre a franchi le noir espace.
Il est au céleste jardin,
Suivant, d'un pas que rien ne lasse,
Les monts où luit le jour sans fin.

Parmi les troupes infinies
Qui forment le chœur immortel,
Se mêle aux jeunes harmonies
Henri, l'aimable ménestrel.

Et *Monneron*, tout air, tout flammes,
Dont l'œil en haut toujours montait,
A revu son pays des âmes,
Qu'ici-bas même il habitait.

Mais nous, hélas! loin de l'aurore,
Rentrés sous le brouillard impur,
A tâtons nous suivons encore
De la terre le sentier dur.

Monnard, en butte à la colère
D'un peuple injuste, aveugle, errant,
Laisse, vieux chêne séculaire,
Gronder à ses pieds le torrent.

Vulliemin fouille de nos pères
Les tombeaux cachés sous nos pas.
Agassiz creuse les mystères
D'un temps où l'homme n'était pas.

Tribun de la sainte parole
Qui, des cieux, nous appelle tous,
Vinet nous guide et nous console,
Lui qui souffre bien plus que nous.

Et moi, dans la cité lointaine,
Au bord du fleuve m'asseyant,
Perdu dans la brumeuse plaine,
O mes amis, je vais disant :

Et nous aussi, sur la montagne,
Nous avons eu notre rayon,
Avec l'Aurore pour compagne,
Et pour chemin le frais gazon !

LA SUPPLIANTE

Cette chanson a été composée à l'occasion d'une *vente* en faveur de la cathédrale de Lausanne, qui avait besoin de réparations coûteuses et devant lesquelles le gouvernement semblait hésiter. Elles ont été faites, dès lors, sous l'habile direction de M. Viollet-le-Duc. *(Les éditeurs.)*

Sur la colline où Lausanne s'étale,
La suppliante appelle à son secours.
La suppliante est notre cathédrale,
Qui sent fléchir ses arceaux et ses tours.
Comme une aïeule, encor grande, encor belle,
Mais dont le temps fait trembler les genoux,

« O mes enfants, soutenez-moi, dit-elle,
Soutenez-moi, je vais tomber sans vous.

» C'est moi qui suis de toute votre histoire
La gardienne, et qui fais du passé
Revivre encor parmi vous la mémoire,
Témoin présent de cet âge effacé :
Moi qui déjà des chevaliers antiques
Pacifiais les différends jaloux,
Moi qui préside à vos fêtes civiques ;
Soutenez-moi, je vais tomber sans vous.

» Sur le penchant qui jusqu'à moi s'étage,
On me salue et je rends les saluts.
Il manquera quelque chose au rivage,
Quand du passant l'œil ne m'y verra plus.
Des monts sereins et du lac qui se ride
Au souffle errant d'un soir tranquille et doux,
On cherchera... Rien que ma place vide !
Soutenez-moi ! je vais tomber sans vous.

» Si je succombe, à vous en soit la honte !
Vos devanciers furent meilleurs pour moi.
C'est de mon sort vous seuls qui rendrez compte,
Vous qui manquez moins d'argent que de foi.
Soutenez-moi ! sinon, comme un outrage,
— Regret tardif, inutile courroux, —
Sur votre honneur, votre nom et votre âge,
Sur vous enfin, je tomberai sur vous. »

Paris, le 18 mai 1870.

LIVRE VI

TRISTESSES ET RÊVERIES

Nous suivons un exemple qu'Olivier nous a donné lui-même en réunissant en une série à part quelques-unes de ses poésies les plus mélancoliques. On en trouvait plusieurs déjà dans les *Chansons lointaines*, groupées sous le titre de *Livre morose*, et accompagnées du prologue suivant :

En avançant dans ce livre morose,
Si les oiseaux et si les fleurs de mai
Y chantent moins ou d'un accent moins gai,
Ne dites pas : L'auteur seul en est cause !
Car de la vie, en sa métamorphose,
Le livre aussi va bien s'assombrissant :
Chacun, hélas ! l'apprend en avançant...
En avançant dans ce livre morose.

(Les éditeurs.)

LIVRE VI

TRISTESSES ET RÊVERIES

LA CHANSON D'YZOLIER

(Première version.)

Yzolier est un des personnages d'un des poëmes de la jeunesse d'Olivier *(La bataille de Grandson)*. On a voulu y voir une personnification de l'auteur, et l'on n'a pas eu tort, comme le prouve la seconde chanson d'Yzolier, écrite environ quarante ans après la première. Voir à la fin de ce *Livre*. *(Les éditeurs.)*

Pauvre Yzolier, détache donc ta voile,
C'est le moment ; n'attends pas à demain.
Tâche d'avoir une petite étoile
Qui te conduise en ton obscur chemin.
Et quelques fleurs, sur le courant, peut-être
A les saisir viendront te convier.
De ses destins l'homme n'est pas le maître,
Il faut partir, pauvre Yzolier !

Lorsque mon lac, vers la côte écumeuse,
Roulant ses flots, sourdement mugira ;

Lorsque, le soir, d'une vapeur brumeuse
L'herbe des prés au loin se voilera;
Qu'un passant frappe à ma porte légère,
Et le grillon, blotti sous mon foyer,
Répondra seul à la voix étrangère...
Il faut partir, pauvre Yzolier !

De mon pays j'emporte au moins l'image,
Et dans mon âme elle vivra toujours.
En quelque lieu que me pousse l'orage,
Son souvenir sera mon seul recours;
Et fatigué d'une longue souffrance,
Sous le fardeau si je me sens plier,
A son nom seul renaîtra l'espérance.
Il faut partir, pauvre Yzolier !

A ISABELLE A...

Adieu! ce triste mot nous a fait tressaillir.
Vous partez ! Désormais nous n'irons plus cueillir
Les fleurs écloses dans la plaine;
Ni sur un pan de mur qu'embrasse un lierre frais,
Nous asseoir, et parler longtemps de nos secrets,
Dont j'ai l'âme encor toute pleine.

Je vous aurais tout dit : regrets, vagues désirs,
Tristesses, gaîté folle et fugitifs plaisirs,
Projets souvent remplis d'audace,

Mais mourant inconnus; comme de ses rameaux
Un insecte léger tombe, et va sur les eaux
Périr sans y laisser de trace.

Et tant d'autres projets qui brûlèrent mon front
Et que parents, amis, jamais ne connaîtront,
Non plus que vous, chère Isabelle;
Car le sort qui vous presse étend sur vous sa main:
C'est une fleur qu'il ôte ainsi de mon chemin,
Hélas! parce qu'elle est trop belle.

JEUNESSE

Dans bien des pas déjà, sur la route du monde,
Je pourrais retrouver ma trace, peu profonde,
Par le large chemin de la foule battu,
Ou par l'obscur sentier où je me suis perdu.
Je pourrais, le faut-il? du moins marquer la place,
Où le plus tendrement je retourne et m'enlace.
C'est vous, premier asile, ombre des vieux noyers,
O rustiques maisons, ô toits hospitaliers!

L'une (au bord de la rue, et dans la cour, derrière,
Une fontaine, avec un long bassin de pierre,
Regarde sur les prés et la ville, à la fois,
Et le lac lui sourit à l'angle d'un grand bois.
Son verger doucement vers le ruisseau s'incline,
Et par un bond rapide y descend en colline.

Là, quand on est caché près du ruisseau jaseur,
Tout fier des petits nants dont il est le seigneur,
Quand assis sur le grès on entend couler l'onde,
Et qu'on se laisse aller (soi, la terre, et le monde,
Cœur, esprit, tout enfin, regards audacieux
Enfoncés dans soi-même ou dressés vers les cieux)
Au gré de l'eau qui fuit, nymphe capricieuse
Sautant et serpentant sur le roc qu'elle creuse,
Il semble qu'on soit mort, qu'on s'envole, écoutant
Notre vie, en dessous, qui passe en chuchotant.
Mais, si vous remontez la rive solitaire,
Vous reverrez soudain se dérouler la terre,
Vignes, prés, champs et bois, les Alpes au lointain,
Cristaux de feu le soir, et roses le matin.

Heures de rêverie et d'existence oisive,
Vous ne voltigez plus sur mon âme captive,
Vous ne m'envoyez plus le libre essor des airs.
Du monde le poëte a dû subir les fers.
Forêt amie, et vous, ô montagnes fidèles,
Quand me reposerai-je à l'ombre de vos ailes ?
Gardez l'image, au moins, de ma jeune saison !
Qu'elle vienne avec vous me luire à l'horizon !
Je la vois, je la vois qui passe et se balance
Sur le feuillage vert qu'elle foule en cadence.
Elle parle à la source, elle parle aux oiseaux,
Et pleure en écoutant la plainte des roseaux.
Aux alpestres hauteurs la voilà transportée,
Glissant, comme un Esprit, sur la neige argentée,

Le soir, errant parmi la violette et le thym.
Et sur les rocs d'azur, dansant dès le matin.

Arrachons-nous, mon âme ! à notre poésie,
A notre vision, solitude choisie,
Asile calme, immense, où nous dîmes un soir :
C'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut s'asseoir.
Ah ! puissé-je une fois, puissé-je, une heure encore,
Quand le jour lentement, tristement s'évapore,
Que tout remonte aux cieux, et les élans secrets,
Et les soupirs de l'âme, et le chant des forêts,
Et le parfum des fleurs, et la pourpre des cimes,
Qui vient de réjouir un moment les abîmes,
Et l'opale et l'azur de l'occident vermeil,
Et le flottant nuage à la rose pareil ;
Ah ! puissé-je, en un coin, près d'une eau solitaire,
Me replonger au fond de l'infini mystère
Vivre non plus des sens, mais vivre au sein de tout,
Gravir le seuil du monde, et m'y sentir debout !

LE LÉMAN

O bleu Léman, amour de tes rivages,
Miroir du ciel où tremblent les nuages,
De ma patrie ô suprême beauté,
Je n'entends plus ton murmure enchanté !

Voici des flots: mais leur vague étendue,
Leur pâle azur, assombri par les bois,
Leurs humbles bords, leur incertaine voix,
Que disent-ils à mon âme éperdue?

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau!

J'aime tes eaux que la brise amoureuse
Plisse au matin, d'une aile gracieuse,
Lorsqu'elle joue aux voiles des bateaux;
Et quand rugit le vent, j'aime tes eaux:
Leur grave élan, leur bruissement sonore,
Le choc puissant dont retentit le bord;
La blanche écume amassée; et du port
L'anse inquiète où l'onde roule encore.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau!

Quand du couchant les flammes nuancées
Sur ton miroir s'éteignent balancées,
Quand chaque flot plonge, mobile et pur,
Son île d'or, dans l'océan d'azur;
De ma pensée, autour de toi captive,
L'amour encore repose sur tes eaux,
Avec les monts, les tours, les blancs oiseaux,
Et les manoirs qui dorment sur ta rive.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau!

Neuchâtel, 1832.

LE PROSCRIT

Il est doux, quand le soir embaume au loin la rive
Des parfums qu'il enlève au sein naissant des fleurs,
Quand s'endort le fracas d'une journée active,
Et qu'aux brises du lac l'air éteint ses chaleurs;
Il est doux de sentir la beauté que l'on aime,
Auprès de soi pensive, à cette heure suprême,
Et de sourire ensemble, et de verser des pleurs.

Heure délicieuse,
Ravissement du soir,
Où l'âme, sérieuse,
N'a pas besoin d'espoir,
Et trouve un divin charme
A vivre d'une larme
Que nul œil ne peut voir!

Il est doux, le matin, quand les Alpes rayonnent
Au salut du soleil qui vient dans un ciel pur,
Quand les pommiers voisins de roses se couronnent,
Que l'alouette chante au fond du vaste azur;
Il est doux de s'asseoir au banc de la famille,
Près d'un fils à l'œil noir, près d'une blonde fille,
Et d'avoir un jardin fermé d'un petit mur.

Une cloche lointaine
Chante; et là, dans la cour,
Une claire fontaine
Murmure nuit et jour:

C'est le ciel et la terre ;
C'est la pensée austère
Dans un hymne d'amour.

Il est doux, il est doux d'avoir une patrie,
Des montagnes, des bois, un lac, un fleuve à soi,
Vignes, vergers, champs d'or, fraîche et verte prairie,
Un cimetière en fleurs, un autel pour sa foi !
Oh ! qu'il est donc amer d'errer à l'aventure,
Privé de tous ces biens, et, devant la nature
Qui vous sourit, de dire : il n'est là rien à moi !

De colline en colline,
Dans le bois triste et noir,
L'exilé s'achemine,
Par les sentiers, le soir.
Au foyer de son père
Il rêve, et désespère
De jamais s'y rasseoir.

PROMENADE DE NUIT

Brûlants pensers du jour, éteignez-vous !
Laissons, amis, tomber leurs noires flammes,
A ce vent frais, laissons flotter nos âmes,
Et dans les prés, dans les bois sauvons-nous !

Le lac d'argent soupire avec la nuit,
Un chant d'amour descend de la colline,

L'air, qui s'embaume, effeuille l'églantine,
Un astre pur nous voit et nous conduit.

De la forêt, qui vient de s'animer,
Sort une voie mystérieuse et tendre;
Le ciel vers nous semble prêt à descendre,
Le ciel nous dit aussi de nous aimer.

Pour qui nos chants, pour qui, répondez-moi,
S'élèvent-ils, pendant la nuit sereine?
Où s'en vont-ils, quand le vent les entraîne?
Reine des monts et des lacs, c'est vers toi!

Etait-ce toi, reine des lacs si doux,
Que sur les flots nous avons aperçue!....
Mais tu t'enfuis, comme une blanche nue;
Fille des monts, viens encore! viens vers nous!

O nuit pensive! Amitié! doux instants!
De la Patrie ombre mystérieuse!
Songes portés par la brise amoureuse!
Elans de l'âme! ô Jeunesse! ô Printemps!

Je voudrais vivre au bois comme un oiseau,
Comme une fleur coucher dans la prairie,
Et m'endormir, mêlant ma rêverie
Aux mots confus, chantés par le ruisseau.

A flots légers, sous l'ombrage incertain,
S'écoule encore un murmure de vie,
Faible soupir, rêveuse mélodie,
Que seule entend l'étoile du matin.

LES VIEUX CHÊNES

L'ombre du chêne à ces landes arides
Tient lieu de source, et d'herbe, et de printemps.
Là, de nos fronts pour détendre les rides,
Ensemble, amis, rêvons quelque instants.
De nos matins les plus fraîches haleines
Semblent renaître en nos cœurs accablés.

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes,
Le souvenir des beaux jours envolés.

Du souvenir les cloches argentines
Font dans notre âme un murmure tremblant;
Sur le roc sombre ainsi les églantines,
Filles des monts, jettent leur voile blanc.
J'aime, la nuit, le babil des fontaines;
J'aime un bruit vague aux endroits désolés.

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes,
Le souvenir des beaux jours envolés.

Songes d'azur, qui, planant sur nos fêtes,
Y répandiez comme un souffle enchanté,
Vous avez fui, découronnant nos têtes,
Printemps en fleur par l'orage emporté!
Mais dans les airs, mais dans les voix lointaines,
N'est-ce pas vous qui tout bas appelez?

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Autour de nous, sur la terre durcie,
Tombent déjà, du premier froid des ans,
Jeunesse, gloire, avenir, poésie,
Rameaux de fruits à peines mûrissants.
Le vent d'hiver sèmera-t-il leurs graines?
Nous verrons-nous en eux renouvelés?

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Perçant la brume où les chênes confondent,
Vieux compagnons, leurs vieux bras fatigués,
Des cris jaloux sourdement se répondent,
Voix de corbeaux dans le brouillard ligués.
L'aigle retourne à ses hauteurs sereines;
L'oiseau se tait dans les bois dépeuplés.

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Nous avons pris l'aile de l'espérance
Pour retomber à l'horizon qui fuit;
Nous avons eu notre part de souffrance,
Notre nuage avant d'avoir la nuit;
Et, dans la lutte, au sable des arènes,
Nos derniers pas sont déjà nivelés.

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Rien n'est propice à qui ne sacrifie
Aux nouveaux dieux, ivres de l'encensoir;
Sous notre pied, qui déjà se défie,
Rien ne grandit que les ombres du soir.
Avant d'entrer dans les pâles domaines
Du noir faucheur dont nous sommes les blés,

Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

LA VIE EN PLEURS

Si j'étais seul, tout seul au monde,
Et sans devoirs, je pleurerais
Tant, à la fin, que j'en mourrais.
Oui, que ma vie en pleurs se fonde!

Coulez, mes pleurs! fuyez, mes jours!
D'un même flot, d'un même cours.

O tristes larmes bien-aimées,
Emmenez-moi, prenez mon cœur!
Emmenez-le, comme une fleur
Les ondes qu'elle a parfumées.

Coulez, mes pleurs! fuyez, mes jours!
D'un même flot, d'un même cours.

Où va la fleur, où va cette onde?
A l'océan dont tous les flots
Gémissent comme des sanglots,
Cherchant le bord qui leur réponde.

Coulez, mes pleurs! fuyez, mes jours!
D'un même flot, d'un même cours.

LA
CHANSON DES VIVANTS ET DES MORTS

I

LES VIVANTS

Ils n'ont plus rien qui les soucie,
    Heureux les morts!
Ils n'ont plus le poids de la vie,
Le poids du jour, le poids du corps.
Le ver les ronge, et non l'envie.
    Heureux les morts!

Ils n'ont plus ni lutte, ni transe;
Ils ne prennent plus l'apparence,
Les beaux semblants, les faux dehors,
Une ombre, un rien pour l'espérance.
    Heureux les morts!

Rangés dans leur lit solitaire,
Sous nos pieds qui foulent la terre

Et l'ébranlent de vains discords,
Ils dorment d'un sommeil de pierre.
Heureux les morts !

Il ne sort jamais de leur bouche
Un cri, suivi d'un ris farouche :
Ils n'ont ni regrets, ni remords;
Ils ne pleurent pas sur leur couche.
Heureux les morts !

Ils en ont fini de l'orage;
Ils n'ont plus ni peur, ni courage ;
Ils ne cherchent plus d'autres ports;
Ils ont fait leur dernier naufrage.
Heureux les morts !

Ils sont une algue sur la grève,
La feuille à qui le vent fait trève,
Même poudre, faibles ou forts;
Ils sont moins qu'un souffle et qu'un rêve.
Heureux les morts !

II

LES MORTS

Vivez de votre dernier rêve,
Vous qui vivez !
Le flot de vos cœurs vous soulève,
Mais, ô mortels, vous ne savez
Combien noire est la noire grève,
Vous qui vivez !

L'air qui circule en vos poitrines,
Du jour les ondes purpurines,
Ces flots de vie où vous buvez,
Tout s'éteindra sur nos collines,
Vous qui vivez!

Nous n'avons plus de l'existence
Qu'un sentiment sans consistance,
Et pourtant vers les biens rêvés
Ce semblant d'être encor s'élance,
Vous qui vivez!

Le regret du jour nous dévore;
Nous soupirons après l'aurore,
Qui ne vient pas, que vous avez,
Ou qui pour vous peut luire encore,
Vous qui vivez!

De rien la mort ne nous délivre.
L'amer dégoût qui vous enivre,
Cette mort que vous poursuivez,
N'est qu'un plus grand désir de vivre,
Vous qui vivez!

Sentir en soi l'inextinguible,
Et de la vie, inaccessible,
N'être pourtant plus abreuvés,
Voilà la mort, et le terrible,
Vous qui vivez!

Vivez de votre dernier rêve,
Vous qui vivez!

Le flot de vos cœurs vous soulève,
Mais, ô mortels, vous ne savez
Combien noire est la noire grève,
Vous qui vivez!

A MON AMI S.-B.

(A son départ de Lausanne. Mai 1838.)

Aimez! puisque l'amour est encore quelque chose
Pour votre cœur blessé;
Bandez sa plaie encor d'une feuille de rose,
S'il en est apaisé!

S'il faut mourir encor, mourir pour qu'on guérisse,
Aimez, un dernier jour!
Aimez! mais que ce soit ou Laure ou Béatrice,
Seules dignes d'amour.

Afin, quand Elle aura passé dans votre vie,
Qu'ayant tout coloré,
Elle n'y puisse en rien de rien être suivie
Que du rayon sacré!

Vous soutiendrez ainsi de la vie enflammée
L'intérieur assaut,
Jusqu'à ce qu'elle soit purement consumée
Par un éclair d'en haut.

Que ne puis-je moi-même, oh ! sur votre blessure,
Ami cher et souffrant,
Verser en amitié quelques gouttes d'eau pure
Ou de baume odorant!

Du moins, de ce printemps que nous vîmes ensemble
Et qui fuit avec vous,
Laissez-moi vous passer, rameau de fleurs qui tremble,
L'espoir mobile et doux.

Le lac ému, sans bruit, d'haleines matinales,
Chante comme un oiseau.
L'âme à ces jeux se laisse aller par intervalles,
Aller comme un roseau.

La neige sur les monts n'est plus qu'un fier sourire
Pour braver le soleil,
Et les pics, dans l'azur où tout nuage expire,
Lèvent un front vermeil.

Bientôt l'ombre et le soir changent tout en fantômes
Au dehors, au dedans;
Mais la nuit se fatigue à remonter les dômes
Des vastes cieux ardents,

Et son dernier élan ne sert qu'à faire luire
L'étoile du matin,
Où vous irez un jour, laissant le monde bruire,
Aimer, aimer enfin.

SONNET

Gémir, crier, pleurer comme on pleure au bel âge,
Comme un ciel de printemps verse l'ondée en fleur ;
Debout, cheveux aux vents, affronter sur la plage
La vague qui répond aux flots grondants du cœur ;

Défier les torrents ; dire : « Viens ! » à l'orage ;
Accueillir de l'éclair la sinistre pâleur,
Et sonder du regard, avec un ris sauvage,
L'abîme où le néant dort dans la profondeur :

Tout cela, ce n'est rien : ce n'est que la jeunesse,
Chimère, fantaisie, idéal, volupté !
Mais voir autour de soi que l'horizon s'abaisse,

Que froidement il clôt son cercle redouté :
Voilà l'heure fatale, et l'amère tristesse !
On sent que le ciel tombe, et l'on n'est pas monté.

SONNET

(A Mme H. B.)

Quand vous serez un jour bien lasse, et que la vie
Vous paraîtra de plomb ; quand vous vous assiérez,
Ne voulant plus rien voir, n'ayant plus même envie
Ni de l'air frais des eaux, ni de la fleur des prés ;

Quand vous direz : Je fus comme un autre ravie
Du grand spectacle offert à nos yeux enivrés,
Je m'élançai, mais rien, hélas ! ne m'a suivie,
Rien que l'ombre où je vais m'enfonçant par degrés :

Oh ! parmi le brouillard et la froide tempête,
Qui peut voiler l'azur, mais ne l'atteint jamais,
— Pour respirer encor l'air des divins sommets,

Pour rentrer dans le chœur de l'éternelle fête,
Pour reprendre courage et relever la tête,
Pensez aux jours heureux que vous nous avez faits.

Paris, 1845.

LA RECHERCHE

Je m'en allais triste et dolent,
La voix de mon cœur me parlant,
Cherchant toujours, toujours allant...
    Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas!
Je regardais, sombre ou dormante,
La mer humaine et sa tourmente,
Soit qu'elle rie ou se lamente...
    Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux!

Oh! la beauté! lis de blancheur;
Œil du matin dans sa fraîcheur;
Premier printemps, première fleur!...
    Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Elle sourit, et sur sa trace
Tout est rayon, sourire et grâce,
Eclair charmant... qu'un souffle efface!...
    Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux!

Sur les plus hauts des pics déserts
Je suis monté, mais dans les airs
Montent toujours les cieux ouverts...

Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Là, j'ai beau suivre, en ma démence,
Oh! de la vie, oh! chaîne immense!
Ce qui finit et recommence...
Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux!

O toi, pourtant, qui le promets,
Quand trouverai-je ces sommets
Où l'on demeure pour jamais !...
Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Lumière encore inaccessible !
Seul rayon vrai, fixe et paisible !
Oh ! quand verrai-je l'invisible !...
Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux!

— En vain tes yeux, toujours cherchant,
Ont vu l'aurore et le couchant,
L'étoile au ciel, la fleur au champ :
Tes pas, tes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Mais dans ton cœur regarde, écoute !
Je suis la voix, je suis la route ;
C'est là, suis-moi ! mais point de doute !
Tes yeux, tes yeux
Verront alors ce que tu veux.

Sois attentif! regarde bien!
T'ai-je jamais failli sur rien?
Mais loin de moi, sans mon soutien,
    Tes pas, tes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Devant toi j'ôte ou mets l'obstacle:
C'est là le simple et juste oracle,
De tous les jours c'est le miracle!
    Tes yeux, tes yeux
Voient déjà là ce que tu veux.

L'ÉCUREUIL

Triste et folâtre,
Dans les prés verts,
J'aime du pâtre
Les anciens airs;
Et l'alouette,
Et le grillon;
Et l'épinette
Du moucheron;
Même la basse,
Que rien ne lasse,
Du gros bourdon.

*
* *

Allez, mes frères!
Chantez, volez,

Sur les bruyères,
Parmi les blés !
Allez, allez !

Le monde tourne
Avec nous tous.
Rien ne séjourne,
Rien n'est à nous.
Que savez-vous ?

Parmi les branches,
Ecureuil vif,
Qui fuis, te penches,
Le pied furtif,
L'œil attentif,

De l'arbre antique
Que nous dis-tu ?
Un ver le pique.
L'arbre est fendu
Et vermoulu.

Va, de la cime
(Toi seul le peux),
Dans cet abîme
Noir, caverneux,
Du chêne creux.

Dis-moi,... j'écoute...
Est-ce bien long
Sous cette voûte,
Dans ce vieux tronc?
Qu'y vois-tu donc?

— D'abord, des herbes,
Du foin tressé,
Débris superbes,
Nid délaissé
De l'an passé.

— Ta découverte
Ira plus loin.
— Une peau verte,
Là, dans un coin,
Gît sur du foin.

— Vas-y, de grâce !
Marche en rampant.
— C'est la cuirasse,
Qui tombe et pend,
D'un vieux serpent.

— Plus bas encore
Sonde la tour.
— Un rayon dore
Ce noir détour...
— Est-ce le jour ?

— Non; la caverne
Va s'enfonçant...
C'est la lanterne
D'un ver luisant,
Mais pâlissant.

— Allons! courage,
Brave écureuil!
Tu vois, je gage...
— Hélas! j'ai l'œil
Sur un cercueil.

— Là dort, je pense,
Un vieux guerrier
Avec sa lance,
Son baudrier
Et son cimier?

— Non; sa vaillance
Fut sans renom.
Il n'eut pour lance,
Roi du vallon,
Qu'un aiguillon;

Mais, dans sa bière,
Nul muscadin
N'a de suaire
Plus blanc, plus fin,
De plus beau lin.

O gloire vaine!
O vain labeur!
C'est du grand chêne,
C'est le vainqueur :
Le ver moqueur.

— Suis les racines...
— C'est si profond!
Sous les collines,
Sous le vieux mont
Elles s'en vont.

— J'entends! tu n'oses...
— Je vois, je vois
Un champ de roses,
De fleurs des bois,
Dormant, je crois.

— Bon! tu veux rire!
Des fleurs là-bas,
Dans cet empire
Du noir trépas...
— Et pourquoi pas?

Fleurs effeuillées,
Fleurs sans couleurs;
Lis des vallées,
Vierges et fleurs,
Comme des sœurs,

Sont là couchées
Dans le tombeau,
Et desséchées :
Ce n'est ni beau,
Ni bien nouveau.

Sous le vieux chêne
Un pré de mort,
De plaine en plaine,
S'étend et dort;
Nul bruit n'en sort ;

Rien n'y bourdonne;
Brise du soir
Ni vent d'automne
N'ont nul pouvoir
Sur ce pré noir.

Ce pré, sous l'autre,
Au loin s'étend ;
Et tout, du nôtre,
Tout y descend
En gémissant :

Les fleurs, les belles,
Aigles, soldats,
Qu'on ait des ailes,
Qu'on n'en ait pas,
Tout vient en bas ;

Tout vient, se couche
Au grand sillon,
Même la mouche,
Et le grillon,
Et l'oisillon.

Là, l'onde pure
Est sans miroir,
Et la verdure
Est triste à voir;
Là, tout est noir.

La rose est noire;
Noirs, l'œil d'azur,
Le col d'ivoire;
Noir, le lis pur :
Rien n'est plus sûr!

Et ce pré sombre,
Ce foin rouillé
S'étend dans l'ombre,
Noir et souillé,
Là, sous ton pié.

— Prends garde! évite
L'affreux cercueil,
Remonte vite,
Mon écureuil!
J'ai l'âme en deuil.

— Le vent de glace
M'a pris soudain.
Adieu! je passe
Au noir jardin.
A toi, demain!

*
* *

Triste et folâtre,
Dans les prés verts,
J'aime du pâtre
Les anciens airs;
Et l'alouette,
Et le grillon;
Et l'épinette
Du moucheron;
Même la basse,
Que rien ne lasse,
Du gros bourdon.

LE PÈRE ET SON FILS

Mange bien, disait un bon père
A son fils, bambin de trois ans:
Mange bien, grandis et prospère,
Le jeûne est pour les pauvres gens.
J'ai cinq veaux gras dans mon étable,
Un agneau ne me coûte rien;
Le pain, le vin sont sur la table;
Mange bien.

L'âge vint d'entrer à l'école :
On doit, dit le père à l'enfant,
Apprendre, en ce siècle frivole,
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.
Lis ; écris ; meuble-toi la tête ;
Qu'elle serve à ton entretien !
Il ne faut pas être une bête.
Mange bien.

L'enfant grandit ; ce fut un homme :
Fais ton choix, dit le père encor ;
Mais ne donne jamais la pomme
A ce qui brille et n'est pas or.
Laisse les chimères à d'autres ;
Garde-toi d'y fourrer du tien !
Nous ne sommes pas des apôtres.
Mange bien.

Un jour le fils mourut, le père
Suivit, étouffé de chagrin.
On les mit dans la même bière ;
Les parents firent un festin...
Dieu visita la fosse impure ;
Mais, n'y trouvant pas son bien,
Il dit au ver, sa créature :
Mange bien.

LA BARQUE DU BONHEUR

La lune glisse sur les ondes;
Elle y fait un grand fleuve d'or.
Un bateau suit ces vagues blondes,
Et les fend d'un paisible essor.

Qui porte-t-il?... à qui sa voile?...
Quels sont les heureux pèlerins
Voguant ainsi, sous leur étoile,
A la clarté des cieux sereins?

Est-ce un poëte, dont la Muse,
En son amour capricieux,
Ne vient le voir, chaste et confuse,
Que sur les flots silencieux?

Ou bien serait-ce de la vie
Les plus fortunés voyageurs:
Un beau couple, qui fait envie,
Qui rend les vieillards tout songeurs?

Heureux amants! elle est assise
Près de son époux enivré.
Ses cheveux flottent à la brise,
Aussi blonds que le flot doré!

Ils roulent sur un cou d'albâtre,
Et lui, jaloux de son trésor,
Il les dispute au vent folâtre,
Qui les dérange moins encor.

Elle l'arrête d'un sourire
Plus doux que le rayon des nuits;
Ils se disent tout sans rien dire,
Et joie immense et courts ennuis.

L'onde les berce avec tendresse;
Leurs mains se joignent sans détour,
Et le flot vers le flot se presse,
Moins que leurs cœurs gonflés d'amour.

Ainsi, là-bas, sur l'eau brillante,
C'est donc la barque du bonheur,
Sur cette bande étincelante...
Non; c'est la barque du pêcheur.

Pauvre barque à demi fêlée,
Vieil habit rapiécé cent fois;
Pauvre pêcheur, âme accablée,
Corps fatigué d'obscurs exploits.

Que lui fait l'onde qui scintille?
Cet argent-là lui sourit peu :
Il lui faut nourrir sa famille;
Vivre, pour lui, n'est pas un jeu.

Que lui fait le rayon limpide
Qui danse sur le lac serein?
Il ne voit que son filet vide,
Et jure seul en son chagrin.

Un soir d'hiver, soir de tempête,
Son fils ne s'est plus retrouvé.
Il en secoue encor la tête.
Tout son bonheur, il l'a rêvé!

Ainsi, dans la nuit de ce monde,
Même sous un ciel tout en fleur,
La barque humaine errant sur l'onde
N'est point la barque du bonheur.

LE CLAIR DE LUNE

Ne' plenilunii sereni.
DANTE.

(A Mme Cécile C**.)

Qui? moi, que je redise encore
La lune en son plein radieux,
Jouant sur la plage sonore
Avec le flot mélodieux!

Pour vous, pour ce front qui rayonne,
Elle est à son plus haut sentier;
Mais pour moi, que l'ombre couronne,
Elle est à son dernier quartier.

Pour vous, des nuits elle est la reine,
Déesse au virginal essor,
Dansant à la clarté sereine
Avec ses sœurs aux cheveux d'or.

Pour moi, c'est une vieille fée,
Passant le soir au coin des bois,
Et d'une voix lente, étouffée,
Murmurant des mots d'autrefois.

De la feuille pâle et jaunie
Elle est coiffée, et ce rayon
Dont on dirait qu'elle s'appuie,
Est sa baguette, son bâton.

Comme un voile, à son front qui penche
Un long nuage s'est fixé;
Il y creuse une ride blanche,
Sillon stérile du passé.

Elle me dit pourtant des choses
Douces au cœur; oui, je l'entends
Qui mêle à mes pensers moroses
Les images d'un heureux temps!

Avec elle je vois descendre
Sur les croupes des monts en fleur,
Tant d'êtres chers, au regard tendre,
Que je n'ai plus que dans mon cœur.

Ils ont, durant les nuits pensives,
Ses blancs rayons pour blancs linceuls,
Et sur le lac, joignant les rives,
Son chemin d'or, fait pour eux seuls.

Amis, parents, mon fils, mon père,
Celle qui les reçut ici,
Du pauvre enfant seconde mère,
Et que mes yeux pleurent aussi ;

Une autre encor, non moins absente
De son hospitalier manoir,
A la lumière blanchissante,
M'apparaissent ainsi le soir.

Ils me regardent, ils me disent
Ce que la mort ne peut ravir ;
Et dans leurs yeux mouillés qui luisent,
Je sens mon printemps reverdir.

Sur la grève ou sur la montagne,
A leurs côtés je vais m'asseoir ;
Mon doux enfant les accompagne,
Et bat des mains de me revoir.

Il découvre des fleurs si belles !
Il les rapporte triomphant,
Et me les montre, puis à celles
Qui l'accueillirent tout enfant.

Elles répondent d'un sourire
Dont les cieux sont tout éclairés,
Comme au jour qui viendra nous dire :
« Vous ne serez plus séparés. »

Et ce sourire, aube divine,
Courant dans les airs argentés,
Glisse de colline en colline
Jusqu'à ceux qu'elles ont quittés.

Mon père les suit en silence
D'un œil serein et cordial.
Leur troupe ainsi monte et s'élance,
Nous saluant du haut du val.

Et là, des cimes vaporeuses,
Prenant le lumineux chemin
Qui mène aux plages bienheureuses,
Ils s'en vont, se donnant la main.

La lune alors, l'antique fée,
Relève un front plus indulgent.
Je l'aime encor ainsi coiffée
Avec ses longs cheveux d'argent.

Elle me semble aussi renaître,
Comme moi, d'un passé lointain,
Et, comme moi, se reconnaître
Aux lieux qu'elle a vus le matin.

Enfin, sur l'onde qui l'appelle,
Elle glisse d'un pas si doux,
Que je la revois jeune et belle...
N'est-ce pas la voir comme vous?

Bury, près Clarens, août 1852.

LA VOIX INVISIBLE

(A Mlle Caroline M**.)

Ame souffrante, âme accablée,
Qui vas cherchant
Dans la vallée,
Sans retrouver de fleur au champ;

Quand tu vois fuir ces biens du monde,
D'un lent effort,
Comme fuit l'onde,
En laissant croire qu'elle dort;

N'est-il donc rien qui nous console,
Aucune voix
Qui passe et vole,
Comme l'oiseau parmi les bois?

Non, me dis-tu, de la vallée
Et de mon cœur
S'en est allée
La voix qui parle de bonheur.

Sur la montagne au front sublime,
Aérien,
De cime en cime
J'ai beau monter, je n'entends rien.

Et dans les bois plus de colombe,
Plus d'écureuil,
De gland qui tombe :
On s'y croirait dans un cercueil.

Tout est muet sur le cytise,
Sur l'aubépin ;
Même la brise
Meurt dans les harpes du sapin.

Pas un écho sous ce grand dôme
Au cintre vert,
En ce royaume
Du jour craintif et qui se perd.

Pas un soupir sous la feuillée...
Mais brusquement,
Comme éveillée,
Elle tressaille et te dément.

Un rameau plie et se balance,
Un léger bruit
Rompt le silence ;
On ne sait quoi là-bas s'enfuit.

Tout est rentré dans le mystère.
Le bois s'est tu,
Moins solitaire.
L'âme a senti, l'œil n'a rien vu.

Et de nouveau, joyeuse ou triste,
La même voix,
A l'improviste,
Appelle encor du fond des bois.

C'est donc un chant, c'est donc une aile
Qui fait plier
Le rameau frêle,
En se glissant sous le hallier.

Cette voix douce en ses réponses
Jette son cri
Parmi les ronces
Ou le genêt humble et fleuri.

Ainsi le cœur, lorsque tout semble
Mort à nos yeux,
Roseau qui tremble,
Atteste encor le vent des cieux.

Quand de ces ombres amassées,
Triste forêt
De nos pensées,
Rien ne répond, rien ne paraît,

Quelqu'un est là, grave et fidèle,
Quelqu'un pourtant,
Qui nous appelle :
On ne voit rien, mais on entend.

Tout n'est pas mort et sans haleine
Dans ce ravin
De notre peine,
Où notre cœur s'abîme en vain.

Une aile encor perce la voûte
Et montre en haut
Quelle est la route,
Si l'autre en bas nous fait défaut.

*
* *

Ame souffrante, âme accablée,
Qui vas cherchant
Dans la vallée,
Sans retrouver de fleur au champ;

N'est-il donc rien qui nous console,
Aucune voix
Qui passe et vole,
Comme l'oiseau parmi les bois?

PETITE FLEUR

Petite fleur, que je t'envie,
Oh! de pouvoir t'épanouir!
Et, dans ton innocente vie,
Innocemment te réjouir!

De rien jamais tu ne t'alarmes,
Tu laisses faire le destin,
Et tu connais pour seules larmes
Les fraîches larmes du matin.

D'aucun problème embarrassée,
Sur l'avenir, le sort commun,
Il ne te vient à la pensée
Que ton sourire et ton parfum.

De proche en proche quand tu montes
Au fin sommet du fin gazon,
A vingt pas même tu ne comptes
Aucun nuage à l'horizon.

Qui sait pourtant, lorsque tu gagnes
Ainsi le haut, prenant ton vol,
Si tu n'as pas de tes compagnes
Tué plus d'une sous le sol?

A leurs dépens, tu fais ta gerbe,
Et tu triomphes sans souci,
Et l'on entend siffler dans l'herbe,
Et te voilà fauchée aussi.

LE FIN LARRON

(Fragment du morceau intitulé : *Les trois larrons*. *Chansons du soir*, pag. 29.)

Nos filous, dit-on, ne sont rien,
Les bons nous viennent d'Angleterre;
Mais j'en sais un qui les vaut bien,
Qui les dépasse et les enterre.

Toujours veillant, rôdant toujours,
Partout sans bruit sachant se rendre,
Il réussit dans tous ses tours
Et ne se laisse jamais prendre.

Il dresse à tous ses guets-apens,
Chacun de nous est sa pratique,
Et c'est ainsi qu'à nos dépens
Il renouvelle sa boutique.

C'est là qu'on verrait étalés,
Si quelqu'un savait sa cachette,
Tous les objets qu'il a volés,
Et que personne ne rachète.

Pour lui payer un seul d'entre eux,
Nul, en effet, n'est asssez riche,
Outre qu'il n'est pas généreux,
Ce maître-filou qui nous triche.

Il vole ses cheveux à l'un,
Dont la tempe, aux sillons arides,
Sans nul épi, ni blond ni brun,
N'est plus qu'un vaste champ de rides.

A l'autre, il vole ses amours,
De son printemps riants mensonges;
A celui-là, ses heureux jours,
A celui-là, ses heureux songes.

L'œil impassible et sans pitié,
Il assiste à notre souffrance,
Nous vole même l'amitié,
Nous vole même l'espérance.

A tous enfin, d'un ris moqueur,
Il nous surprend notre jeunesse
Et tue aussi même ce cœur,
Sans que jamais rien y renaisse.

Et dans cela, nul air malin,
Nul fauve éclair, nul regard louche;
Le pas léger, l'abord câlin:
On ne dirait pas qu'il y touche.

Mais ce qui cause un vague effroi,
Et nous rend presque ses intimes,
C'est qu'on l'écoute malgré soi,
Et qu'il console ses victimes.

Le Temps, ainsi toujours au guet,
Est ce voleur au grand front chauve,
Qui sur nous tous fait son paquet,
Rit dans sa barbe, et puis se sauve.

ROSE ET NOIR

« Pourquoi, me dit-on, toujours voir
Le sot revers de toute chose?
Si la vie a son côté noir,
N'a-t-elle pas son côté rose ?

» Si maint nuage y va penchant,
Qui nous attriste et nous étonne,
N'a-t-elle pas, même au couchant,
Des rayons d'or pour notre automne ? »

— Amis, j'ai vu la vie aussi
Tourner vers moi sa face rose;
Je crus en elle, mais voici
Sa dernière métamorphose.

Elle est sourire à son lever,
A son midi, soleil et flamme ;
Elle nous laisse tout rêver,
Nous donne tout, au moins dans l'âme.

Puis son feu baisse tout à coup,
Il n'a que des éclairs plus rares,
Comme on voit, entre chien et loup,
Au foyer des lueurs bizarres.

Ainsi le jour, quand il s'enfuit,
Brille encore au dôme céleste,
Puis il s'éclipse dans la nuit ;
Le rose s'en va, le noir reste.

LA TROMPEUSE

Nous nous aimions dès notre enfance
Je ne voyais que par ses yeux :
Riait-elle ? j'étais joyeux,
Ou, qu'on lui fît la moindre offense,
    Tout sourcilleux.

Quand, du plus loin qu'il me souvienne,
Je lui disais, aveu naissant :
« Je serai tien ! » elle, dansant,
Me répondait : « Je serai tienne ! »
    En rougissant.

Elle ressemblait à l'aurore,
Qui, sortant de son frais sommeil,
L'œil entr'ouvert, le front vermeil,
En s'éveillant, à tout encore
  Donne l'éveil.

Elle en avait la blancheur rose,
Les cheveux d'or, livrés au vent,
Qui les divise par devant
Et sur le cou va, quand il l'ose,
  Les soulevant.

« Viens avec moi, viens ! me dit-elle
D'un son de voix clair, argentin.
C'est le printemps, c'est le matin,
Le jour est pur, la vie est belle,
  Le soir lointain.

» Viens ! l'horizon déjà s'allume.
Moi, je suivrai fort bien tes pas.
Mon petit pied n'est jamais las,
Et je ne pèse qu'une plume,
  Même à ton bras. »

Nous aimant donc d'amour profonde,
Insoucieux du lendemain,
N'ayant d'appui que notre main,
Nous prîmes, à travers le monde,
  Notre chemin.

Regards en haut, tête levée,
D'un libre élan, presque un peu fol,
On eût cru voir, partant du sol,
Deux oiseaux de même couvée,
De même vol.

Elle devint ma tourterelle,
Nous eûmes un nid bien couvert,
Des œufs d'azur mêlé de vert
Qui, sous notre aile, ouvraient leur aile
Au ciel ouvert.

Que de chansons, que de beaux rêves
Pour eux nous fîmes dans les bois !
Cent feuilles jasant à la fois,
Cent petits flots courant les grèves
Ont moins de voix.

Gais oisillons, troupe affamée,
Et ceux aussi de nos cerveaux,
Songes passés, songes nouveaux,
Tous voletaient sous la ramée,
Par monts et vaux.

Puis tous, hélas ! l'un après l'autre,
Ou furent pris par l'oiseleur
Qui ne respecte oiseau ni fleur,
Ou loin du nid, quittant le nôtre,
Firent le leur.

Et dans le bois, déjà plus sombre,
Nous nous trouvâmes seuls, un soir
Que les troncs nus laissaient mieux voir
Rôdant aussi pour nous dans l'ombre
L'oiseleur noir.

Oiseaux et feuilles s'envolèrent,
Rêves, projets, vagues tableaux,
Brisant leur œuf sans être éclos,
Et nos yeux même se troublèrent
Comme les flots.

Et mon Aurore, ma compagne,
Où donc son pied si diligent?
Où ses cheveux d'un or changeant?
Sur l'autre flanc de la montagne
Ils sont d'argent.

Ma tourterelle, ma colombe,
Voyant, à l'heure où tout brunit,
Dans quel ravin le bois finit,
Pour se poser cherche une tombe,
Son dernier nid.

« Oh! lui dis-je, non moins morose :
Belle chanteuse aux beaux discours,
Oh! qu'as-tu fait de nos amours?
Rends-moi, trompeuse aux doigts de rose,
D'autres beaux jours! »

« T'ai-je trompé? répondit-elle :
A toi de voir la vérité.
Je suis la Vie.... En sa beauté
Seule ma sœur est immortelle :
L'Eternité. »

AU DELA

Il est bien au delà du monde,
Au delà,
Au delà,
Un lieu que nul regard ne sonde,
D'où rien ne sort qui nous réponde,
Mais où le cœur toujours vola,
Au delà,
Au delà.

Au delà du ciel de la terre,
Au delà,
Au delà
Du dernier monde planétaire,
Du dernier globe solitaire
Qui de l'abîme s'éveilla,
Au delà,
Au delà,

Au delà de ce qu'on espère,
Au delà,
Au delà
De ce qui fuit et qu'on préfère,
De ce qui vient sans satisfaire,
De ce qui n'est plus dès qu'on l'a.
Au delà,
Au delà.

Au delà de tout ce qu'on rêve,
Au delà,
Au delà
De ce qui commence et s'achève,
Au delà du vent qui l'enlève
Lorsque nous disions : « Le voilà ! »
Au delà,
Au delà.

Au delà de tout ce qu'on aime,
Au delà,
Au delà
De ce que la main cueille ou sème,
Au delà du bonheur lui-même,
Qui nous murmure encor cela :
« Au delà,
Au delà. »

Désespoir de notre pensée,
Au delà,
Au delà,

Recherche implacable, insensée,
Et du même coup commencée
Quand l'univers se déroula
        Au delà,
        Au delà.

Pôle invisible de notre être,
        Au delà,
        Au delà,
Quant te verrons-nous apparaître
Sur cet océan du Peut-être,
Dont toujours le bord recula
        Au delà,
        Au delà.

O toi ! qui partout nous appelles
        Au delà,
        Au delà,
Pour ces demeures éternelles
Quand aurons-nous enfin des ailes,
Que nous puissions nous poser là,
        Au delà,
        Au delà !

GAITÉ

(A Mlle Emma ** .)

On prétend que je suis triste,
Emma, vous m'en accusez.
Eh bien, rien ne vous résiste,
Les nuages sont passés.
A votre voix ils s'envolent,
Dans les airs ils dégringolent
Comme en un beau jour de mai.
Soyons gai !

Cette pure et douce brise
Nous rend le cœur plus léger,
Et notre âme se sent prise
Du désir de voyager.
Qu'importe à cette hirondelle
Qui s'enlève d'un coup d'aile,
Telle autre au vol fatigué !
Soyons gai !

Nous prenons par la montagne,
Et nous allons nous percher,
Vieux rêveur, jeune compagne,
Sur notre banc de rocher.
Avant nous, sur cette pierre,
Combien d'autres en arrière
Ont cru leur songe aussi vrai !
Soyons gai !

Oh! le songe de la vie!
Si pour nous il est le seul,
Qu'on s'y plonge et qu'on s'y fie
Comme on se fie au linceul!
Qu'importe que d'autres pleurent,
Qu'importe que d'autres meurent!
Même sort nous est légué.
        Soyons gai!

Vous méritez d'être aimée,
Et plus d'un vous le dira,
Et la terre, alors charmée,
Autour de vous fleurira.
Je l'ai rêvée aussi belle,
Mais pour la moisson rebelle
En vain je me fatiguai.
        Soyons gai!

O gaîté! joyeuse cime
Du cœur qui va s'élevant,
O don vulgaire ou sublime!
Vulgaire le plus souvent;
Oui, malgré tout, oui, je t'aime;
Malgré le sombre anathème
Du sort contre nous ligué,
        Soyons gai!

CHANSONS DU SOIR

Le soir, quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,
Il nous revient des airs qu'on se chante à voix basse
Le soir.

Le soir, quand on est vieux, dans l'ombre qui s'avance
Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il nous revient des airs que chantait notre enfance
Le soir.

Le soir, quand on est deux dans l'ombre à se comprendre,
Fût-on bien loin du temps où tout brillait d'espoir,
Le cœur chante toujours ce chant qu'il sait nous rendre
Le soir.

Le soir, lorsque du sien le grillon nous régale,
N'eût-on pas plus de voix que lui dans son trou noir,
On chante, comme chante une vieille cigale
Le soir.

SUR UN JEUNE HOMME NOYÉ

(Inédit.)

Toujours je le verrai, les traits calmes, sans rides,
Comme un jeune héros, sur le sable étendu,
Au bord de ces flots bleus souriants et perfides,
Qui nous l'ont pris vivant et mort nous l'ont rendu.

Hélas! toujours aussi, toujours, son pauvre père,
Je le verrai pleurant, errant sur le gravier,
Se penchant sur le fils, se tournant vers la mère,
Allant de l'un à l'autre en ce triste sentier.

O douleur! ô famille! Oh! quel vide en ses fêtes!
Ce rameau de vingt ans tout d'un coup retranché!
D'autres autour du tronc lèvent leurs jeunes têtes,
Mais c'était le plus fort qui s'en est détaché.

Et pourtant, sortir pur de cette vie impure,
Traverser sans effort le chemin redouté,
N'est-ce pas, échappant à l'humaine souillure,
Changer sa vie en fleur en fruit d'éternité?

RONDEAU

(Inédit.)

Enfin c'est fait! disais-je en un rondeau
Qu'il faut chanter, non pour dame Ysabeau,
Mais pour une autre à la parole brève,
A l'ordre exprès sans remise et sans trêve,
Dame la Mort, maîtresse du château
Qui règne au loin sur la terre et sur l'eau.
Je chantais donc, m'éveillant du tombeau:
« Enfin c'est fait!

» J'ai cette fois passé la noire grève,
» J'ai secoué la vie et son fardeau. »
J'en tremblais d'aise et de peur en ma peau,
Comme un enfant qui tombe et se relève ;
Puis je me tâte.... hélas! c'était en rêve
Que j'avais dit, jouet de mon cerveau:
« Enfin c'est fait! »

Gryon, Fleurier, août, septembre 1873.

LES GRAPPES ROUGES

VAL DE TRAVERS

(A Fritz Berthoud. — Inédit.)

Sur un seuil qui m'est coutumier,
Pendaient à la branche inclinée
Les grappes rouges du thymier,
Dernière rougeur de l'année.

Sur la fontaine et son bassin,
Sur le portail de pierre grise,
Se balançaient, comme à dessein,
Leurs pendants de corail cerise.

Et des rochers suivant l'arceau,
La neige couvrait l'esplanade
Dont le sauvage et fier Rousseau
Faisait sa haute promenade.

O vallon ! disais-je, ô maison,
A mes pas errants familière,
Tu m'ouvres en toute saison
Ta porte amie, hospitalière !

En blanc panache, en blanc cimier,
L'hiver a beau lever la tête ;
Vieux majordome, le thymier
Me reçoit en habit de fête.

Des monts quand l'hiver descendra,
N'épargnant maison ni chaumine,
L'arbre gaîment mouchettera
De grappes rouges son hermine.

Ainsi, près d'un vieillard tout blanc,
En qui tout dort et tout repose,
Un enfant joue, et va collant
Au front de neige un front de rose.

Ainsi, malgré cet autre hiver
Sur nous, ami, prêt à descendre,
L'amitié nous rend un éclair
De ce qui dort parmi la cendre.

Fleurier, Paris, octobre, novembre 1869.

LA CHANSON DU PAUVRE YZOLIER

NOUVELLE ET DERNIÈRE VERSION

(Inédit.)

(Voir le premier morceau de la série.)

Pauvre Yzolier, détache donc ta voile,
Pour cette fois n'attends plus à demain,
Tu n'as plus même une petite étoile
Qui te soutienne en ton obscur chemin.

Aucune fleur pour toi ne peut renaître,
Aucune aurore au souffle printanier.
Le vent du soir de ta barque est le maître,
Il faut partir, pauvre Yzolier.

Ne cherche plus à reprendre encor terre,
Le bord s'écroule à chacun de tes pas.
Tu veux en vain t'y rasseoir solitaire;
A peine en haut, tu retombes en bas.
Sur cette rive, haute, triste et sauvage,
Qu'y peux-tu faire et sur quoi te fier?
Mieux vaut déjà se résoudre au voyage,
Mieux vaut partir, pauvre Yzolier.

Paris, février 1866.

LIVRE VII

LÉGENDES ET VIEUX REFRAINS

Le titre de cette série est emprunté, en partie, des *Chansons lointaines*, où figure déjà un *Livre des vieux refrains*. L'auteur s'expliquait, à ce sujet, dans la Préface, de la manière suivante :

« Le quatrième livre contient des essais d'un genre à part et nouveau, mais basé sur d'anciennes formes de poésie populaire, qui se sont longtemps conservées dans la Suisse française, comme chez ses voisins de même langue et de même race. Ces formes ont un fond d'inspiration et des effets qui leur sont propres : elles offrent surtout l'avantage, éminemment poétique à notre avis, de parler à l'âme sans lui tout dire, de susciter des pensées et des tableaux que l'imagination, volontiers rêveuse de sa nature, peut achever ou poursuivre à son gré.

» L'auteur n'ignore point que c'est là, en fait d'art, une manière de sentir et de juger peu française. L'esprit français, par habitude ou par goût, aime mieux en général les *clairs* que les ombres, le devant que le fond de la scène, les premier plans que ces lointains où l'on ne voit, comme on n'y est vu, qu'à demi ; cette manière de sentir ne saurait pourtant lui être absolument étrangère, puisque après tout, elle est *humaine*, et qu'on la retrouve, avec les formes poétiques qu'elle affectionne, aussi bien dans les chants populaires de la France, que dans ceux de toutes les autres nations. Au surplus, ces formes naïves et le genre de composition qu'elles supposent, l'auteur ne se flatte absolument point d'avoir toujours réussi à les renouveler, comme il l'aurait voulu et comme elles le mériteraient. »

Enfin, dans la préface des *Chansons lointaines*, Olivier met en garde le lecteur contre la tentation de lire des couplets qui demandent à être chantés, de l'âme au moins. Cette observation s'applique particulièrement à « certains morceaux, dans lesquels l'auteur a essayé de dégager d'un thème ou d'un refrain populaire, l'idée naïvement poétique qui lui paraissait y être contenue en germe et se prêter à ces sortes de *variations* ou de développements. »

(Les éditeurs.)

LIVRE VII

LÉGENDES ET VIEUX REFRAINS

PROLOGUE

DU LIVRE DES VIEUX REFRAINS

Les vieux refrains ont une voix qui charme.
L'un nous reporte à ces chants du berceau
Où notre mère, écartant le rideau,
Nous souriait au travers d'une larme,
Dont son sourire était encore plus beau;
Et, comme alors, notre cœur se désarme.
L'autre est si vieux, qu'il nous semble nouveau:
C'est le passé qui sort de son tombeau,
Dans le présent sonnant tout bas l'alarme;
L'un, d'un seul mot, nous refait un tableau;
L'autre n'en sait pas plus long qu'un oiseau....
Les vieux refrains ont une voix qui charme.

LE SOMMEIL DU LOUP

(1845)

Le loup par la montagne
A rôdé si longtemps,
Qu'il ne sent plus ses dents,
Tant le sommeil le gagne!

Beau sire loup, dormez, dormez bien fort!
Dormez tout à votre aise!
Allons cueillir la fraise,
Pendant que le loup dort.

Il rêve en sa caverne.
Jamais songe plus beau!
Il rêve qu'un agneau.
Le mène et le gouverne.

Beau sire loup, dormez bien fort!

Il rêve qu'une fille
Passe le long des bois,
Et qu'un jeune chamois
Sur le gazon sautille.

Beau sire loup, dormez bien fort!

La fille est jeune et belle,
Et le chamois n'a pas,
Non! de plus légers pas,
Ni de plus grands yeux qu'elle.

Beau sire loup, dormez bien fort!

La bergère se penche,
Cueille un peu d'herbe en fleur,
Que le chamois, sans peur,
Mange dans sa main blanche.

Beau sire loup, dormez bien fort!

— Ah! bergère, ah! la belle,
Dit près d'elle une voix:
Que ne suis-je chamois!....
— Si vous l'étiez! fit-elle. —

Beau sire loup, dormez bien fort!

— J'oublierais ma patrie,
Mon Alpe et mon glacier,
Pour rester prisonnier
A ma crèche fleurie. —

Beau sire loup, dormez bien fort!

Le berger, la bergère
S'en vont et, les suivant,
Court et danse en avant
La chevrette légère.

Beau sire loup, dormez bien fort!

Droit sous sa forteresse
Le loup les voit passer,
Le loup les voit danser,
Il pleure d'allégresse.

Beau sire loup, dormez bien fort!

Il pleure! c'est merveille!
Mais hélas! peu s'en faut
Que sur l'heure, en sursaut,
De pleurer ne l'éveille.

Beau sire loup, dormez bien fort!

Sans que la faim le ronge,
Ainsi rêve le loup,
Qui s'applaudit beaucoup
Et fait maint autre songe:

Beau sire loup, dormez bien fort!

Les princes d'Allemagne,
Les princes du Japon,
Les cosaques du Don
Et les Maures d'Espagne....

Beau sire loup, dormez bien fort!

Les îles d'Angleterre
Agitant sur les eaux
Leurs ailes de vaisseaux,
Qui font trembler la terre....

Beau sire loup, dormez bien fort!

Et, sous le ciel qui gronde,
La France qui se tait.,..
Ah! si le coq chantait,
S'il éveillait le monde!....

Beau sire loup, dormez bien fort!

Cher loup, rêvez encore!
Rêver n'est-il pas doux
Même parmi les loups?
Rêvez jusqu'à l'aurore!

Beau sire loup, dormez bien fort!

Sous votre front qui penche,
Si vous dormez sans fin,
Nous mettrons un coussin,
Un coussin de pervenche,

Beau sire loup, dormez bien fort!

Sur vos épaules grises,
Pour les faire plier,
Nous mettrons un collier,
Un collier de cerises.

Beau sire loup, dormez bien fort!

Dans votre droite encore,
Qui pend d'un air coquet,
Nous mettrons un bouquet,
Un bouquet d'ellébore.

Beau sire loup, dormez bien fort!

Qui fit la chansonnette?
Trois chanteurs de renom:
Une abeille, un grillon,
Et l'écho qui répète:

Beau sire loup, dormez bien fort!

Tous les trois l'ont chantée
Pendant les nuits de mai,
Quand le ciel est si gai!
Chantée et rechantée.

Beau sire loup, dormez, dormez bien fort!
Dormez tout à votre aise!
Allons cueillir la fraise,
Pendant que le loup dort.

LA GALÈRE D'AMOUR

En vous voyant, Madame,
Qui sait si je serais
Maître assez de mon âme
Pour ne pas dire après:

Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour!

Galère aux voiles roses,
Aux câbles de fin or,
Belle entre toutes choses,
Pourtant galère encor!

Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour!

Galère où chaque lame
Sourit à l'aviron;
Mais pourtant on y rame,
Que l'on le veuille ou non.

Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour!

Non, Madame.... Je reste,
Et je veux tout braver.
Déjà je vous déteste:
Que va-t-il arriver?

Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour!

LA MÈRE DU SOLDAT

I

LA PAUVRE VEUVE

Elle me prit sur ses genoux:
Si bonne était ma mère!
Elle avait un regard si doux,
Le plus doux de la terre!

Elle me chanta ma chanson.
Si bien chanta ma mère!
Sa voix avait un si doux son,
Le plus doux de la terre!

Elle me dit: Mon pauvre enfant,
Hélas! qu'allons-nous faire?
— Ma mère, quand je serai grand,
N'ayez pas peur, ma mère! —

II

LA VEILLÉE

Quand je fus grand, j'étais un soir,
Un soir assis près d'elle,
Sans bois au foyer triste et noir,
Mais non pas sans chandelle.

Le chandelier même était beau,
 Bleu tirant sur l'ébène,
Car la lune était le flambeau,
 La lune, au ciel sereine.

Si haut était ce chandelier
 Qu'il n'en tenait dans l'ombre
Qu'un seul rayon, dont le foyer
 Etait encor plus sombre.

Nous causâmes seuls bien longtemps
 Et d'elle et de mon père,
De mon père mort à trente ans,
 Mort dans la grande guerre.

Mon fils, il faut te marier :
 Nous la rendrons heureuse,
Heureuse à nous remercier,
 Notre belle amoureuse.

— Ma mère, vous avez bien dit !
 Commandez les carrosses.
Le tailleur me fait un habit,
 Un bel habit de noce.

— Ton habit est-il rose et blanc ?
 La mode en est passée.
— Ma mère, il est couleur de sang,
 Comme ma fiancée.

— Elle est vermeille, en vérité,
Comme, au miroir des ondes,
Le ciel par un matin d'été....
Et le bal et les rondes ?

— Le bal est au son du tambour ;
Mon épouse est la Guerre.
Demain, je pars au point du jour.
Embrassez-moi, ma mère !

C'est bien assez, vous, de vous voir
Sans repos, sans ressource,
Vous tuant du matin au soir !
Prenez donc cette bourse.

S'il vient à la belle un mari,
Un mari digne d'elle,
De mon argent achetez-lui
Collier, voile ou dentelle.

Gardez le reste et, pour l'hiver,
A la foire prochaine,
Achetez-vous, fût-il bien cher,
Un bon manteau de laine.

Tous les trois ans je reviendrai,
La campagne finie,
Aussi longtemps que je pourrai
Vous tenir compagnie.

III

LE FILS ET LES OISEAUX

Couvrant la plaine de soldats,
L'empereur est en Flandre.
Le roi de France ne veut pas
Longtemps le faire attendre.

Petits oiseaux ! des verts buissons,
Des prés, votre demeure,
Vite partez ! c'est aux canons
De chanter à cette heure,

Dans l'air où passe un vent de Dieu,
Vole d'un arbre à l'autre,
D'oiseaux de fer l'aile de feu,
En place de la vôtre.

Fuyez bien loin, partez ! partez !
Si quelque pauvre femme
Est seule et triste, alors chantez
Pour consoler son âme.

IV

LES OISEAUX ET LA MÈRE

Qui chante là, pendant qu'ici
Toute seule je file ?
Petits oiseaux, je chante aussi,
Mais d'une voix débile.

Alouette quand je serais,
  Je prendrais ma volée
Si haut, si haut que je verrais
  La terre tout d'emblée.

En bas je ne chercherais point
  Ni le roi ni la reine,
Ni l'empereur le sceptre au poing,
  Ni duc, ni capitaine.

Qui chercherais-je dans les rangs?
  Hélas! mon cœur soupire.
Petits oiseaux, toujours errants,
  N'allez pas le lui dire.

Qui heurte là? quel est ce bruit?
  Serait-ce lui peut-être?
Non, c'est la grêle, dans la nuit,
  Qui heurte à ma fenêtre.

V

LA BATAILLE

Si je n'avais à la maison
  Quelqu'un là-bas qui pleure,
Boulets, dirais-je, en ce gazon
  Creusez-moi ma demeure.

Balles, boulets, voyez là-haut :
  Une main vous fait signe !
Je ne suis pas ce qu'il vous faut.
  Suivez votre consigne.

VI

SEULE, VIEILLE ET MALADE

— Le verrai-je encore cet hiver ?
  Déjà blanchit l'automne.
Hélas ! pour ces hommes de fer,
  Toute saison est bonne.

Oh ! si je l'entendais venir,
  Ce mal me ferait trêve !
Est-il blessé ? je vais mourir.
  Oh ! mon rêve ! mon rêve !....

VII

EN ROUTE

— Mère, ma mère en cheveux blancs !
  Eh quoi ! nouvelle amère !
Vos yeux et vos pas sont tremblants....
  Je viens, je viens ! ma mère !

J'ai ma retraite, un peu d'argent,
  Déjà vieille moustache,

Vieille épaulette de sergent,
Et ce ruban sans tache.

Un peu de vin vous fait du bien;
Nous en aurons, ma mère,
Et grondez-moi quand j'ai pour rien
Chassé sur la bruyère.

Et grondez-moi quand je serai
D'une humeur un peu sombre,
Et que le soir je me tairai,
Au coin du feu, dans l'ombre.

Ainsi je marche avec gaîté,
Tant que le jour m'éclaire.
Je crois, parbleu! que j'ai chanté,
Pensant à vous, ma mère.

Encore une heure, et je serai
Au bout de mon voyage.
Encor trois pas, et je verrai....
Je vois mon vieux village!

VIII

LE RETOUR

— Bonnes gens, d'où revenez-vous?
Pourquoi cette civière?
— D'où nous venons, l'on y va tous!
Soldat! du cimetière.

Une vieille, sur son grabat,
  Est morte solitaire,
Et veuve et mère de soldat :
  Nous l'avons mise en terre.

— C'est ma mère! je suis son fils!
  Sur moi le malheur tombe !
Eh ! retournons, ô mes amis !
  Retournons à sa tombe.

Je veux la voir, eh! mes amis !
  Je veux revoir ma mère,
Et l'embrasser, je suis son fils,
  L'embrasser dans sa bière.

Toi qui sans larme et sans frayeur
  T'en vas avec ta pelle,
O fossoyeur, bon fossoyeur,
  Reviens ! un mort appelle. —

La noire fosse, en un moment,
  Rouvre son noir abîme;
La noire bière, lentement,
  Gagne la verte cime.

Il souleva le blanc linceul,
  Puis la coiffe abaissée;

Et s'écriant: Me voilà seul!
  Il la tint embrassée.

La mère se mit à trembler,
  Remua la paupière....
Dieu venait de la rappeler
  De son sommeil de pierre.

Car elle n'avait que dormi,
  Mais si fort, que son âme
Déjà s'essayait à demi
  Sur ses ailes de flamme.

Déjoignant les mains, elle dit:
  C'est mon fils qui m'appelle.
Pourrai-je sortir de mon lit?
  Rallumer la chandelle?

Il l'emporta sur le gazon.
  — Mère, qu'on se dépêche
De regagner notre maison,
  Car la nuit sera fraîche!

— Pourquoi restons-nous, mon ami,
  Si tard loin du village?
— Ma mère, vous avez dormi
  Là-bas sous cet ombrage.

— Mon fils, pourquoi ce long trajet
De prairie en prairie ?
— Pour vous cueillir un beau bouquet,
Car vous êtes guérie.

— Mon enfant pourquoi passons-nous
Le long du cimetière?
— Ma mère! tranquillisez-vous,
Faites votre prière.

OU S'EN VONT LES JEUNES FILLES

Cantando lor lai.
DANTE.

Prologue.

Fleurs des vallées,
Reines des monts,
Fleurs étoilées,
Vite effeuillées;
Lis des vallons,
Penchant la tête
Sur le lac pur,
Bordant la crête
Des pics d'azur;
Filles des nues,
Fleurs inconnues,
Je vous ai vues,
Briller d'amour,
Briller un jour,
Puis, fleurs mourantes,
Fleurs soupirantes,
A votre tour
Entrer dans l'ombre,
Dans la grande ombre
Qui tourne autour
Du rocher sombre.

I

LA BELLE AU BOIS RÊVANT

Où va la belle,
Toujours au bois rêvant ?
Qui cherche-t-elle ?
Son chien noir court devant.
Où va la belle,
Toujours au bois rêvant ?

*
* *

Vêtu de soie,
Passe un riche seigneur.
Le chien l'aboie,
L'aboie et de grand cœur.
Vêtu de soie,
Passe un riche seigneur.

Le casque en tête,
Passe un fier chevalier.
Le chien s'arrête,
Et mord le destrier.
Le casque en tête,
Passe un fier chevalier.

En scapulaire,
Passe un moine savant.

Le chien le flaire,
Et passe comme avant.
En scapulaire,
Passe un moine savant.

Portant couronne,
Passe le fils du roi.
Le chien s'étonne;
La belle est sans effroi.
Portant couronne,
Passe le fils du roi.

Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.
Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

*
* *

Passe une dame,
Belle et d'un port altier,
Qui, dans son âme,
Se met à l'envier.
Passe une dame,
Belle et d'un port altier.

Passe une reine,
Que tous vont adorer,

Et, souveraine,
Qui ne fait que pleurer.
Passe une reine,
Que tous vont adorer.

Passe une fée,
Qui marmotte tout bas :
« Je t'ai coiffée
De rose et de lilas. »
Passe une fée,
Qui marmotte tout bas.

Passe une abeille,
Qui seule lui fait peur :
Lèvre vermeille,
N'est-ce pas une fleur ?....
Passe une abeille,
Qui seule lui fait peur.

Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.
Qui cherche-t-elle ?
Son chien noir court devant.
Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

*
* *

Passe un nuage,
Qui la voit et s'enfuit.

Si blanc visage
Eclaircirait la nuit.
Passe un nuage
Qui la voit et s'enfuit.

Passe, invisible,
La Mort, toujours fauchant.
L'arme terrible
Laisse une fleur au champ.
Passe, invisible,
La Mort, toujours fauchant.

Passe, bien tendre,
Un chant doux et léger :
On croit entendre
La flûte d'un berger.
Passe bien tendre,
Un chant doux et léger.

Passe, dans l'ombre,....
Personne.... aucun témoin !
Et, comme une ombre,
La belle passe au loin.
Passe, dans l'ombre,....
Personne.... aucun témoin !

Passe un poëte,
Qui fit cette chanson,

Tournant la tête,
En vain, comme un oison.
Passe un poëte
Qui fit cette chanson.

II

LA JEUNE FILLE ET L'OISEAU

(Sur le vieil air : *Cent fois dans la forêt.*)

Là-bas sous ces ormeaux, je vois tourner la ronde,
Et même le beau monde
Danse les airs nouveaux,
Là-bas sous ces ormeaux.

Mais pour moi, je m'en vais, seule par les campagnes,
Seule par les montagnes,
Et dans les bois épais....
Mais pour moi, je m'en vais.

Adieu, ma mère, adieu! Donnez-moi ma mantille,
Et mon collier qui brille;
Que je le mette un peu.
Adieu, ma mère, adieu!

Oiseau, mon bel oiseau, qui là-haut fais la garde,
Regarde au loin, regarde
Sur la terre et sur l'eau!
Oiseau, mon bel oiseau!

Hélas! depuis cent ans, moi-même aussi, la belle,
Sur ce rocher j'appelle,
Je regarde et j'attends....
Hélas ! depuis cent ans.

III

MÊME CHANSON

Sa mère est là, sa mère qui l'admire.
La fille est belle, et tristement soupire.
Je m'en vas! je m'en vas!
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

La fille est belle, et tristement soupire.
Elle se peigne, hélas! sans un sourire.
Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

Elle se peigne, hélas! sans un sourire,
Et se fait belle, hélas! mais sans rien dire.
Je m'en vas! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois?

Sa mère est là, qui se dit à part elle !
Oh! que ma fille, oh! que ma fille est belle!
— *Je m'en vas! je m'en vas !*
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

— Oh ! que ma fille, oh ! que ma fille est belle !
— A quoi me sert qu'on me dise : la Belle ?
Je m'en vas! je m'en vas!
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

A quoi me sert qu'on me dise : la Belle,
Si je m'en vas, si rien ne me rappelle ?
Je m'en vas! je m'en vas!
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

Si je m'en vas, si rien ne me rappelle,
Et si je passe à la saison nouvelle.
Je m'en vas! je m'en vas!
Comment les passerai-je, solette, ces bois?

Et si je suis, si je suis bientôt morte...
Morte je suis. Qu'en la terre on m'emporte !
Je m'en vas! je m'en vas!
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

IV

LA BELLE, PASSANT AU SOIR

Ils disent, quand je passe,
Quand je passe près d'eux
Sans que rien m'embarrasse,
Mais sans lever les yeux,

Mais sans lever les yeux...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?...
Mais sans lever les yeux,
Sinon sur qui je veux.

Ils disent : « La plus belle
» (C'est assez disputé !),
» C'est elle, oui, c'est elle,
» La perle de beauté,
» La perle de beauté... »
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
« La perle de beauté ! »
On me l'a répété.

» Voyez sa tresse blonde !
» Ses bras qui rendent fous
» Les bergers à la ronde !
» Voyez ses yeux si doux,
» Voyez ses yeux si doux... »
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
« Voyez ses yeux si doux,
» Et c'en est fait de vous ! »

Ils disaient : et honteuse
D'avoir si bien saisi
Leur parole menteuse,
Je me sauvais ici,

Je me sauvais ici...
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Je me sauvais ici,
Et retournais aussi.

Ah! dans ce temps de rêve,
Mais plus vite expiré
Qu'un beau jour qui s'achève,
Qu'ai-je donc désiré,
Qu'ai-je donc désiré?...
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Qu'ai-je donc désiré,
Tant que j'en ai pleuré?

Désiré d'être reine,
D'être reine à mon tour,
Le soir, à la fontaine,
D'avoir aussi ma cour,
D'avoir aussi ma cour...
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
D'avoir aussi ma cour,
Et d'être aimée un jour.

Un jour, c'est peu de chose;
Mais un jour je le fus...
Il vint à la nuit close;
Il me dit..., je le crus,

Il me dit..., je le crus...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Il me dit..., je le crus...
Et puis il ne vint plus.

Je m'en souviens à peine:
Il était triste et beau;
Il me dit : « Sois ma reine ! »
Et voilà son anneau,
Et voilà son anneau...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Et voilà son anneau,
Que j'emporte au tombeau.

Son anneau, que j'emporte,
Il ne m'a pas quitté.
Je voudrais être morte,
Ou mieux l'avoir été,
Ou mieux l'avoir été...
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Ou mieux l'avoir été...
L'anneau seul m'est resté.

Mais l'anneau..., quel caprice!
Il était trop étroit;
Et maintenant il glisse,
Il glisse de mon doigt,

Il glisse de mon doigt...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Il glisse de mon doigt
Maigre, livide et froid.

Donnez-moi, tante Rose,
Mon œillet tacheté ;
Donnez, que je l'arrose,
Comme au dernier été,
Comme au dernier été...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Comme au dernier été,
Lorsque j'ai tant chanté.

De quoi l'arroserai-je ?...
Seule, les seaux du puits,
Comment les lèverai-je,
Seule comme je suis,
Seule comme je suis...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Seule comme je suis,
Avec mes bras détruits ?

Quand je tirais la chaîne,
Sa main suivait ma main.
Lentement, à grand'peine,
Mais pourtant à la fin,

Mais pourtant à la fin...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle?
Mais pourtant, à la fin,
Arrivait le seau plein.

« — Oh! là, dans le puits sombre,
» Voulez-vous donc me voir ? »
Disait-il : et, dans l'ombre,
Nous allions nous asseoir,
Nous allions nous asseoir !
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Nous allions nous asseoir !
Moi, j'y vins seule un soir.

L'eau peut dormir tranquille
Au puits silencieux.
Moi, pour ma fleur débile,
A présent j'ai bien mieux,
A présent j'ai bien mieux...
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
A présent j'ai bien mieux :
Un ruisseau dans mes yeux.

Venez voir, tante Rose !
Mon œillet, tout mouillé
De l'eau dont je l'arrose,
Mon œillet réveillé,

Mon œillet réveillé...
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Mon œillet, réveillé,
Soudain s'est effeuillé.

Et puis que chanterais-je?
Serait-ce: « Oh bien, dis-moi,
» Belle, plus que la neige,
» Plus blanche, par ma foi,
» Plus blanche, par ma foi!....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
» Plus blanche, par ma foi!.... »
On se moque de toi.

Ou bien encor: « La fraise
» Est mûre au bois, dit-on.... »
La chanson est mauvaise,
La voix n'a point de son,
La voix n'a point de son....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
La voix n'a point de son,
Mauvaise est la chanson.

La chanson est mauvaise,
Mauvaise est la chanson.
Quel chant peut mettre à l'aise
Un cœur dans sa prison,

Un cœur dans sa prison....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Un cœur dans sa prison,
Quand il meurt tout de bon!

Oh! baisez-moi, ma mère,
Mais non pas sur mes yeux:
Leur blessure est légère;
Ni sur mes longs cheveux,
Ni sur mes longs cheveux....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Ni sur mes longs cheveux,
Qui n'enchaînent pas mieux.

Ni sur ma joue éteinte,
Ni sur ma bouche, hélas!
Qui murmure sa plainte,
Ni sur mes pauvres bras,
Ni sur mes pauvres bras....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Ni sur mes pauvres bras,
Non, ne me baisez pas!

Mais baisez-moi, ma mère,
Quand d'autres danseront,
Et qu'hélas! dans ma bière
Vos mains m'arrangeront,

Vos mains m'arrangeront....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Vos mains m'arrangeront,
Baisez-moi sur le front.

Mère! mère! que vois-je?
Qui m'appelle en chantant?
Faut-il aller? le dois-je?
Il me presse, il m'attend,
Il me presse, il m'attend....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Il me presse, il m'attend:
Il sera si content.

Nous danserons ensemble,
Ensemble au bord de l'eau.
Mettez-moi (ma main tremble)
Mon collier, mon chapeau,
Mon collier, mon chapeau....
  Où va la belle?
  Où s'en va-t-elle?
Mon collier, mon chapeau,
Ce que j'ai de plus beau.

D'ici, je vois leur ronde,
De mon lit soupirant,
Là-bas, au bout du monde,
Où les prés, en mourant,

Où les prés, en mourant,
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Où les prés, en mourant,
Descendent au torrent.

Venez, venez, ma mère !
Montons sur le coteau,
Là, parmi la bruyère,
Que voit-on de nouveau ?
Que voit-on de nouveau ?
  Où va la belle ?
  Où s'en va-t-elle ?
Que voit-on de nouveau ?
Hélas ! rien qu'un tombeau.

V

LA MOISSONNEUSE

(Tableau flamand.)

Qui ne connaît la belle moissonneuse,
Parmi les blés chantant le long du jour,
Prompte à l'ouvrage, alerte et matineuse,
Mais, vers le soir, babillarde d'amour !
Qui ne l'a vue, au détour de la haie,
Debout, sa main écartant le buisson,

Suivre au sentier, d'un œil que rien n'effraie,
Le voyageur.... si c'est un beau garçon!

Sur ses cheveux sa large coiffe ailée
Deçà, delà, lui fait toujours faux bond,
Et sur son cou, sur sa nuque hâlée,
Tresses par ci, tresses par là s'en vont,
Sa taille est droite, ainsi qu'un jeune frêne,
Mais ronde et souple, autant qu'à la moisson
Le blé qui plie au moindre vent qui traîne;
Et son cœur bat.... bat pour un beau garçon.

Elle l'aborde, autant et plus vermeille
Que sous l'épi le pavot radieux;
Sa lèvre en rit, mais ce n'est pas merveille,
Car on en voit rire même ses yeux.
Elle l'agace, et fait la raisonneuse,
Lui jette au nez javelles à foison.
Vite, sans plus! la belle moissonneuse,
Qu'on la marie avec un beau garçon!

VI

LE VOILE DE NEIGE

Elle s'en va dans les montagnes,
La belle aux yeux bleus,
Elle va seule, sans compagnes
Et sans amoureux.

Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige
Et long cortége?
A la noce! dansons!
Bergères, garçons!
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Sur la porte : « Mère, dit-elle,
» Je ne sais pourquoi
Je suis triste et je me querelle
» Toujours avec moi. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Comme un brouillard ce mal me gagne:
» Je n'ai rien pourtant.
» Mal et brouillard, sur la montagne,
» S'en iront au vent. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle s'en va; sans crainte aucune
Passe les grands bois,
Et le torrent et son eau brune,
A la forte voix.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle a franchi l'onde si fière,
Sur le pont tremblant,
Ou bien sautant de pierre en pierre,
Comme un chevreau blanc.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va, gravit la pente
Et le sentier vert,
Qui tourne, retourne et serpente
Dans le haut désert.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va, plus apaisée,
A l'air matinal,
Posant dans l'herbe et la rosée
Son pied virginal.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va tout d'une haleine,
Souriant de voir,
Lorsque le vent y prend bien peine,
Son cou sans mouchoir !
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va ; sa chevelure,
Autour de son sein,
Roule et voltige à l'aventure,
Comme un jeune essaim.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Personne, là, qui la regarde,
Qu'un papillon bleu,
Qui vient près d'elle, se hasarde,
Et lui dit adieu.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va, comme une fée
Qui fuit au matin,
Un peu triste, un peu décoiffée,
Vers un mont lointain.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Sur la crête du pâturage,
Debout, elle voit
Sous elle, au fond, tout le village,
Nomme chaque toit.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

« Oh! dit-elle, foulant, légère,
» Le dernier gazon :
» Aurai-je aussi, comme ma mère,
» Un jour ma maison ? »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Je serais bien douce, bien tendre ;
» Mais lui, chaque soir,
» Reviendrait, sans me faire attendre,
» Près de moi s'asseoir. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

« Je me tiendrai sur notre porte,
» Et vite, à propos,
» Je rangerai tout ce qu'il porte,
La hache, la faux. »
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Il a soif, la chaleur l'accable :
» Mais, quand il paraît,
» Dans notre chambre et sur la table,
» Voilà, tout est prêt. »
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera !

« Nous sommes deux, je lui répète
» Nos chansons d'amour;
» Deux dans notre nid d'alouette,
» Trois peut-être un jour. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Mais qui m'aime ainsi, comme j'aime?
» Je ne le sais pas.
» Je ne pourrais dire moi-même
» Aucun nom, tout bas. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Seule avec moi je me querelle,
» Toujours m'attristant.
» Nul ne me dit que je suis belle;
« Je le suis pourtant. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Ainsi, de montagne en montagne,
La belle aux yeux bleus
S'en allait seule, sans compagne
Et sans amoureux.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle s'avance au bord des cimes,
Le long du glacier.
Soudain tressaillent les abîmes...
On entend crier.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Mais le cri meurt, et l'avalanche,
Lion rugissant,
Lion à la crinière blanche,
L'emporte en passant.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Ils sont venus avec des pelles,
Des pics, des marteaux.
Neiges d'hiver, neiges nouvelles
Ouvrent leurs tombeaux.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Une heure passe, et puis une heure,
Puis une autre, hélas!
Sa mère est là, qui prie et pleure
Et se tord les bras.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Enfin, enfin, voilà la terre,
Une main qui sort...
Mais votre fille, ô pauvre mère!
Votre fille... dort.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera.

Elle dormait, pâle, étendue,
La main sur son cœur,
Sa tête blonde soutenue
Par la mousse en fleur.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Blanche, à l'air frais de la colline
Le sein découvert,
On aurait dit une aubépine
Que reprend l'hiver.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Quand ils la mirent dans la tombe,
Dur et froid coucher,
Moins blanc, le flocon glisse et tombe
Le long du rocher.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Puis s'en revient le noir cortége,
L'œil triste, à pas lent.
Elle, l'hiver, dort sous la neige :
C'est son voile blanc.

Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige
Et long cortége?
A la noce! dansons,
Bergères, garçons!
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

LA REINE DU BAL

Du bal dis-nous quelle est la reine,
O toi le plus fin connaisseur,
Toi dont le regard se promène
Au bal sans y laisser ton cœur!

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Est-ce, là-bas?... vois cette blonde,
Ces bras si beaux, ce teint charmant;
Un air d'enfant et du grand monde:
C'est bien la rose à son moment.

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Ou, là, cette autre, plus légère,
Plus sémillante qu'un oiseau;
Un air de fée et de bergère:
Ou bien ce lis au bord de l'eau?

Etre reine
  Un jour,
Souveraine
  D'amour!

Ce lis penché, rêveur et tendre,
Aussi pur que le pur matin,
Mais qui demande et croit entendre
Un chant d'amour toujours lointain?

Etre reine
  Un jour,
Souveraine
  D'amour!

Ou bien encor cette autre belle
A l'œil de feu, prompt et jaloux?
Ou bien, sous l'étoile immortelle,
Ce front qui brille pur et doux.

Etre reine
  Un jour,
Souveraine
  D'amour!

Dis-tu peut-être : — « La plus belle,
» Vous n'avez su la deviner,
» Mais qui mieux aime, voilà celle
» Que nous devons tous couronner? »

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Non, toujours non? alors, de grâce!...
— Amis, voyez là-bas, au fond,
Seule, immobile et, de sa place,
Sur nous jetant les yeux en rond...

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Voyez cette figure blême,
Ce regard terne et qui fait mal :
A celle-là le diadème!
Voilà notre reine du bal!

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

— Ou donc? comment se nomme-t-elle?
Le jour blanchit, ton œil s'endort.
— Reine du bal!... mais cette belle
Est invisible, et c'est la Mort.

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

— Triste plaisant, moqueur sinistre!
Adieu, le plus fin connaisseur!
Et vous hautbois, flûtes et sistre,
Un dernier signal au danseur!

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

LE TROUBADOUR DU COMTE PIERRE

(HISTORIQUE)

Air à compléter, d'après ce refrain de batelier : *Sur le bord de l'eau.*

Le vaillant comte Pierre
Avait un troubadour,
Et quand la batelière
Passe au pied de sa tour,
Peut-être elle répète
De l'antique poëte
Un antique rondeau,

Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Un antique rondeau,
Sur l'eau.

Le vaillant comte Pierre
Possédait maint vallon,
Et, pour son nid de pierre,
Le manoir de Chillon:
Nid planté dans les ondes,
Dont les lames profondes
Bercent le vieux château
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Bercent le vieux château,
Sur l'eau.

Autour de la muraille
Chante le flot d'azur.
Le souterrain tressaille
A ce chant libre et pur.
Enchaîné sous la voûte,
Le prisonnier écoute
A travers le barreau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
A travers le barreau,
Sur l'eau.

De *Petit Charlemagne*
Ce comte eut le surnom,
Et, toujours en campagne,
Le méritait, dit-on.
Ou bien sur la tourelle,
Il faisait sentinelle,
Regardant, du créneau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Regardant du créneau,
Sur l'eau.

Sous son épaisse armure,
Mieux que tout autre jeu,
Du lac le frais murmure
Le déridait un peu.
Sa barque armoriée,
L'aile au vent déployée,
Volait comme un oiseau
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Volait comme un oiseau
Sur l'eau.

Quand il fut vieux et triste,
Et qu'il ne pouvait plus
De l'ours suivre la piste
Sur les monts chevelus ;

Sur l'onde une ballade
Calmait son cœur malade,
Au temps du renouveau,
        Sur l'eau,
    Sur le bord de l'eau,
Au temps de renouveau,
        Sur l'eau.

Car, bien que sa rapière
N'eût aucun nœud d'amour,
Le vaillant comte Pierre
Avait un troubadour,
Férald, dont le vieux comte,
C'est tout ce qui s'en conte,
Trouvait le chant plus beau,
        Sur l'eau.
    Sur le bord de l'eau,
Trouvait le chant plus beau,
        Sur l'eau.

Chantait-il les vaillances
Des héros d'autrefois,
Et les grands coups de lances,
Et les brillants tournois ?
Ou bien la jouvencelle
Assise en la nacelle,
Auprès du jouvenceau,

Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Auprès du jouvenceau,
Sur l'eau.

Ou bien l'Alpe fleurie
Aux sommets de Jaman,
Clarens et Meillerie,
Et notre bleu Léman?...
Hélas! le flot de l'âge
N'a laissé sur la plage
Pas même son tombeau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Pas même son tombeau,
Sur l'eau.

Et nous, fils de ces rives,
Comme ce troubadour,
Sur les ondes plaintives,
Allons à notre tour;
Sans laisser plus de trace,
Allons au vent qui passe
Chanter un air nouveau!
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Chanter un air nouveau,
Sur l'eau!

LES MARIONNETTES

(ÉPOPÉE)

Sur l'air enfantin :

Ainsi font, font, font
Les petites marionnettes.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes ;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes !
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes ! et sautez !

I

O toi qui t'en vas,
Jeune fille
Dont l'œil brille !
O toi qui t'en vas,
Un beau jeune homme à ton bras !

Jeune oiseau si gai,
Qui sautille,
Qui babille,
Jeune oiseau si gai,
Chantant sa chanson de mai !

Jeune fleur d'un jour,
Qui voltige
Sur sa tige,
Jeune fleur d'un jour,
Jeune fille, et fleur d'amour !

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

II

Enfants si joyeux,
Têtes blondes,
Mines rondes ;
Enfants, si joyeux,
D'une fleur dans vos cheveux ;

Chevreuils et chamois,
Troupe agreste
Au pied leste,

Chevreuils et chamois,
Qui vous sauvez dans les bois;

Riants papillons,
Dont chaque aile
Etincelle;
Riants papillons,
Trois p'tits tours dans les vallons!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

III

Laboureur, ouvrant
De la terre,
Notre mère,
Laboureur, ouvrant
Le sein noir, qui nous reprend;

Marchand très expert,
Qui t'amuses
De tes ruses,
Marchand très expert
A gagner où chacun perd;

Femme au grand babil,
Qui regrettes
Et caquettes,
Femme au grand babil,
Trois p'tits tours!... ainsi soit-il!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

IV

Dames qui menez,
Ah! comtesses!
Ah! duchesses!
Dames qui menez
Trois, quatre amants par le nez;

Banquiers qui dînez
Comme quatre,
Sans vous battre,
Banquiers qui dînez
D'un peuple ou deux ruinés;

Héros en atours,
En moustaches,
En panaches,

Héros en atours,
Vite, allons !.... trois p'tits tours.

Ainsi, font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

V

Grands hommes d'esprit,
A la peine,
A la gêne,
Grands hommes d'esprit,
Dont un sot triomphe et rit;

Artistes rêvant
Sous la nue,
Tête nue,
Artistes rêvant
D'amour, de gloire et de vent;

Vous qu'on applaudit,
Gens de phrase
Et d'emphase,
Vous qu'on applaudit,
Trois p'tits tours.... et tout est dit.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

VI

Faiseurs de traités,
Diplomates
En cravates,
Faiseurs de traités
Toujours inexécutés;

Potentats assis
Sur un trône
Grand d'une aune,
Potentats assis
Sur un trône de soucis;

Soldats et tambours,
En bataille!
A la mitraille!
Soldats et tambours,
En avant!.... trois petits tours!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

VII

César dont la main
Tient le glaive,
Le soulève....
César dont la main
Se dessèchera demain;

Terre qui gémis
Dans l'espace,
Où tout passe,
Terre qui gémis
Un moment, comme tes fils;

Soleil radieux,
Qui nous traînes
Dans tes chaînes,
Soleil radieux,
Trois p'tits tours de cieux en cieux!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

VIII

Peuples inconnus,
Sylphes, gnomes
Et fantômes,
Peuples inconnus,
Qui voyez sans être vus;

Esprits, qui, dans l'air,
Sur les cimes,
Les abîmes,
Esprits, qui, dans l'air,
Gambadez comme l'éclair;

Astres éclatants,
Chœur du monde,
Vaste ronde,
Astres éclatants!
Trois p'tits tours!.... et fin du temps.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours.... et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes,
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes! et sautez!

LES DROLERIES DU PÈRE JEAN

Le père Jean, dans sa commune,
Vécut toujours considéré,
Seigneur de son humble fortune,
Fauchant son herbe dans son pré.
Grand amateur de la justice,
Quand, au plus faible, le plus fort
Cherchait querelle et faisait tort,
Il le mettait dans sa notice,
Disant tout haut, sans nul souci :
« Encore un drôle, celui-ci! »

Il eut sa part des giboulées
Qui de nos ans trompent l'avril,
Sa part des bises redoublées
Où notre automne est en péril.
De maint orage il brava l'ire;
Puis, quand la mort le tint perclus
Et que sa tête n'y fut plus,
Il répétait, dans son délire,

Son mot par là, son mot par ci :
« Encore un drôle, celui-ci ! »

« Encore un drôle, qui chicane
Sur le droit clair, cet avocat;
Un drôle encor, qui se condamne
Dans ses arrêts, ce magistrat;
Un drôle encor, mon voisin Pierre
Qui maquignonne son cheval;
Et le boucher, le maréchal
Qui font leur compte à leur manière.
On leur fera leur compte aussi :
Autant de drôles, tous ceux-ci!

» Un drôle encore, dans son prône,
Qui nous en dit plus qu'il n'en fait;
Un drôle tout du long de l'aune,
Tout beau parleur de peu d'effet;
Un drôle encor, quand j'éternue,
Celui qui dit, me regardant :
« Dieu vous bénisse ! » et cependant
Jamais pour moi ne se remue,
De son prochain n'ayant merci :
Un fameux drôle, celui-ci!

» Un drôle encore, en grande vogue
Dans la chaumière et le chalet,
Celui qui fait, plaisant ou rogue,
Du bon peuple sa vache à lait.

Cet autre encore, qui souhaite
La bienvenue à chaque vent,
Pourvu que tourne plus souvent
Sa roue avec sa girouette,
N'est-il pas drôle ? et, par ainsi,
Encore un drôle, celui-ci !

» Prince ou berger, dans la montagne,
Pasteurs d'humains ou de troupeaux,
Césars de Rome ou d'Allemagne,
Maîtres de la terre ou des eaux ;
Despote ou chef de république,
Czar, ou bourgmestre, ou président,
Chacun qui va s'accommodant
Du lot d'autrui, sans qu'on réplique
Lorsque le tour a réussi...
Combien de drôles dans ceux-ci !

» Encore un drôle !... » La harangue
Du père Jean finit soudain,
Et, ce dernier mot sur la langue,
Il entre au céleste jardin ;
Où, voyant plus qu'il ne désire
De justice, de sainteté,
Le père Jean, déconcerté,
Pensant à soi, ne peut que dire,
Confus, joyeux, ému, transi :
« Encore un drôle, que voici ! »

LA CHARRETTE

Je ne possède au monde
Qu'une charrette à bras,
Et sur elle je fonde
L'espoir de mes repas.
Elle se rit, proprette,
Du chaland querelleur.
Je traîne ma charrette,
Comme d'autres la leur.

Je vais de rue en rue
Et j'observe à part moi
La foule qui se rue,
Chacun pensant à soi.
Petite ou longue traite,
Dans l'ombre ou la chaleur,
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Je traîne mes légumes,
Mon cresson, mon cerfeuil;
D'autres, en grands costumes,
Vont traînant leur orgueil.
On envie, on regrette,
On n'a qu'heur et malheur;
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Dans la saison des roses,
J'en ai tout un monceau;
Le jour, à peine écloses,
Le soir, dans le ruisseau.
Courtisane et lorette
N'auront destin meilleur,
Et traînent leur charrette,
Comme d'autres la leur.

Passe, les yeux revêches,
Une ancienne beauté;
Sa joue eut de mes pêches
L'incarnat velouté.
Plus de rubans, d'aigrette!
Un madras de couleur
Pour traîner sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Passe une robe bleue,
Traînant à son côté,
Dans les plis de sa queue,
Un sot bien argenté.
Nulle plainte indiscrète;
Mais au front la pâleur!
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Passe un gros portefeuille,
Dont le maître, rêvant

A tout ce qu'il recueille,
A peur du moindre vent.
Et sa frayeur secrète
Quand on crie : Au voleur !...
Il traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Cet autre, qui rêvasse,
Mais n'est point aussi gras,
C'est un savant qui passe,
Son livre sous le bras.
Il disserte, il décrète,
Pour lui seul beau parleur,
Et traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Tantôt gai, tantôt triste,
Passe, mal ficelé,
Un poëte, un artiste,
A son œuvre attelé.
Papillon ou fleurette,
Pour d'autres sans valeur,
C'est pour lui sa charrette :
Elle vaut bien la leur.

Passe sans étalage
Un prince, un potentat,
Menant son attelage ;
C'est le char de l'état.

Que sa main soit distraite,
Chacun devient trembleur.
Il traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Ainsi la race humaine,
Ne sachant où s'asseoir,
Va, vient, et se démène
Du matin jusqu'au soir.
Que janvier nous maltraite,
Ou que mai soit en fleur,
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

ENVOI A MON AMI CHARLES CLÉMENT

On fait de beaux articles
Au *Journal des Débats;*
On a bonnes besicles,
Qui ne se vendent pas;
Plume franche et discrète,
On vit en travailleur;
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

LA FILLE DU VIGNERON

L'était un vigneron,
L'était un vigneron,
Qui n'avait qu'une fille,
Lon la,
Qui n'avait qu'une fille.

Mais, sous son chapeau rond,
Mais, sous son chapeau rond,
Comme elle était gentille,
Lon la,
Comme elle était gentille !

Ell' s'endormit un jour,
Ell' s'endormit un jour,
Sur le mur de sa vigne,
Lon la,
Sur le mur de sa vigne,

Ses noirs cheveux autour,
Ses noirs cheveux autour
D'un cou blanc comme cygne,
Lon la,
D'un cou blanc comme cygne ;

Son chapeau sur ses yeux,
Son chapeau sur ses yeux,
Sur ses bras une joue,
Lon la
Sur ses bras une joue.

Mais l'autre s'en voit mieux,
Mais l'autre s'en voit mieux,
Au soleil qui s'y joue,
Lon la,
Au soleil qui s'y joue.

Passaient par le chemin,
Passaient par le chemin
Trois chevaliers d'Hongrie,
Lon la,
Trois chevaliers d'Hongrie.

Tous trois, lance à la main,
Tous trois, lance à la main,
Fleurs de chevalerie,
Lon la,
Fleurs de chevalerie.

Le premier qui la vit,
Le premier qui la vit :
— Oh! la fraîche églantine!
Lon la,
Oh! la fraîche églantine!

Le second, qui suivit,
Le second, qui suivit :
— Oh ! quelle perle fine !
Lon la,
Oh ! quelle perle fine !

Le troisièm' qui vint là,
Le troisièm' qui vint là :
— Oh ! j'en ferai ma mie !
Lon la,
Oh ! j'en ferai ma mie !

Alors se réveilla,
Alors se réveilla
Notre belle endormie,
Lon la,
Notre belle endormie.

L'EAU DORMANTE

Le long de l'eau dormante
La belle s'en alla.
Que faites-vous, charmante,
Que faites-vous donc là !

Tant elle se lamente
Qu'un oiseau lui parla.
— Que faites-vous, charmante,
Que faites-vous donc là !

— Point d'homme qui ne mente,
Oiseau, sais-tu cela ?
— Que faites-vous, charmante,
Que faites-vous donc là !

— Comme dort l'eau dormante,
Je veux dormir, voilà !
— Que faites-vous, charmante,
Que faites-vous donc là !

L'eau s'ouvrit, écumante,
Un moment ondula. .
— Que faites-vous, charmante,
Que faites-vous donc là !

Fleurs de sauge et de menthe,
C'est son lit de gala.
— Qu'avez-vous fait, charmante,
Oh ! qu'avez-vous fait là !

Sur l'eau flotte sa mante,
L'oiseau seul y vola,
Disant encor : Charmante,
Oh ! qu'avez-vous fait là !

LE CHEVALIER DU GUET

« Qui donc ici passe aussi tard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui donc ici passe aussi tard ?
Oh gai ! »

« C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Oh gai ! »

Verveine et thym, grillon, lézard,
Compagnons de la marjolaine,
Verveine et thym, grillon, lézard,
Oh gai !

Qui vient à nous dans le brouillard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui vient à nous dans le brouillard ?
Oh gai !

Un chevalier au noir regard,
Compagnons de la marjolaine,
Un chevalier au noir regard,
Oh gai !

Noir le coursier, noir l'étendard,
Compagnons de la marjolaine,
Noir le coursier, noir l'étendard,
Oh gai!

Il n'a pour lance et pour poignard,
Compagnons de la marjolaine,
Il n'a pour lance et pour poignard,
Oh gai!

Qu'une faux courbée avec art,
Compagnons de la marjolaine,
Qu'une faux courbée avec art,
Oh gai!

Qui fauche tout, de toute part,
Compagnons de la marjolaine,
Qui fauche tout, de toute part,
Oh gai!

Foin sec ou vert, sans nul égard,
Compagnons de la marjolaine,
Foin sec ou vert, sans nul égard,
Oh gai!

Luzerne et lis, tout tombe et part,
Compagnons de la marjolaine,
Luzerne et lis, tout tombe et part,
Oh gai!

L'un en avant, l'autre à l'écart,
Compagnons de la marjolaine,
L'un en avant, l'autre à l'écart,
Oh gai!

Habile ou sot, pauvre ou richard,
Compagnons de la marjolaine,
Habile ou sot, pauvre ou richard,
Oh gai!

Et nous de même, au grand départ,
Compagnons de la marjolaine,
Et nous de même, au grand départ,
Oh gai!

Qui donc ici passe aussi tard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui donc ici passe aussi tard?
Oh gai!

C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Oh gai!

LA CHANSON DE L'ANNÉE

Sur l'air :

Vole, mon cœur, vole !
Et doux, et doux !

(Rimes rustiques.)

La nouvelle Année,
Vole, le Temps vole!
La nouvelle Année
S'en vient donc à vous,

Et doux,
Et doux,
S'en vient donc à vous;

Vient à peine née,
Vole, le Temps vole!
Vient à peine née,
Vient à pas de loup,

Et doux,
Et doux,
Vient à pas de loup.

Que faut-il vous dire,
Vole, le temps vole!
Que faut-il vous dire
Pour premier bonjour?

Et doux,
Et doux,
Pour premier bonjour ?

Faut-il vous sourire,
Vole, le Temps vole !
Faut-il vous sourire
Ou vous fair' la moue ?

Et doux,
Et doux,
Ou vous fair' la moue ?

Moi-même, j'ignore,
Vole, le Temps vole !
Moi-même, j'ignore
Notre sort à tous,

Et doux,
Et doux,
Notre sort à tous.

Je ne sais encore,
Vole, le Temps vole !
Je ne sais encore
Quel pain cuit au four,

Et doux,
Et doux,
Quel pain cuit au four.

Le Temps qui se hâte,
Vole, le Temps vole !
Le Temps qui se hâte
Et se rit de nous,

Et doux,
Et doux,
Et se rit de nous,

Compose la pâte,
Vole, le Temps vole!
Compose la pâte,
Sans choisir nos goûts,

Et doux,
Et doux,
Sans choisir nos goûts.

Au lieu d'un vain leurre,
Vole, le Temps vole!
Au lieu d'un vain leurre,
Qu'il prenne pour vous,

Et doux,
Et doux,
Qu'il prenne pour vous

La part la meilleure,
Vole, le Temps vole !
La part la meilleure
De l'humain séjour,

Et doux,
Et doux,
De l'humain séjour.

L'amitié, la joie,
Vole, le Temps vole!
L'amitié, la joie,
Loin du bruit des fous,

Et doux,
Et doux,
Loin du bruit des fous.

Et comme verdoie,
Vole, le Temps vole!
Et comme verdoie,
En hiver, le houx,

Et doux,
Et doux,
En hiver, le houx;

Qu'ainsi l'Espérance,
Vole, le temps vole!
Qu'ainsi l'Espérance,
Neigeât-il sur vous,

Et doux,
Et doux,
Neigeât-il sur vous,

Rameau vert, s'élance,
Vole, le Temps vole !
Rameau vert, s'élance
Des frimas jaloux,

Et doux,
Et doux,
Des frimas jaloux!

Telle est la parole,
Vole, le Temps vole!
Telle est la parole
Que j'adresse à tous.

Et doux,
Et doux,
Que j'adresse à tous.

Ne la jugez folle,
Vole, le Temps vole!
Ne la jugez folle,
Ou bien gare à vous!

Et doux,
Et doux,
Ou bien gare à vous!

LE COQ DU RÉVEIL

(Fragment.)

Thema :

« Bonjour, Pierrot ; bonjour Jacquot ;
» Tuons le coq, tuons le coq.
» Il ne fera plus cocola. » *(ter.)*

***

Tuons le coq, le maudit coq ;
Sa voix éveillerait un roc.
Il ne fera plus cocola, cocola.
Il ne fera plus, toujours là, toujours là,
Il ne fera plus cocola, cocola.

D'où vient ce coq à l'aigre voix,
Criant toujours sur tous les toits ?

Hélas ! chacun dans sa maison
Peut l'ouïr en toute saison.

On le croyait parti, mais crac !
Voilà notre sommeil à sac.

Partout le même, il a cent noms ;
Mais les meilleurs ne sont pas bons.

Ce fut d'abord le coq Latin,
Qui nous éveillait si matin.

Après, ce fut le coq d'Amour :
On n'en dort plus, ni nuit, ni jour.

Puis, coq d'Argent ! Nous trouble-t-il
De son fausset clair et subtil ?

Puis, coq de Gloire ! Oh ! quel éclair !
Et comme il tient la crête en l'air !

Coq du Pouvoir, toujours au seuil,
Toujours au guet, sans fermer l'œil !

N'oublions pas le coq Gaulois,
Toujours rêvant nouveaux exploits.

C'est celui-là, toujours chantant,
Qui vous réveille à tout instant !

Et sur les mers si l'on s'enfuit,
Le coq Anglais vous y poursuit.

Et puis le coq Américain,
Avec son cri républicain !

Et sur eux tous, la plume au vent,
Coq du Progrès, qui va devant.

Dès qu'on s'arrête, le gaillard
Entonne le Chant du Départ.

Oh ! le bon lit qu'on s'était fait !
A peine fait, il le défait.

Ainsi partout le maudit coq,
Quoique l'on fasse, vous est hoc.
Il ne fera plus cocola, cocola.
Il ne fera plus, toujours là, toujours là,
Il ne fera plus cocola, cocola.

FRÈRE JACQUES

Thema :

» Frère Jacques,
» Dormez-vous ?
» Sonnez les matines,
» Dig dig don. »

*
* *

Frère Jacques,
Frère Jacques,
L'air est doux,
Levez-vous.
Cloches argentines
Sonnent les matines,

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Regardez!
Entendez
Quel beau chant d'aurore
Vient pour vous d'éclore!

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Chantez donc!
Dansez donc!
La vie et son rêve
En trois mots s'achève :

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Qui vient là,
Et s'en va?
C'est l'Amour qui sonne:
Il n'attend personne.

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Même à deux,
Hasardeux,
Hasardeux voyage!
Choc dans le nuage !

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Vous rêvez,
Vous avez,
Quand la Gloire approche,
Votre coup de cloche,

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Que dit-on?
Votre nom
Court la terre et l'onde,
Fait le tour du monde.

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
C'est la nuit,
Plus de bruit:
Rien que la chapelle,
Qui dans l'ombre appelle,

Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Aucun son...
La chanson
Pour vous est finie,
Vieille litanie,

Dig din don,
Dig din don.

Autres Jacques,
Autres Jacques,
Reprenez,
Soutenez
Le chant qui ne tombe
Pour un qui succombe.

Dig din don,
Dig din don.

Nouveaux Jacques,
Nouveaux Jacques
Sont passés,
Remplacés,
Et le chœur immense
Sans fin recommence.

Dig din don,
Dig din don.

Sonnez, Jacques,
Nos fils Jacques!
Dans la tour
Il fait jour.
Jeunes voix mutines,
Sonnez les matines,

Dig din don,
Dig din don.

Voyez, Jacques,
Nos fils Jacques!
Gais oiseaux,
Clairs ruisseaux,
Fraîches églantines,
Tous sonnent matines.

Dig din don,
Dig din don.

Car, ô Jacques,
Nos fils Jacques,
Pour chacun
Vient l'air brun,
Vient le soir qui pleure....
Vêpres sonnent l'heure,

Dig din don,
Dig din don.

Mais, ô Jacques!
Nous tous Jacques,
Au lointain,
Quel matin
Rend à la poussière
Sa chanson première?

Dig din don,
Dig din don.

ENVOI A MON AMI FRITZ BERTHOUD

Frère Jacques,
Ami Jacques,
Ma chanson
Sans façon
Vous suit en cachette,
Fidèle clochette,

Dig din don,
Dig din don.

HOMUNCULUS

Il est un petit homme
Que nul n'a jamais vu
    Ni connu,
Dormant d'un très bon somme
Dans son berceau, tout nu,
    Tout menu.

  Qu'il dorme bien,
  Qu'il dorme bien!
Qu'il se dorlote bien!
  Sans se douter,
  Sans se douter,
Sans se douter de rien.

Son berceau, c'est notre être,
Qu'il tient dans son sommeil
    En éveil;
Car sans nous apparaître,
Et si petit qu'il soit,
    Il nous voit.

Comme un gland est un chêne
Plié dans son étui,
    Son appui,

Il est nous, dans sa gaîne;
Et chacun, pour son bien,
  A le sien.

Il est plus diaphane
Que le souffle argentin
  Du matin;
Le moindre vent le fane
Et le fait tressaillir
  Et pâlir.

Si son berceau se tache,
S'il s'y glisse en rampant
  Un serpent,
En vain on le lui cache,
Il en a de l'émoi,
  De l'effroi.

Il est dans sa nature
De sentir en dormant
  Si l'on ment.
Bénigne créature,
Il abhorre le mal,
  Son rival.

Son sommeil se prolonge
Tantôt plus, tantôt moins,
  Sans témoins,

Sans que, même en un songe,
Personne ait eu l'espoir
De le voir.

Mais il est ; il habite
En nous, sans faire bruit,
Et nous suit.
Il se plaint, il s'agite
Si nous ne marchons pas
Bien au pas.

Des savants qu'on renomme
Ont usé leurs creusets,
Vains essais !
Pour faire un petit homme
Semblable à celui-là
Que voilà.

C'est un plus grand chimiste
Qui le fit, le forma,
L'anima,
Et, patient artiste,
Ne veut le mettre au jour
Qu'à son tour.

Il est sous notre garde,
Il nous est confié,
Et lié.

Qu'il avance ou qu'il tarde,
Nous et lui, c'est tout un :
Sort commun.

Devenu plus agile,
Quand doit-il s'éveiller,
Gazouiller ?
Quand son berceau fragile
En pièces s'en ira,
Tombera.

Alors, le petit homme,
Plus grand qu'aucun de nous,
Que nous tous,
S'il a fait un bon somme,
Bénira ce réveil
Sans pareil.

Qu'il dorme bien,
Qu'il dorme bien,
Qu'il se dorlote bien !
Sans se douter,
Sans se douter,
Sans se douter de rien.

LA CHANSON DE L'ALOUETTE

(Sur un distique villageois.)

« Alouette, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud. »

De son nid caché sous l'herbe,
Où ses œufs gardent encor
Leur secret, leur doux trésor,
L'oiseau voit le ciel superbe.

Il ferme en vain sa prunelle,
Elle s'ouvre malgré lui ;
Sous l'azur elle a relui ;
Il lève un œil, lève une aile.

Ses deux ailes étendues
Sur le nid sont toujours là,
Mais le dépassent déjà,
Déjà dans l'air suspendues.

C'en est fait, l'oiseau s'enlève,
Battant les airs à la fois
Et de l'aile et de la voix,
Montant comme on monte en rêve.

A ses pieds, dans les prairies;
Hautes meules, longs andains
Aplanissent les gradins
De leurs collines fleuries.

Et déjà les plus grands chênes
Ne sont plus que des halliers;
Et des joncs, les peupliers
Bordant les rives prochaines.

Toujours droit au-dessus d'elle,
Elle suit, sans craindre rien,
Son sentier aérien,
Qu'elle taille à grands coups d'aile.

Elle monte, elle s'enivre
De son vol audacieux,
Qui la pousse vers les cieux
Et que l'œil a peine à suivre.

Dans l'azur elle est perdue,
Mais sans la voir on l'entend,
Toujours montant et chantant,
Libre voix de l'étendue.

Puisque tu n'es pas muette
Devant le ciel, comme nous,
Devant l'abîme au-dessous,
Chante donc, vive alouette,

Alouette, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud.

Dis-lui tout, sans rien lui taire :
Comme au loin le jour décroît,
Et déjà comme il fait froid
Dans les cœurs et sur la terre !

Dis, pour un dont la charrue
Tire l'or de ses sillons,
Combien d'autres en haillons
Qui grelottent dans la rue.

Dis-lui que si la matière
A nos pieds vient se coucher,
Nous aplanit tout rocher,
Notre cœur reste de pierre.

Loin de la céleste route,
Dis-lui comment des humains
S'enfoncent tous les chemins
Dans la froide nuit du doute.

De tout temps, de rive en rive,
Dis-lui les peuples errants,
Dis-lui les cœurs soupirants,
Sans qu'hélas ! son règne arrive.

Dis surtout, dans ta prière,
Dis comment nous nous payons
Du faux jour, des faux rayons
De notre obscure lumière.

Dis-lui tous ces vents funèbres
Qui tombent en glace sur nous,
Et comment nous marchons tous
A tâtons dans nos ténèbres.

Ah! du moins si la souffrance
Reste notre dure loi,
Qu'il rallume en nous la foi,
Qu'il réchauffe l'espérance!

Prie ainsi, prie, invisible,
Un plus invisible encor,
Mais qui soutient ton essor
Et rend ton aile invincible.

Ainsi le cœur qu'il anime
D'un même élan monte à lui,
Et sent un secret appui
Sur les terreurs de l'abîme.

Mais l'azur qui te recèle
De nouveau te laisse voir,
Là, comme un petit point noir,
Ici, comme une étincelle.

Et, ta requête achevée,
Tu te balances dans l'air,
Puis, comme un trait, un éclair,
Tu t'abats sur ta couvée.

Mais revole, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud;

Le prier qu'il nous envoie
De quoi mûrir nos moissons,
De quoi fleurir nos buissons;
Dans les cœurs soleil et joie.

Alouette, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud.

LA SAGESSE DE L'OURS

Voici les termes consacrés
D'un vieux dicton, rustique adage :
« Si le soleil luit sans nuage
Sur la Chandeleur, vous saurez
Qu'un hiver encore vous aurez.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne. »

Lorsque sans rime ni raison
Un inconnu vous complimente,
Vous dit : Mon cher ! et vous tourmente
De ses bons mots hors de saison,
Rentrez bien vite à la maison.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne

Lorsque, déjà sur son déclin,
Une beauté toujours nubile,
Mais qui n'en est que plus habile,
Dresse sur vous un œil câlin,
Fuyez comme on fuit le Malin.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsqu'un auteur, d'un beau sermon,
Vous gratifie en sa préface,
Quoi qu'il vous dise, quoi qu'il fasse,
Lisez son livre, et s'il est bon,
Applaudissez ! mais sinon, non!
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsqu'on vous tient de beaux discours,
Qu'on vous promet, sans nulle enflure,
Tout bénéfice, et, pour conclure,
Que l'on vous dit : « Prenez mon *ours*, »
Ne prenez rien ! craignez les *fours*.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsqu'on vous dit : « Venez à nous,
Votre caverne est bien obscure,
Et l'on y fait triste figure ;
Tout est à vendre, estimez-vous ; »
Restez plutôt avec les loups.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Quand vous voyez les hauts emplois
Aux mains d'acteurs de second ordre ;
Quand tout leur art est de se mordre ;
Quand le génie est aux abois ;
Dites : « Mieux vaut le fond des bois. »
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Faisant ainsi, vous resterez
Seul comme un ours en sa tanière ;
Mais dans une autre, la dernière,
A votre tour quand vous irez,
En paix du moins vous dormirez.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

LIVRE VIII

JEUNES FILLES

Le *Livre de jeunesse,* dans les *Chansons lointaines,* n'a de commun qu'une ressemblance de titre avec cette série de chansons, toutes consacrées à esquisser le profil de quelque figure jeune et fraîche. Plusieurs de ces *silhouettes* datent, non des premières, mais des dernières années d'Olivier. Néanmoins les vers qui servaient de prologue à ce *Livre de jeunesse* pourraient tout aussi bien s'appliquer ici :

L'homme est étrange en sa faiblesse,
Toujours changeant, capricieux,
Toujours tourné vers d'autres cieux,
Vers d'autres bords, sans trouver mieux,
Toujours regrettant ce qu'il laisse.
Quand il est jeune, il se croit vieux,
Et lorsque l'âge enfin le presse,
Il a toujours devant les yeux
Les vieux songes de sa jeunesse.

On trouvera une idée assez semblable, exprimée sous une autre forme, dans les vers qui ouvrent la série qu'on va lire, et qui formaient le prologue de quelques morceaux groupés dans les *Chansons lointaines* sous le titre de *Chansons du printemps.*

(Les éditeurs.)

LIVRE VIII

JEUNES FILLES

Prologue.

C'est pour vous, jeunes filles,
Pour vous, jeunes garçons,
Pour vous, dans les charmilles,
Pour vous, dans les buissons,
Pour vous que l'oiseau vole,
Et pour vous que le vent
Autour de la gondole
Se berce au flot mouvant ;
Pour vous, avec l'abeille,
Pour vous, sur l'Alpe en fleur,
Que le printemps s'éveille,
S'éveille au fond du cœur ;
C'est pour vous qu'il me gagne,
Moi, pauvre vieux chanteur,
Qui descends la montagne,
Tout pensif et rêveur ;
Pour vous, sur l'autre pente,
Pleins de vie et de foi,
Oui, c'est pour vous qu'il chante,
C'est pour vous, non pour moi.

LE PROMENEUR

Là-bas, au détour de la rue,
Où si nombreux sont les passants,
A sa fenêtre est apparue,
J'en ai l'âme encor tout émue,
Jeune fille simple, ingénue,
Jeune fillette de quinze ans.

Douce et rosée est sa figure;
Noirs, ses grands yeux; noire, sa chevelure.
Voilà! voilà!
Pourquoi je passe et repasse par là.

C'était l'heure fraîche et tranquille
Où se lève le vent du soir.
Et promeneurs gagnant la ville,
Jeune garçon au pas agile,
Grave mari, vieillard débile,
Tous se détournaient pour la voir.

Et moi, quand je passai près d'elle,
Je regardai longtemps, longtemps la belle.
Voilà! voilà!
Pourquoi je passe et repasse par là.

Sur un bouquet de violette
Ses longs regards restaient fixés.
Pensive, elle était là seulette,
Oubliant la foule indiscrète,
Et laissant son âme distraite
Se voiler de ses yeux baissés.

Et cependant, faut-il le dire ?
J'ai cru, moi seul, rencontrer son sourire.
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

Ce fut pour moi bonheur suprême !
Et, bien que j'aie été muet,
Dès lors, il me semble à moi-même
Que ma rougeur, mon trouble extrême
A mes amis disent que j'aime,
A tous vont livrer mon secret.

Mais, puisqu'on sait que je l'adore,
Là-bas, je veux passer, passer encore
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

CLAIRETTE

Clairette, vous me permettez
De vous traiter comme ma fille,
De vous dire vos vérités
Comme un vieux grondeur de famille.

Eh bien! je vous dirai d'abord
Que vous êtes beaucoup trop franche :
Votre pensée a ce grand tort
D'être toujours en robe blanche.

Pourquoi ne feignez-vous jamais?
Est-ce le tout d'être discrète?
Mentir vous ferait peur : eh mais,
Chacun ne ment-il pas, Clairette?

On ment de la langue et des yeux,
On ment de la voix et du geste.
Le mensonge est si gracieux!
Rien de si gauche qu'un Alceste!

Composez donc votre maintien :
C'est le grand art, le don suprême.
On ment aux autres pour un rien;
En tout, on se ment à soi-même.

Ensuite, vous vous figurez
Le savoir une grande affaire.
La grande affaire, vous verrez,
Clairette, c'est le savoir-faire.

Le moindre livre vous sourit,
Jaune, gris, bleu, les vers, la prose;
Mais nulle feuille où l'on écrit
Ne vaut une feuille de rose.

Vous voudriez faire le tour
De la science et de l'histoire.
La Fontaine l'a dit un jour :
« Tout cela, c'est la mer à boire. »

Vous aimez aussi les oiseaux,
Et toute espèce de musique,
Excepté ces grands airs nouveaux,
Qui n'auront jamais rien d'antique.

A ces morceaux tout brillants d'art,
Mais où l'idée est fort prudente,
De Beethoven et de Mozart
Vous préférez le moindre andante !

Hændel et Haydn sont vos amis.
Allons ! je vous le dis sans voiles,
C'est aimer, est-ce bien permis !
Le chant des fleurs et des étoiles.

Vous allez même jusqu'au Bach :
C'est du vieil or pur que ses fugues;
Mais sur le nom jugez du sac :
Autant vaudrait s'appeler Hugues.

Quelle idée encor, vers le soir,
D'aller, l'âme en paix et rêveuse,
Sous les grands ormes vous asseoir,
Avec la mousse pour causeuse !

Ou le matin, dans les halliers,
En jeune biche reposée,
De ne craindre, pour vos souliers,
L'herbe haute, ni la rosée !

Ou bien, à toute heure du jour,
Cherchant quelque fleur buissonnière,
De courir faire un petit tour
Au moins dans la genevrière !

Avouez-le, n'êtes-vous pas
Assez folle, quand tout sommeille,
Pour essayer d'ouïr tout bas
Ce chant qui n'est pas pour l'oreille !

Quand tout s'efface à l'horizon,
La nuit, sous ce grand ciel paisible,
Il vous semble être en la maison
Du Père et du Chef invisible.

La vallée ou nous marchons tous,
Pour vous est celle du mystère :
Vraiment, Clairette, y pensez-vous ?
Mais il fait grand jour sur la terre !

Ainsi, vous êtes, en un mot,
Trop sérieuse ou trop naïve.
Le monde est léger, triste ou sot :
Comme il vit il veut que l'on vive.

Le clair ruisseau qui, dans les prés,
Fait maint détour dont il s'amuse,
Vaut-il des flots droits et serrés
Se rengorgeant dans leur écluse ?

Une abeille, en son vol léger,
Qui va, qui vient, et qui travaille,
Vous plaît mieux, j'en voudrais gager,
Qu'une guêpe à la fine taille.

Dans tout cela, le compte est clair,
Laissant à d'autres le solide,
Vous faites des rêves en l'air,
Tandis qu'ils en font dans le vide.

J'ai vu l'oiseau, de ses chansons
S'égayant seul, de branche en branche ;
J'ai vu la fleur, dans les buissons,
Riant sous sa corolle blanche ;

J'ai vu, cachée au fond des bois,
Une source aimable et secrète,
Et c'est ainsi que je vous vois,
Mais c'est votre faute, Clairette.

LINA

Qui doucement chemine
Comme, où Dieu l'inclina,
Le ruisseau qui badine
Et rit sous l'aubépine ?
Lina.

Qui veut, sur la colline,
Que le ciel lui donna,
N'être qu'une églantine
Cachée et qu'on devine ?
Lina.

Quelle est sous la charmille,
Qui s'en illumina,
Ce rayon qui scintille,
Cet œil bleu qui pétille ?
Lina.

Quand renaît la pervenche,
Que l'hiver moissonna,

Au bois, en robe blanche,
Qui vers elle se penche ?
Lina.

Des fleurs des monts, trophée
Que sa main butina,
Qui redescend coiffée,
Comme une jeune fée ?
Lina.

Qui, les cheveux en onde,
D'épis se couronna,
Et fit dire, à la ronde :
« Blonds épis, tête blonde ? »
Lina.

Qui, tenant une pêche,
En riant la tourna,
Sans nul air de pimbêche,
Vers sa joue aussi fraîche ?
Lina.

Sur sa lèvre vermeille
Quelle est celle qui n'a
Que le miel de l'abeille,
Sans le dard qui s'éveille ?
Lina.

D'une longue tourmente
Dont le flot l'entraîna,

Qui donc, que je ne mente !
Nous revient plus charmante ?
Lina.

Quelle est, et c'est tout dire,
Celle dont même on a,
Sut-on mal la décrire,
Encore un doux sourire ?
Lina.

PORTRAITS

I

Son œil est doux, sensible et gai ;
Sous les cils bruns il étincelle,
De ce bleu des plumes du geai,
Eclair d'azur au coin de l'aile.

Ses cheveux ont le brun doré
De la châtaigne ouvrant sa coque,
On voit courir leur flot moiré
Sous le velours vert de sa toque.

Sa robe aussi d'un vert naissant
Comme les premiers jets du saule,
Sans nul effort joue en passant
Avec la taille, avec l'épaule.

Blanc sous un mince ruban noir,
Elle a le cou de la colombe,
D'un mouvement si doux à voir,
Soit qu'il s'élève ou qu'il retombe.

Sa joue est bien la pêche en fleur,
Comme sa lèvre est la cerise,
Qui n'a rougi, chaste couleur,
Que du soleil et de la brise.

Ainsi modeste en son maintien,
Charmante fleur et qui s'ignore,
Elle est le jeune lis dont rien
N'a fait pencher la tête encore.

Et cependant, l'air d'un oiseau
Qui va, qui vient, d'une aile folle,
Vous suit de l'œil, passe un ruisseau,
Boit, vous regarde, et puis s'envole.

II

Ses yeux d'un bleu d'iris foncé
Ont le calme d'une eau sereine,
Miroir sans tache ou n'a passé
Que l'ombre de leurs cils d'ébène;

Ou bien un seul nuage encor,
Quand sur son front, quand sur sa joue,
Comme un voile de flamme et d'or,
Sa chevelure se dénoue.

Elle a le teint d'un blanc si pur,
Que, vient-elle à rougir sans cause,
On se demande, on n'est pas sûr
Si c'est du blanc, si c'est du rose.

Dans ses cheveux nul ornement,
Aucune fleur à sa ceinture;
Elle-même est le diamant,
Elle, la rose blanche et pure.

Sa robe d'un lin argenté,
Couleur de la vague marine,
Flotte avec grâce en liberté,
Gonflée un peu sur la poitrine.

Son pied touche à peine le sol,
Et d'une marche si légère
Qu'on croit la voir prendre son vol,
N'étant ici qu'en étrangère.

Mais ce qu'elle a surtout des cieux,
Ce qu'on dirait d'une immortelle,
Ce sont ses yeux, ce sont ses yeux!...
Ils font rêver... mais rêve-t-elle?

III

Quand on la voit sur les monts apparaître,
Grande, élancée, et les yeux d'un feu clair,
N'est-elle point, sans se faire connaître,
Une habitante, une fille de l'air?

N'est-elle point des cimes descendue
Pour se mêler à nos essaims joyeux,
Puis remonter, comme elle en est venue,
Dans son Olympe invisible à nos yeux ?

Elle a la taille et le port d'une reine,
La grâce noble et le pas mesuré,
Et dans son calme et sa hauteur sereine
Je ne sais quoi de doux et d'assuré.

Lorsqu'en riant elle frappe la terre
De son bâton ferré comme un épieu,
Est-ce Diane, en un val solitaire
Tenant sa cour et debout au milieu ?

Non, ce n'est pas des fables de la Grèce
Le songe vain, ressuscité pour nous,
Car sur les monts la belle chasseresse
Ne frappe au cœur ni les cerfs ni les loups.

Mais la voilà qui, le front sans nuage,
Nous dit adieu, s'éloigne et disparaît,
Comme une nymphe écartant le feuillage
Et qui soudain rentre dans la forêt.

QUATORZE ANS

(A Mlle Angèle ***.)

A quatorze ans, c'est de la vie
Le frais bouton, demi fermé,
Qui s'ouvre à peine, et se replie,
Et s'ouvre encor, tout parfumé.

A quatorze ans, tout se colore,
Même les pleurs, trouble incertain :
Ce sont les larmes de l'aurore,
Les perles roses du matin.

A quatorze ans, sur la montagne,
Tout n'est qu'azur et frais gazon;
On ne voit pas l'ombre qui gagne
Les bords lointains de l'horizon.

A quatorze ans, du vaste monde
Les mille voix chantent dans l'air;
On n'entend pas celle qui gronde
Ou rit tout bas d'un rire amer.

A quatorze ans, on n'est que belle,
Sans le savoir déjà trop bien :
Et cependant, dites, Angèle,
A quatorze ans, n'en sait-on rien?

APRÈS QUATORZE ANS

(A Angèle ***. — Inédit.)

Quand on est tout éclose
Et dans son plein été,
On est toujours la rose
Qu'on a toujours été.

Et puis une autre chose :
Je vois un rejeton.
On est toujours la rose,
La rose et le bouton.

De la métamorphose
Je sais quelqu'un qui rit.
On est toujours la rose,
La rose qui fleurit.

Bien que le temps morose
Ait raison de chacun,
On est toujours la rose,
La rose et son parfum.

Mars 1870.

A DE JEUNES COMMÈRES

(Inédit.)

Vos cheveux tombent sur l'épaule
En longs anneaux, châtains ou blonds;
Cependant la neige du pôle
De mon front creuse les sillons.
Sur moi, sur d'autres pauvres hères,
On ne vous sait que mieux jasant;
Allons, allons! jeunes commères,
Donnez-vous-en!

Vos yeux sont noirs ou bleus, n'importe!
Ou bleus ou noirs, ils sont charmants;
Même ils sont faits de telle sorte
Qu'on les voit autres par moments.
Dans leur beau ciel, sourdes colères,
Fauves éclairs se vont croisant.
Allons, allons! jeunes commères,
Donnez-vous-en!

Jamais de lèvres plus vermeilles,
Ni de sourires plus railleurs!
On se figure des abeilles
Qui prêteraient leur dard aux fleurs.
Quand passent les fleurs éphémères,
Le dard leur reste en vieillissant.
Allons, allons! jeunes commères,
Donnez-vous-en!

Oui, vous avez toutes les grâces,
Esprit, jeunesse, entrain, beauté;
Seule une manque, et fuit vos traces,
Celle du cœur, c'est la bonté.
Avec les autres, plus légères,
On est méchante en s'amusant.
Allons, allons! jeunes commères,
        Donnez-vous-en!

Donnez-vous-en, mesdemoiselles,
On vous le passe, on en sourit.
Faites jaillir les étincelles,
Les traits si fins de votre esprit:
Propos légers, sottes chimères,
Maint conte bleu, bien reluisant.
Allons, allons! jeunes commères,
        Donnez-vous-en!

LAURE C.

(Inédit.)

La taille élancée et menue
D'un jeune bouleau qui, du sol
S'élevant déjà vers la nue,
Va croître encor, prendre son vol.

Une tête riante et fine,
Des yeux noirs, confiants et doux,

Un sourire qui se dessine
Sans nulle malice en dessous;

La jeune fille à son aurore,
Au premier éveil du matin,
La femme qui n'en est encore
Qu'à son premier rêve incertain;

Age charmant, âge adorable :
L'âme ignorante du péril,
Ne croyant qu'au vent favorable,
Comme la jeune fleur d'avril.

Telle au matin qui vient d'éclore
Autour du lac que nous aimons,
Telle est cette charmante Laure :
Une gazelle sur les monts.

Lausanne, juin 1869.

UNE LARME

(Inédit.)

« D'une larme tout un poëme : »
Vous dites qu'on en peut tirer.
S'il ne s'agit que de pleurer,
Chacun n'a que trop en soi-même,
Une larme, tout un poëme.

On pleure même d'amitié,
A l'âge où l'on ne doit prétendre
A rien de plus doux, de plus tendre.
Mais qu'en tout on soit de moitié,
On pleure même d'amitié.

Quand on est vieux, quand on est belle,
On peut encor sourire à deux.
Pleurer est souvent hasardeux;
Mais point de noise, de querelle,
Quand on est vieux, quand on est belle.

Qui sait ? peut-être on aime mieux.
Tête blanche à tête mutine
Résiste moins, et moins s'obstine ;
Au jeune enfant cède le vieux.
Qui sait ? peut-être on aime mieux.

Cette amitié, dernier sourire,
Si dans vos yeux elle me luit,
Les miens alors, mouillés sans bruit,
Mieux que ma voix sauront vous dire
Cette amitié, dernier sourire.

Mais, dans les vôtres, point de pleurs !
Je le défends : que l'on n'y voie
Jamais que des larmes de joie,
Comme des gouttes sur les fleurs.
Non, dans vos yeux, non, point de pleurs !

Pour vous, pour nous soyez heureuse!
Suivez gaîment votre chemin,
Sans trop songer au lendemain,
Sans trop voir la route poudreuse.
Pour vous, pour nous soyez heureuse!

On n'est heureux qu'en se donnant;
C'est le secret, c'est le grand charme.
Le cœur ainsi peut d'une larme
Se faire un monde rayonnant.
On n'est heureux qu'en se donnant.

ENVOI

Cette larme, tout un poëme,
Des vers ne la peindront jamais.
Je l'ai vue au temps ou j'aimais.
La verrez-vous ainsi vous-même,
Cette larme, tout un poëme.

Gryon, juillet 1869.

LA PARTIE DE BOULES

(Historique. — Inédit.)

Dans l'allée au fuyant contour
Nous avions, rasant la bordure,
Jeté nos boules tour à tour,
Elle, d'une main preste et sûre.

Et moi, de m'étonner comment
La boule pesante et qui sonne
Pouvait partir si gentiment
De si petite main mignonne.

Mieux cependant que je ne puis,
Je voyais cette main rosée
Balancer la boule de buis,
Qui partait comme une fusée.

Elle fit plus d'un coup vainqueur,
Serrant de près le but mobile.
J'en sais qui disent : « Dans mon cœur
Elle est encor bien plus habile. »

Pour nous, au chef tout grisonnant,
De tels pensers ne sont pas nôtres ;
Mais chaque coup bien résonnant,
Je le voyais tomber sur d'autres.

Toc! et voilà l'un débusqué,
Toc! un second qui l'accompagne,
Toc! un troisième débloqué,
Mais pour mieux tenir la campagne.

Quel est celui qui restera?
En est-il un, joueur fidèle,
Longtemps battu, mais qui saura
Gagner la partie avec elle?

En son jeu donc, moi, je rêvais
Au jeu du monde et de la vie.
Y pensait-elle? moi, j'avais
L'âme à la fois triste et ravie.

On ne pense à rien de cela
Lorsque l'on monte encor la cime;
Mais quand on descend au delà,
Après la pente on voit l'abîme.

Oh! qu'il lui soit longtemps voilé,
Et puisqu'à tout œil il se montre,
Sans en avoir le cœur troublé,
Qu'elle en soutienne la rencontre!

Pendant que je rêvais ainsi,
Elle, dans l'eau de la fontaine,
Plongea sa main, ayant souci
De quelques grains de sable à peine.

Et la fontaine au frais jasmin
Me répondant par son murmure,
Tant qu'elle eut la petite main,
Semblait couler encor plus pure.

Lausanne, 10 juillet 1869.

POUR LINA

(Inédit.)

Dans ses cheveux blonds et bouclés
Court et se glisse et se fait place,
Malgré leurs flots entremêlés,
Le ruban bleu qui les enlace.

Ainsi parfois, double trésor,
Sur les sentiers où le blé penche,
On voit le long du sillon d'or
Le bleu sillon de la pervenche.

Mais son regard, rayon charmant,
Comment le peindre? Et son sourire?
On ne saurait même comment
Les séparer pour les décrire.

Telle est sa grâce au doux maintien,
Sa bonté vive et même tendre,
Que l'on est pris en moins de rien,
Pris d'amitié, pour bien l'entendre.

Dans ces chalets où mon cœur va
Sitôt qu'il peut donner de l'aile,
Par un beau soir elle arriva,
Fleur du pré vert, et la plus belle.

Quand son regard riant et pur
De cime en cime errait, timide,
Et se perdait dans leur azur,
« Oh! me disais-je, l'œil humide,

» Oh! que les cieux, des cieux plus hauts
Que cet azur des monts en fête,
Versent leur joie et leur repos
Et leur sourire sur sa tête! »

Puis, de l'alpage aux fières tours,
Causant, rêvant, nous descendîmes,
Et maintenant je vois toujours
Sa blonde tête au pied des cimes.

Cergniemin, 30 août 1868.

DANSEZ

(Inédit.)

Dansez sur la colline,
Sur l'herbe qui s'incline,
A peine un court moment,
  Dansez, bergère
    Légère,
  Dansez, légère,
    Légère,
Dansez légèrement.

Dansez au haut des cimes,
Effleurez les abîmes
De votre pied charmant,
  Dansez, bergère
    Légère,
  Dansez, légère,
    Légère,
Dansez légèrement.

Front levé, tête nue,
Dansez, foulez la nue
Qui vous porte et vous ment.
  Dansez, bergère
    Légère,
  Dansez, légère,
    Légère
Dansez légèrement.

A la lèvre un sourire,
Sur les cœurs, votre empire,
Sans plaindre leur tourment,
  Dansez, bergère
    Légère,
  Dansez, légère,
    Légère,
Dansez légèrement.

CHARLOTTE

(Inédit.)

Des cheveux d'or ; partout des roses,
Et sur la joue et sur les bras;
De petits yeux, mais que de choses
Ils disent... ou ne disent pas !

Une taille, comment la peindre !
Celle d'une nymphe des bois.
Rien à cacher et rien à feindre;
Je n'en sais rien, mais je le crois.

Bien mieux encor : une âme éprise
Du vrai, du bon, du dévoûment,
Et qui sera toute surprise
Qu'on le remarque seulement.

Lausanne, le 19 décembre 1873.

ŒIL DU MATIN

(Inédit.)

Il était jadis une belle
Que j'appelais: Œil du matin,
Car il sortait de sa prunelle
Un rayon d'azur argentin.

Les cheveux blonds, la taille fine,
Le pas léger, foulant le thym,
Oui c'était bien, sur la colline,
C'était bien vous, Œil du matin.

Troublée un jour d'une pensée,
De quelque nuage lointain,
C'était encor, dans la rosée,
Rosée en pleurs, l'Œil du matin.

De Roméo, de Juliette
Rêvait-elle le noir destin ?
Qu'elle ait plutôt de l'alouette,
Qu'elle ait toujours l'œil du matin !

Gryon, novembre 1874.

ENCORE UN PORTRAIT

(Inédit.)

Elle est jeune, vive et riante,
Elle a la grâce et la beauté,
La chevelure chatoyante,
D'un noir brillant et velouté ;

Sur un front blanc, pur et candide,
Deux arcs d'ébène au fin contour,
Et des yeux bruns, flamme limpide,
Onde de feu, rayon du jour.

Et pourtant rien dont on s'effraie,
Nul air altier, nul ris moqueur :
C'est l'églantine sur la haie,
Son naturel et sa fraîcheur.

Quand elle chante, sa voix pure,
Souple et sonore sans efforts,
A le facile et doux murmure
De l'eau jouant avec ses bords.

A la voir ainsi florissante,
Chacun l'aime, tout haut, tout bas,
Chacun dit : Elle est ravissante.
Elle seule ne le croit pas.

O charme heureux, ô fleur de vie,
Orgueil du jardin paternel,
On la regarde avec envie
Comme on regarde un coin du ciel.

Crissier-Lausanne, juin 1869.

DERNIER PORTRAIT

(Inédit.)

Sous un front blanc d'un dessin pur,
Elle a des yeux d'un bleu céleste,
Riant éclair, limpide azur,
Jamais voilé, toujours modeste.

Jamais ses lèvres n'ont lancé
Le trait qui rit de sa morsure ;
Jamais son cœur ne fut blessé,
Au point de rendre la blessure.

Avec la grâce et la beauté,
Elle a le don, plus rare encore,
Le don charmant de la bonté,
Que chacun voit, et qui s'ignore.

Lorsque ses cheveux, le matin,
Laissant encor flotter leurs ondes,

Ses yeux cherchant le ciel lointain,
Et sa main dans les boucles blondes,

Elle suit, le cœur un peu las,
Son innocente rêverie,
On dirait un ange ici-bas
Qui regarde en haut sa patrie.

LIVRE IX

CAMPAGNE

La *campagne* et la *montagne* se touchent de si près dans notre pays qu'il n'a pas toujours été facile de faire la distinction entre les morceaux qui devaient rentrer dans cette série-ci et ceux qu'il convenait de réserver pour la suivante. *Brise matinale* et *Aurore printanière* seraient à leur place dans l'une et dans l'autre. Dans le doute, nous avons opté en faveur de celle-ci, afin de laisser à la suivante tout le caractère et tout le parfum de la poésie alpestre.

(Les éditeurs.)

LIVRE IX

CAMPAGNE

LES CAMPAGNES

I

LES FLEURS DANS LES PRÈS

Sur le bord d'un champ mûr, par les épis cachée,
Considérant le ciel, ou, la tête penchée,
Assemblant des bluets qui, dans la moisson d'or,
Sont comme des joyaux semés dans un trésor,
Une fille est assise, et toute seule. Un frêne,
En s'inclinant parfois, lui jette avec amour
Le voile fugitif de son ombre sereine,
    Qui tremble au souffle d'un beau jour.

Assise et toute seule. Elle est faible et malade;
Ses pas sont lents et courts : des haltes, fréquemment,
Doivent, triste repos, couper sa promenade,
Et d'aucun bras le sien ne s'appuie un moment.

En tous sens la moisson disperse les familles :
Le village est aux champs, époux, garçons et filles,
Et les petits enfants, vol bruyant de glaneurs
Qui tourne autour des moissonneurs.

Le chien lui-même, au pied d'un noyer solitaire,
Non loin des travailleurs, surveille avec mystère
Un grand panier couvert, leur espoir et le sien,
Dépôt qui tente même un si probe gardien.
Au sein d'une javelle un nouveau-né repose ;
L'animal vigilant, s'accroupissant auprès,
Lèche dans les épis la petite main rose
Du bel enfant qui dort au frais.

Tout est vie et labeur sur la plaine brûlante,
Qu'un soleil rugissant mord de ses dents de feu ;
Mais la pauvre malade, avec sa main tremblante,
Ne cueille que des fleurs et succombe à ce jeu.
Ses doigts fiévreux et secs, sa lourde et chaude haleine
Flétrissent promptement les bluets qu'avec peine
Elle arrache, en faisant un effort triste et doux
Pour les tresser sur ses genoux.

Dans les modestes fleurs, à leur tête, elle place
Un pavot dont la flamme à l'azur s'entrelace,
Et semble aussi trouver, dans cet amusement,
Le langage muet d'un noir pressentiment.

« Voilà ce que j'étais ! — peut-être disait-elle :
Fraîche, avec des couleurs sur la joue et les bras ;
Voilà ce que j'étais : jeune, riante et belle !
Et maintenant, que suis-je, hélas ! »

Ou bien, d'un plus secret tourment, peut-être encore,
Avec cette couronne elle entretient son cœur :
« Je l'aimais ! je l'aimais ! que toujours il l'ignore,
Maintenant que je suis une ombre qui fait peur.
Il est le pavot rouge où la vie étincelle ;
Moi, je suis la fleur bleue, ou du moins je fus telle,
Pâle à présent, fanée au moment de s'ouvrir,
La pauvre fleur qui va mourir ! »

Soudain, par sa tristesse emportée, abattue,
Comme pour se soustraire au penser qui la tue,
Elle tourne la tête, et dans les blonds épis
La plonge, et disparaît sous leur morne tapis.
Elle y resta longtemps ; et les tiges penchées,
Par ce jour calme et chaud, s'étonnèrent de voir
Des gouttes humecter leurs pailles desséchées,
Sans que le ciel les fît pleuvoir.

Elle demeurait là, pleurant, la pauvre fille !
Sur sa vie envolée et son bonheur perdu,
Sur ses rêves éteints de mère de famille,
Quand elle aurait un fils à son bras suspendu,

Qui vers son père au champ s'en irait avec elle,
Sur la gerbe à son tour porterait la javelle,
Et le soir, à tous deux, leur donnerait la main,
En babillant par le chemin.

Un aigre sifflement interrompt sa pensée.
Les frissonnants épis, sous la faux balancée,
Tombent, vaste forêt abattue à grands coups,
Et que le faucheur range entre ses deux genoux.
Elle dressa la tête et se leva tremblante.
Les moissonneurs surpris s'arrêtèrent soudain...
Sinon, comme une fleur de la moisson, sanglante
Ils l'eussent roulée à l'andain.

Leur salut amical fut suivi d'un langage
Dur à son cœur : « Il est bien tard pour être au lit,
Dirent-ils en riant : Voyons ! prenez courage !
Plus on se laisse aller et plus on s'affaiblit. »
Elle, dans son dépit, prend, d'une main qui tremble,
Un râteau sans emploi, le balance et rassemble
Quelques épis traînards,... mais bientôt l'instrument
Retombe et dort sans mouvement.

Sans rien dire elle part; et, bronchant dans le chaume,
Elle atteint du noyer le frais et large dôme.
Le nouveau-né jouait tout seul avec ses doigts,
Ou faisait en riant un murmure de voix.

Comme il tendait les mains, en piétinant sa couche,
Il fallut la couronne à ce petit boudeur,
Qui lui sourit au moins; mais, pour le chien farouche,
Il la reçut d'un ton grondeur.

Inquiète, la mère accourut empressée,
Se reprochant tout bas d'avoir manqué de soin.
Elle n'osa d'abord déclarer sa pensée,
Mais quand, bientôt après, la malade fut loin,
A l'enfant, qui pleurait, elle ôta la guirlande.
Des affligés on aime à suspecter l'offrande :
Et d'ailleurs c'est un mal, dit-elle en s'alarmant,
Qui se ramasse promptement.

II

LE NANT DE L'AYSELET

Timide, et se gonflant à peine dans l'orage,
Un ruisseau, sous son voile et son dais de feuillage,
Berce avec nonchalance une onde qui s'endort
A l'ombre des taillis cheminant sur le bord.
L'aune et le saule, en paix, y baignent leur racine,
A côté des buissons de mûre et d'aubépine.
Les jeunes peupliers y murmurent le soir.
Parfois, du vert fourré s'élance un merle noir,
Qui s'envole en sifflant son air grave et rustique.
Seuls, de hauts châtaigniers, restes de l'âge antique,

Dominent les arceaux où le flot mince et pur
Glisse de creux en creux, comme un filet d'azur.
Pour atteindre à son lit s'inclinent les prairies,
Et les plus frais gazons lui font des broderies.
Les ancêtres naïfs nommèrent ce ruisseau
Le *Nant* de l'*Ayselet* ou du petit oiseau.
C'est là, sur l'herbe molle, à l'ombre du bocage,
Couchée, un grand chapeau protégeant son visage,
Qu'une faneuse, un jour de printemps, sommeillait.
A ses pieds, le ruisseau lentement s'en allait,
Comme s'il eût tremblé qu'une marche écumeuse
Ne l'éloignât trop tôt de la belle dormeuse.

Laissant ses compagnons, à jeun dès le matin,
Faire, accoudés en cercle, un rustique festin,
Elle était là venue; il lui fallait de l'ombre,
Et la voilà qui dort sous le bocage sombre.
La feuille froide étend sur son front la pâleur;
De l'herbe tout son corps boit l'humide fraîcheur;
Et l'onde, au mol courant imprudemment ravie,
Va glacer dans son sein la source de la vie.

Et pourtant, quand baissée au bord du ruisseau frais,
Qui pour lui mieux sourire un moment prit ses traits,
A genoux, et son front effleurant l'eau tranquille,
Elle y sentit passer comme un bruit d'aile agile,
Une sorte d'effroi la saisit; mais voyant
Ses longs cheveux mêler au cristal ondoyant

Des flots d'un or soyeux qu'un indiscret branchage
Avait sournoisement dérangés au passage,
Elle rit de sa crainte et s'expliqua le bruit.
Puis, d'une preste main quand elle eut reconstruit
La tresse en fins anneaux à ses pieds déroulée,
Elle baigna sa joue en cette onde troublée.

Et pourtant c'était bien, sous les feuilles perdu,
Un oiseau qui, battant de l'aile et l'œil tendu,
Semblait vouloir lui dire, en ce muet langage :
Voilà mon bien, à moi ! ma source et mon ombrage.

Lorsqu'elle fut couchée, et son bras à demi
Se dérobant sous l'herbe, et son sein endormi,
Alors le jeune oiseau, sautillant et timide,
Quitta d'un pied furtif son nid, sa grotte humide,
Et, voletant de l'arbre aux pointes du gazon,
A la belle faneuse il chanta sa chanson :

« Je suis, je suis la voix dans les feuilles cachée !
» La feuille me répond quand le vent l'a touchée :
» Je suis, je suis dans l'air le soupir entendu,
» Et le bruit incertain de l'azur descendu.

» Je vole tout le jour de l'aubépine aux chênes,
» Aux dômes des tilleuls, des noyers et des frênes.
» Je gazouille au matin, j'ai des refrains le soir, [noir.
» Quand l'étoile, à mes chants, danse au fond du ciel

» L'étoile, c'est ma sœur. Je l'aime, et je l'ai vue
» Jusqu'au bord de mon nid descendre de la nue.
» Elle est blanche et rosée ; elle m'aime, et souvent
» Je lui jette un baiser que lui porte le vent.

» Mais j'aime mon taillis par-dessus toutes choses.
» Plus que l'astre d'argent, plus que le sein des roses,
» Mon feuillage et mon nid qui se penche sur l'eau,
» Et me berce la nuit au souffle du ruisseau.

» Je veux t'aimer aussi, fille de la prairie,
» Marguerite qui dors parmi l'herbe fleurie.
» Viens ! je te donnerai mon bassin frais et pur,
» Mon lit de mousse verte et mon bocage obscur.

» On t'aura déjà dit que, belle entre les belles,
» Grandissant comme un lis parmi les fleurs nouvelles,
» Personne n'a des yeux aussi parlants que toi ;
» Mais personne, non plus, ne le dit comme moi.

» C'est moi, lorsque pensive un jour, au pied d'un saule
» Tu t'arrêtas, c'est moi qui, frôlant ton épaule,
» Jaloux du baiser d'or qu'osait l'ardent soleil,
» Y fis soudain passer comme un frisson vermeil.

» Ce matin, les faucheurs, marchant dans la rosée,
» Embrassèrent le pré de leur faux aiguisée ;
» Et le râle du foin, tombant vert et mouillé,
» Et le cri de la faux m'ont soudain réveillé.

» Puis, lorsque le soleil fut sorti du vieux chêne,
» Je te vis arriver de la maison prochaine,
» Un râteau dans la main, sous le bras un panier,
» Vive et comme un oiseau sautant par le sentier.

» Ma belle matinée, alerte et bocagère,
» Me fut plus douce encore, mon aile plus légère,
» Comme si je t'avais emportée avec moi,
» Et que mon vol brûlant dût frissonner sous toi.

» J'ai fait le tour des prés, des nids de violettes,
» Des troncs couverts de mousse où je sais des cachettes,
» Partout, sur mon chemin, la vigne en fleur nouait
» Le traître fil qui doit me rendre son jouet.

» Car tu sais que de moi la vigne est amoureuse,
» Et que cette folâtre à mon aile peureuse,
» D'un lacet mince et vert qui va s'entortillant,
» Fait un piège, le soir, où je tombe en volant.

» Mais je ne l'aime pas et me détourne d'elle ;
» Car elle enchaînerait ma voix avec mon aile.
» Je t'aime, toi, légère ! et c'est ton chant lointain
» Que j'ai seul entendu, de tout ce long matin. »

Le feuillage frémit ; les frênes s'inclinèrent,
Les sveltes peupliers au vent s'abandonnèrent ;
Le ruisseau fit entendre un murmure d'amour,
Et de son flot d'argent ! « Viens ! — dit-il à son tour.

» Viens ! et nous t'aimerons : ta petite voix douce
» Est comme l'eau qui jase en dansant sur la mousse. »
Les fleurs dirent aussi : « Viens, notre sœur ! le soir,
» Alors que les lis blancs fleurissent au ciel noir. »

La faneuse eut le cœur troublé de son beau rêve.
C'était comme un parfum que le vent nous enlève.
Elle en aimait le vague et fuyant souvenir,
Miroir que tout penser menaçait de ternir.

Dans sa grotte sonore et de trèfle ombragée,
Où le thym est un chêne à la cime étagée,
Le grillon, sous les prés longuement applaudi,
Chantait à demi-voix sa chanson de midi.
Au fond des vastes cieux l'alouette perdue
S'ébattait, invisible, et partout entendue.
Le coucou répondait dans le secret des bois.
Tout être avait son mot, le silence une voix.
La fleur du souvenir et de la rêverie,
De ses yeux bleus voilés étoilait la prairie ;
Et l'on n'entendait plus que ce bruit incertain,
Comme un fleuve sans bord roulant dans le lointain :
Frémissement confus de vie et de lumière,
Rayonnante vapeur de la nature entière,
Lorsque l'air étincelle et que, limpide et pur,
Il semble bouillonner dans une urne d'azur.
Tout vivait, tout brillait. Mais pourquoi, jeune fille,
Es-tu si pâle, alors qu'autour de toi scintille,
Comme un astre de feu, la terre à son réveil ?
Qui t'a touché le front pendant ce court sommeil ?

Hélas! quand la moisson rassembla les familles,
Que les hommes fauchaient, et que les jeunes filles
Enjavelaient l'andain serpentant derrière eux,
L'une pleurait, malade, et les trouvait heureux.

III

LA VEILLÉE

Au rouge éclat de la vive auréole
Qu'un soir d'automne allume dans les airs,
La pâle fille a senti son épaule
D'un long frisson garder les froids éclairs.
Vers le foyer que la porte branlante
Laisse entrevoir déjà tout embrasé,
Elle se hâte, y tombe chancelante,
Et, dans la flamme à l'haleine brûlante,
Cherche un remède à son souffle épuisé.

Dans le chemin passent de joyeux groupes,
Mais la cuisine est un muet désert.
Vaches, moutons, s'en reviennent par troupes.
Le feu plaintif fait crier le bois vert.
Aux gais refrains tressaille la malade,
En regardant le sapin qui se tord :
C'était naguère au vent de la cascade ;
C'est maintenant en flamboyante arcade ;
Et l'arbre aussi dit sa chanson de mort.

Voici la mère, et les sœurs, et les hommes,
Bruyant essaim qui s'envole des champs
Pour regagner la ruche, où nous ne sommes,
Jamais, hélas! rentrés pour bien longtemps.
Mais, pauvre abeille, étrangère ou blessée,
Qui voudrait fuir l'agile tourbillon,
Elle retombe en leur foule pressée,
A chaque pas sent son aile cassée,
A chaque voix craint un coup d'aiguillon.

Ainsi restait la pauvre jeune fille,
Triste, et le front penché sur ses genoux,
Libre des soins qui mènent la famille,
Lasse à mourir, seule au milieu de tous.
La table est mise, et la nappe bien nette;
On va s'asseoir; il faudra regarder,
Répondre aussi : la souffrance est muette.
Mieux vaut le froid d'une mince chambrette :
Les pleurs au moins peuvent y déborder.

Elle va donc, haletante, furtive,
Ombre qui passe au milieu des vivants.
A son approche une pitié craintive
Glace le rire aux cœurs des plus fervents.
Mais quand la porte en criant s'est fermée,
Comme une tombe où rentrerait un mort,
Du gai repas la joie accoutumée,
A grands éclats, soudain s'est ranimée :
Elle va mieux, disent-ils; elle dort.

Elle souffrait et respirait à peine;
Elle étouffait sous le mal et les pleurs.
D'affreux sanglots, brisant sa courte haleine,
La soulevaient sur son lit de douleurs.
Vaincue enfin dans la lutte cruelle,
Et se laissant aller à son destin,
Elle a plié sous sa langueur nouvelle,
Comme une fleur qui sent la faux près d'elle
Et, frissonnant, s'incline avant la fin.

Elle revoit, dans sa fiévreuse veille,
Les verts taillis, le frais et clair ruisseau.
Un chant d'amour résonne à son oreille ;
Mais ce n'est plus que le chant d'un oiseau.
Puis elle entend les cloches du dimanche :
Tout est en fête, en habit de gala :
Les prés, comme elle, ont mis leur robe blanche
De marguerite aux rubans de pervenche...
Puis un vent noir souffle sur tout cela.

— « Oh! laissez-moi! qui peut venir encore
Me réveiller quand je n'ai pas dormi! »
— « Ma pauvre enfant, quel chagrin te dévore,
Qu'en me voyant tout ton corps ait frémi?
Viens près de nous. Il faudrait se distraire,
Manger un peu, s'efforcer et vouloir :
Pour se guérir c'est le plus salutaire.
Est-ce le temps de rester solitaire?
Quelqu'un, je pense, est venu pour te voir.

» Que crains-tu donc! tu caches ton visage.
Viens, lève-toi! le bruit t'amusera.
On va chanter pour égayer l'ouvrage,
Et puis, plus tard, peut-être on dansera.
Tous nos voisins sont en bas. La veillée
Sera joyeuse, et les mille propos,
Les bons récits te tiendront éveillée.
Eh quoi, ma main sur ton font s'est mouillée!
Que te faut-il? que veux-tu? » — « Du repos.

» Soyez gais, vous! moi, je n'ai plus envie
Ni de chansons, ni d'airs vieux ou nouveaux.
Tout est fini! bien amère est ma vie,
Je ne veux rien que la fin de mes maux.
Ah! pourquoi suis-je au monde? Et pourquoi faire?
Par quelle loi souffré-je seule ici?
Que pour mes sœurs l'existence est légère!
Moi, je saurai ce que pèse la terre
Que fouleront leurs danses sans souci.

» Dites pourtant, dites à ceux qui rient,
Qu'ils doivent rire avant que, tour à tour,
Sur le lit froid où les morts se marient
Ils soient couchés sans vie et sans amour.
S'il en est un qui de plus loin écoute,
Mais en causant avec ma sœur tout bas,
Je le connais, il ne veut sur sa route
Aucune épine où son pied bronche et doute:
Dites-lui donc qu'il ne se gêne pas.

Hélas! hélas! serait-ce une chimère
Qui dans le cœur me revient malgré tout?
Guérissez-moi, guérissez-moi, ma mère!
Je suis si jeune et ne puis être au bout.
Oh! qu'ai-je fait pour que sitôt je tombe!
Dites-le moi, vous qui m'aimez pourtant,
Vous qui viendrez quelquefois sur ma tombe,
Alors que ceux près de qui je succombe
Vont m'oublier bien mieux après qu'avant. »

La mère alors se pencha sur la couche.
Elle entendit un souffle moins heurté,
Et, rassurée, essuya de sa bouche
L'amer sillon sur la joue arrêté.
— « Dors, mon enfant. Que ton humeur s'efface!
Tu guériras. Laisse-là ces discours.
Que le sommeil te calme et te délasse!
Adieu, sois sage : et tu vois, je t'embrasse,
Car, sage ou non, moi je t'aime toujours. »

A pas bien doux quand elle eut joint les autres,
Qui s'amusaient sans plus songer à rien :
— « Ce soir ma fille a peur d'être des nôtres,
Répondit-elle, et ne se croit pas bien.
Elle a parfois des moments de caprice,
Mais ce n'est rien : je les connais assez. »
Le chant renaît, sans que nul en pâlisse,
Et du refrain plus d'un écho se glisse
Vers la malade, en ses songes glacés.

Enfin l'on part; plus de bruit: la cuisine
Est vide, close, et le feu bien couvert.
Seul au foyer, à peine se devine
Le chat dans l'ombre, où reluit son œil vert.
L'étable tient tout son peuple à la chaîne;
A la paroi pendent brides et mors.
Nulle clarté, ni proche ni lointaine;
Et le passant qui boit à la fontaine,
Pourrait se croire en la cité des morts.

Silencieux, le village repose.
Plus doucement la malade a gémi;
Mais à son front jaillit comme un feu rose:
S'éveille-t-elle? aurait-elle dormi?
Qui peut le dire?... Elle voit des figures,
Des anges blancs sur son lit se pencher,
Prier pour elle, et, levant leurs mains pures,
Dans l'air rempli d'harmonieux murmures,
Lui faire signe et venir la chercher.

— « Oh! que c'est beau! » dit-elle: et son œil brille
D'un bleu qui semble au ciel même épuré.
En toute hâte, à ce cri de sa fille,
La mère est là, le cœur moins assuré.
Son bras flétri plus tendrement la serre.
Et la malade: — « Oh! je vous aime bien.
» Mais, reprend-elle, oh! que c'est beau, ma mère,
» Et qu'on est mieux là-haut que sur la terre!
» Tout s'y retrouve, on n'y regrette rien. »

Elle se tait ; mais son bras qui se lève,
D'un blanc plus fin, d'un contour encore pur,
Comme ses yeux semble suivre son rêve,
Prendre avec lui le chemin de l'azur.
Puis respirant d'un haleine insensible,
On croit la voir, dans un tendre abandon,
Qui se remet à son Père invisible,
Ses longs cils bruns laissent à flot paisible
Couler des pleurs d'amour et de pardon.

Sa mère alors l'appelant effrayée,
Elle répond, mais d'un chant doux et bas :
— « Que c'était beau ! j'étais bien éveillée ;
» Ils étaient là : ne reviendront-ils pas ? »
Et poursuivant l'image fugitive :
— « Promettez-moi, mère, qu'ils reviendront ! »
Dit-elle encor, se rendormant plaintive.
Sa mère enfin se retire, pensive,
Et, soupirant, la baise sur le front.

Avec le jour, active, elle se dompte,
Surveille tout, le foyer, le jardin ;
Mais vers sa fille à toute heure elle monte,
L'embrasse, et pleure, et redescend soudain.
Pour lui complaire, à pas lents, la malade
Reprend courage à marcher, à guérir,
Et ne fait plus de réponse maussade,
Lorsque sa mère encor se persuade
Que le printemps verra tout refleurir.

IV

LE MESSAGER

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages.
Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages,
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faîte un reste de vieux nid.
Du thymier qui se courbe en une frêle arcade
Les grappes de vermeil pendent sur la cascade.
Oh! quelle douce paix repose sur ces prés!
Et quelle paix aussi dans les bois diaprés!
L'herbe s'est résignée; elle cache sa tête:
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.
Les vergers, la forêt sont calmes et pensifs;
Seulement dans leur sein quelques soupirs furtifs,
Incertains, ignorés: une feuille qui tombe
Et qui montre à ses sœurs le chemin de la tombe,
Un gland qui fait sonner un morceau de bois mort,
Un oiseau qui s'enfuit, la séve qui s'endort.
Toute chose a fini son œuvre et sa journée,
Et s'incline sans bruit devant la destinée.
S'acheminant toujours, l'honnête messager
Reste sous sa nouvelle impassible et léger.
Il ne plaint ni le vent qui gémit dans la haie,
Ni l'oiseau qui s'y cache et que le vent effraie,
Ni ces feuilles sans nombre, infortunés troupeaux,
Qui même dans la mort ignorent le repos.
N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches,
Son habit bleu qui vient expirer sur les hanches,

Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin,
Et de l'argent pour boire au cabaret voisin?
Il saute les fossés, enjambe les rigoles,
Descend dans les ravins et leurs taillis de saules,
Chemine sans détours ni haltes ; seulement
Quelque champ de navet le retient un moment.
Il le blâme ou le loue, et se dit en lui-même :
Le mien, certe, est plus beau ; mais c'est moi qui le sème !

Sur la pente des prés il voit à l'horizon
Le toit fumeux et brun d'une antique maison.
Il monte le verger. Les vaches curieuses
Le regardent passer, graves, silencieuses,
Puis, à la fin, l'ayant contemplé longuement,
Sortant de leur stupeur, appellent en bramant.
D'un grand feu pastoral la rousse chevelure
Flamboie au pied du tronc qui pleure sa verdure,
Et les petits garçons, les amis du bouvier,
Avec lui sont en cercle assis à son foyer :
Ils surveillent bien mieux, sous la cendre cachée,
La châtaigne rebelle, à la fin dénichée,
Que la génisse, adroite, en ses circuits nombreux,
A gagner du voisin le champ plus savoureux.
Quelques pommes, longtemps du feuillage voilées,
Mais par le vent d'automne, une nuit, décelées,
Bordant la braise rouge, à son pétillement
Faisaient d'un chant plaintif un accompagnement.
— Ils se tournent aussi vers l'étranger qui passe.
En lui je ne sais quoi les effraie et les glace.

Ils restent interdits, sans trouver à leur tour,
Pour lui, qui les salue, un amical bonjour.
Et cependant il n'a rien d'extraordinaire :
Son œil est sans éclair, sa bouche débonnaire.
Il cause avec chacun, à tout prend intérêt,
Et s'informe, à la fois curieux et discret,
De l'étable, des bœufs, du cheval, de la grange ;
Quelle fut la moisson, quelle fut la vendange;
Et si des monts neigés le bétail descendu
A gagné dans la plaine ou bien s'il a perdu ;
Ce que l'on sème ici : du froment ou du seigle ?
Avec quelle charrue et suivant quelle règle ?
C'est ainsi qu'il parlait, sans honte et sans ennui
Assaisonnant le sien du mérite d'autrui.
Lorsqu'il ouvrit la porte, un bon fagot d'épine
D'un feu clair et léger égayait la cuisine ;
Assise auprès, la mère avait l'œil au dîner,
Aux marmites qu'il faut tourner et retourner,
Secouer, retirer de la braise trop haute,
Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute.
Mais cependant on voit, sur ce front triste et doux,
Où la vie a laissé des marques de ses coups,
Dans le calme sourire et la lèvre inclinée
D'une bouche tremblante et pourtant résignée,
Dans ce regard aimant que rien n'a fait vieillir,
Une âme en de vils soins qui n'a pu s'enfouir.

Une fille tricote auprès de la fenêtre,
Une autre est au lavoir ; puis viennent à paraître

Par une porte basse, entr'ouverte en un coin,
Et d'où l'on voit la grange et la paille et le foin,
Le père et les garçons, grands, forts, aux yeux candides,
Et lui robuste encore et joyeux sous ses rides.

La mère, alors, voyant l'étranger sur le seuil,
Va pour le recevoir. Le messager de deuil :
« Votre cousine, hélas ! la nuit d'hier est morte,
Dit-il aux écoutants, en refermant la porte.
» On l'enterre demain, à trois heures. Je viens
» Inviter les parents ; et vous êtes des siens.
» Sa grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.
» Il faut se résigner : tous n'ont-ils pas leurs peines ?
» Et cette pauvre fille, hélas ! a tant souffert ! [perd.
» C'est quand il n'est plus temps que l'on sent ce qu'on
» On croyait qu'au travail elle était un peu molle ;
» Quand elle se plaignait, on la traitait de folle,
» Et sa mère elle-même avait cru que c'était
» Un chagrin, un dépit, mais non qu'elle en partait.
» Ce n'est pas, toutefois, qu'on l'ait contrariée.
» Elle allait et venait. Seulement, la veillée,
» Elle devenait triste et prenait de l'humeur.
» Mais petit à petit s'accroissait la rumeur
» Qu'elle était très malade. On s'inquiéta d'elle,
» Car on l'aimait beaucoup ; elle était bonne, et belle,
» On essaya de tout ; rien ne la put guérir.
» Sa mère se désole et demande à mourir,
» Et s'accuse en pleurant de l'avoir tourmentée,
» Ou de ne s'être pas plus tôt inquiétée ;

» Mais bien à tort. » — Ainsi parla le messager,
S'interrompant souvent pour boire ou pour manger.

La famille écoutait, recueillie et pensive.
Chacun interrogeait. Mais la mère craintive,
Sur tous ces jeunes fronts, avec anxiété,
Cherchait des gages sûrs de force et de santé.
Comme de pâles fleurs que le tonnerre effraie,
Et que sa seule voix fait pencher sur la haie,
Belles, la joue éteinte, et les yeux gros de pleurs,
Vers leur mère en tremblant se serrent les deux sœurs.

Il se leva, disant que, dans cette journée,
Des parents il devait achever la tournée,
Car à la pauvre morte on veut faire un convoi,
Fit-il en s'éloignant, qui soit digne d'un roi.
La mère le suivit, lui parlant à voix basse :
» — Pour le chrétien la mort est la suprême grâce :
» Est-elle morte en paix? — Oh! oui, tranquillement
» Elle a passé sans bruit, sans aucun mouvement.
» — Elle n'a pas souffert? — Non vraiment, que je sache,
» Son pauvre corps maigri n'a ni ride ni tache,
» Excepté, vers la bouche, un ou deux petits plis.
» Mais ma femme la trouve aussi blanche qu'un lis.
» — Elle n'a point parlé? — Non; vers minuit, une heure
» Elle a dit seulement : C'est donc mieux que je meure !
» Puis elle a joint ses mains retombant sur les draps;
» Ses lèvres remuaient, mais on n'entendait pas.
» — On n'a point appelé le pasteur auprès d'elle?...
» — Qu'y pouvait-il? D'ailleurs, on craignait que le zèle,

» Vous savez?... la venant effrayer de grands mots,
» Ne l'achevât plus vite ou n'augmentât ses maux. »

Messager! messager, qui parcours la campagne,
Et qu'un brouillard de mort par les prés accompagne,
Ton bras est vigoureux, ton pied sûr et léger;
Songes-tu qu'à ton tour, messager! messager!...

Il était déjà loin, suivant par la vallée
La route qu'en leur temps ses pères ont foulée.

La mère cependant demeura sur le seuil,
Comme absorbée en soi dans un penser de deuil.
Et quand elle rentra, d'une larme tarie
On voyait les sillons sur sa joue amaigrie.

V

LE FESTIN

La terre froide et sourde avait, en retombant,
Fait sortir du cercueil un son d'adieu suprême,
Triste et dernière voix, bruit funèbre et glaçant,
Qui semble faire encor souffrir ceux que l'on aime,
Et le cortége noir revenait en causant.

Je m'en allai, cherchant la source et le bocage.
Captive était son onde, envolé son feuillage.
Sous le réseau de glace on voyait seulement
Quelques gouttes d'azur passer comme une image
Qui s'enfuit, et murmure, et sourit un moment.

Les Alpes avaient mis leurs grands manteaux de neige,
Dont les plis sans éclat dérobaient tout entiers
Les gazons et les bois, les rocs et les glaciers.
Sous de livides cieux qu'aucun souffle n'allége,
S'endormaient les tombeaux, les vieux et les derniers.

Le cimetière allait retrouver son silence.
Il était calme et froid, sans bruit, sans espérance,
Désert, abandonné même des fossoyeurs.
Seul, sur la tombe neuve un oiseau se balance;
Mais quand je m'approchais, il s'envolait ailleurs.

Un autre le suivait. Sous les feuilles séchées,
Qui tapissaient partout le sol moussu des bois,
Je les vis disparaître; et les feuilles couchées,
Sonores, de leur aile ou de leur pied touchées,
M'apportèrent longtemps des échos de leur voix.



Le village s'anime. Au travers de la brume
D'une maison surtout resplendit le foyer;
Par les étroits carreaux on le voit ondoyer.
La table est préparée et la lampe s'allume.
On mange, on cause, on boit; car, selon la coutume,

On a fait pour la morte un splendide festin,
Et la cave a cédé le meilleur de son vin.
C'est le dernier service; et les pâtes sucrées,
Les *brisselets* cassants, les *merveilles* dorées
Arrivent empilés dans de grands plats d'étain.

On donne aux assistants quelques débris des roses
Qui de leur pâle éclat couronnaient le cercueil.
Les convives, alors, prennent des airs moroses,
Et l'on fait au manger quelques petites pauses,
Lorsque chacun reçoit ce souvenir de deuil.

Pour de rustiques gens tous sont assez habiles
A rider de leur front le lac calme et serein,
A faire sur la mort quelques phrases faciles,
Apprises dès longtemps, et, de détails futiles,
Art favori du monde, à tromper le chagrin.

— « Au moins, dit l'un d'entre eux au père, à la famille,
» Vous avez bien soigné votre défunte fille,
» Votre sœur; et jamais il ne lui manqua rien. »
— « C'est vrai! répondent-ils; cela console bien. »
Et chacun à son tour sur ce sujet babille.

La mère, une ou deux fois, se montra sur le seuil,
Ses cheveux gris sortant de sa coiffe de deuil,
Ses yeux fixes tournés sur la table servie :
« Mangez! mangez! pour moi, rien ne me fait envie,
» Mangez! » leur disait-elle avec un morne accueil.

***

Je partis, côtoyant les vignes dépouillées.
        Un vent sévère et froid
Ballottait dans les airs les feuilles envolées;
Et j'en vis qui roulaient en troupes désolées
Autour de la maison, et tombaient sur le toit.

Un sombre tourbillon descendit sur la terre.
On l'entendait frémir
Et résonner surtout vers le haut cimetière,
Où son souffle heurtant quelque monceau de pierre,
Y pouvait mieux gémir.

J'entendis un vieillard passant par les prairies,
Qui, le front découvert,
Luttait contre le vent et, dans ses rêveries,
Disait tout haut, marchant sur les feuilles flétries :
« On laisse le bois mort, on coupe le bois vert. »

Etait-ce pitié franche ou vite consolée ?
Je ne sais ; mais voici
Qu'avec ses blancs fuseaux, blanche fileuse ailée,
La neige, d'un linceul, toile bientôt filée,
Couvre la plaine aussi.

Et les tombeaux anciens, et la fosse nouvelle,
Les morts jeunes et vieux,
Tous ont même manteau, froid duvet de son aile,
Tous, même sceau de marbre à la froide étincelle,
Mais qui fond au soleil quand il ouvre les cieux.

Ainsi la mort, dernière et suprême froidure,
Sous le rayon divin
Verra fondre sa glace, et dans une onde pure,
La vie, au jour nouveau, reprendra son murmure
Et coulera sans fin.

LA JOURNÉE AU VILLAGE

Nous avons, au matin, l'alouette joyeuse,
Qui jette dans les airs sa note harmonieuse;
Le silence au village, au lointain les moissons,
Où le rire éclatant remplace les chansons.
Midi ramène à l'ombre, à la table rustique,
Des moissonneurs lassés la troupe domestique ;
Et le grillon tout seul, de cris rauques, voilés,
Remplace le doux chant des oiseaux envolés.
Sur les andains déserts passent les sauterelles;
Le lézard palpitant s'endort sous les javelles;
La fleur penche sa tête et regrette en secret
Et le svelte froment et l'abri qu'il prêtait.
Puis, comme un bien-aimé, le soir enfin arrive,
Ranimant d'un regard la nature plaintive.
Alors, tout est parfum, sourire, enchantement;
Alors, le cœur s'épanche en long ravissement.
Sur le banc qui s'adosse à la maison chérie,
On suit confusément sa molle rêverie,
Au murmure de l'eau tombant dans le bassin,
Fière de l'arbre vert qui se mire en son sein;
Au caquet des poussins qui par là vont et viennent;
Aux joyeuses clameurs des vaches qui reviennent.
Les chars de blé pesants roulent à grand fracas
Au chemin sans pavé; le laboureur, bien las,
Mais le cœur réjoui de sa simple richesse,
Suit, avec son enfant que le vieux chien caresse.

Les portes des maisons s'ouvrent à tout moment.
La causerie en sort à long épanchement.
On conte son labeur, et la riche couronne
Dont la terre a payé les sueurs qu'on lui donne.
On secoue un instant le poids pesant du jour.
Le pauvre journalier se repose à son tour.
Oh! combien de pensers doux, profonds, insondables,
Jettent sur nos esprits leurs ombres variables!
Comme un nuage rose, en flocons vaporeux,
La vie alors sans bruit passe devant les yeux.

Eysins, 1833.

LE SERVANT[1]

Voici ma belle cheminée.
J'aime sa flamme sans fumée.
Sous la cendre chaude blotti,
Là, je surveille le rôti;
Ou j'empêche que la châtaigne
Sur son lit de feu ne se plaigne,
En éclatant avec un bruit
Dont le chat tressaille et s'enfuit.
Je ris de voir le chien se tordre
Vers sa queue, et la vouloir mordre,

[1] Nom du lutin, ou de l'esprit familier, dans la Suisse française.

Moi qui la tire, et vais toujours
Tournant, invisible, à rebours.
C'est moi, dans la nuit, qui chemine
De la grand'salle à la cuisine,
De la laiterie au cellier,
Du fond de la cave au grenier,
Partout trottant quand minuit sonne,
Sans me laisser voir à personne.
Je monte, en boitant, l'escalier;
Mes pas pesants le font plier;
Ou bien, suivant mon gai caprice,
D'une rampe à l'autre je glisse.
La servante, alors, dans son lit
S'éveille, m'entend et pâlit.
Puis, se tournant vers sa compagne
Que la frayeur à son tour gagne:
« Ecoute! dit-elle, c'est lui!
» Il est en colère aujourd'hui. »
Moi, d'une marche alerte et fine,
Je m'en approche et les lutine.
De leur front je tire les draps;
Doucement, le long de leurs bras,
Je pose un doigt, puis deux, puis quatre,
Au risque de me faire battre;
Mais prst! je gagne amont, sans mal;
A peine amont, je suis aval;
Je les chatouille, je les pince,
Et la marque n'en est pas mince.
« C'est lui! » disent-elles tout bas,
A la fin, sans autre embarras.

Puis, je m'en vais dans la prairie,
Leur laissant pour toute féerie
Le rat grattant la boiserie.

Il fait beau! Les astres sont purs;
A travers les rameaux obscurs
La lune tremble sur les murs.
Le jasmin et la marjolaine
Disputent d'amoureuse haleine
Aux vitraux de la châtelaine;
Et de l'aile du firmament
Un astre glisse doucement
Pour la contempler un moment.
Moi, comme un souffle au corps de rose,
Sur son front dormant je me pose
Et baise sa paupière close :
Un bruit, un rien me fait trembler :
Un soupir me fait reculer;
Un seul mot me fait envoler.
Cachez-moi sous des violettes,
Vous, rossignols, vous, alouettes!
Sous les hautes herbes muettes,
Dans vos nids à mille réseaux,
Cachez-moi donc, petits oiseaux!
Je vous cacherai de la faux.
Silence! silence! silence!
Tout est sommeil; la nuit avance.
Au peuplier je me balance,
Je me balance au peuplier,
Et, si je veux, je fais ployer

Les bras tortus du châtaigner.
Je me baigne dans la fontaine :
Du lac une voix incertaine
M'apporte une chanson lointaine...
C'est la Fée, au pied diligent,
Qui vient, jouant et voltigeant,
Danser sous le rayon d'argent.
Elle est sauvage et bocagère ;
Et, quoique bonne ménagère,
Son humeur est un peu légère.
Pour moi, j'ai, suivant la saison,
Le coin du feu, le vert gazon,
Et j'aime, avant tout, la maison.
De l'étable où le foin abonde,
Soir et matin, je fais la ronde ;
Là, sans que la génisse gronde,
Plein cette noix, mon gobelet,
Plein ma grande noix, s'il me plaît,
J'ai de la crême de chalet.
Je surveille en été la grange,
Pendant l'automne, la vendange ;
Si tout va bien, c'est ma louange :
Moi seul conserve le château
Ce qu'il est, opulent et beau,
Dominant sur la terre et l'eau.

***

Et, la nuit, quand personne
Ne veille encor,

Sur les créneaux, c'est moi qui sonne
Du cor.

C'est moi, sous la bannière
Du vieux manoir,
Qui chante une chanson guerrière,
Le soir !

Lorsque l'orage approche
Du haut beffroi,
Pour capuchon qui prend la cloche ?
C'est moi !

Mais, là, mes mains crochues
Frappent trois coups,
Qui font grincer les dents aiguës
Des loups.

Quand les nuits inquiètes
Rouillent ma voix.
Je tourne avec les girouettes
Des toits.

Si quelque barque hostile
Vers nous voguait,
Je sais faire d'un œil agile
Le guet.

Posté sur le mur sombre,
Jamais rêvant,
J'entends, je vois tout, même l'ombre
Du vent.

J'ai le rayon fantasque
Pour destrier,
Et le nuage est à mon casque
Cimier.

Celui que je rancune,
Par moi surpris,
S'il se fourvoie au clair de lune,
J'en ris.

Mes limiers invisibles,
Meute aux cent voix,
Le chassent, aux détours horribles
Des bois ;

Jusqu'à l'heure prochaine
Où, de la tour,
Je sens monter la fraîche haleine
Du jour.

Et c'est moi, quand personne
Ne veille encor,
Sur les créneaux, c'est moi qui sonne
Du cor.

BRISE MATINALE

Laissons fuir notre voile
Au gré d'un souffle pur.
Le matin nous dévoile
Les cimes dans l'azur.
L'âme est joyeuse et pleine
De cette fraîche haleine.
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

Venez, charmantes reines
Des monts et des coteaux,
Venez en souveraines
Commander sur les eaux.
Tel qu'une jeune fille,
Le lac joue et babille.
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

La barque, aux flots légère,
Suit le bord fleurissant;
La blonde primevère
Nous regarde en passant,
Et sourit à nos belles,
Fleur de printemps comme elles.
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

Chantons! puis, en silence,
Comme un flot gracieux,
Qu'un songe nous balance
En nous montrant les cieux,
Les cieux, les monts, les cimes
Au fond des bleus abîmes!
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

DANS LES BOIS

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce l'oiseau qui chante,
Ou l'onde qui serpente
    Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une jeune fille,
Ou le faon qui sautille
    Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix:
Un soupir de colombe,
Ou de feuille qui tombe
    Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une Ombre éveillée
Errant sous la feuillée,
    Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On n'entend plus de voix.
D'arbre en arbre s'avance
Seul, tout seul... le Silence
    Dans les bois.

LE BOUT DU MONDE

— « Avez-vous vu, me dit un jour
Un enfant à la tête blonde,
Là-bas, où les prés font le tour,
Avez-vous vu le Bout du Monde?

Mon grand-père l'appelle ainsi;
Ainsi l'appelait son grand-père,
Et le père de celui-ci,
Du temps qu'ils étaient sur la terre. »

Je m'en allai, tenant la main
De mon guide à la mine rose,
Qui me nommait, par le chemin,
Les monts, les bois, et toute chose.

— « Voilà! dit-il, c'est là, voyez! »
Et, de sa main petite et ronde,
Il me montrait, juste à nos pieds,
Il me montrait le Bout du Monde.

Le Bout du Monde était un pré,
Dont je voyais baisser la pente,
Baisser la pente par degré,
Avec le ruisseau qui serpente.

Il ne faisait pas grand détour,
Il n'avait rien de fort sublime :
Point de rocher, de haute tour;
Point de caverne, point d'abîme :

Quelques sapins, un court gazon
Où le berger, pour sa génisse,
Peut faire une honnête moisson,
Pourvu que le ciel la bénisse;

Et les prés, toujours, devant nous,
Recommençant leur vague errante;
Et les bois, retraites des loups;
Et l'étendue au loin mourante.

— « C'est là, me dit encor l'enfant,
En secouant sa tête blonde
D'un air naïf et triomphant :
C'est là, c'est là, le Bout du Monde. »

LA VIGNE ET LE ROSSIGNOL

LÉGENDE VAUDOISE

(A mon fils Aloys.)

Aux premiers soirs d'automne, en jetant au foyer
Le sarment qui le fait un instant flamboyer,
Mon père, maintes fois, riant de ma demande,
M'a conté cette histoire à la veine romande.
Elle est de l'ancien temps, et mon père en savait
Beaucoup d'autres ainsi ; lui seul les conservait.
Que n'ai-je, comme lui, le sens, le sel rustique,
Avec le mot pour rire, à la tournure antique,
Et sa bouche parlante, et de ses grands yeux bleus
Le trait tombant à pic, sans rien de sourcilleux !
Malin conteur, mais bon, franc, jovial et tendre,
Il disait donc — hélas ! je ne puis plus l'entendre : —

Jadis le Rossignol, tant fût-il damoiseau,
Ne chantait que le jour, comme tout autre oiseau.
Parcourant les taillis, ses vertes promenades,
Du matin jusqu'au soir il faisait des roulades,
Qu'il débitait parfois, sans crainte des sergents,
Musicien de passage, à la porte des gens.
S'arrêtant à sa guise en son libre domaine,
Il chantait son grand air, quand sa voix se démène,
Qu'il se fâche, s'irrite, et qu'il semble, à genoux,
Etre quelque amoureux, comme nous sommes, nous.

C'étaient ces longs soupirs, cette plainte qu'il pousse
D'une force si tendre et d'une voix si douce,
Puis ce fin battement où son bec est si gai
Qu'on le dirait une aile.
Or, vous savez qu'en mai
La vigne aussi, parfois sans trop consulter l'heure,
Prend ses ébats, tandis qu'en avril elle *pleure :*
C'est le mot, et, de vrai, la vigne en sa saison,
Comme nous, par des pleurs commence sa chanson.
Cette première larme où boutonne la vigne
Tient déjà, cependant, de sa liqueur maligne,
Et bientôt elle en tire, en jets capricieux,
Courant deçà delà, son fil malicieux.
C'est une originale, une fille très belle,
Mais coquette : il est bon d'être en garde contre elle
Elle a de ces façons d'attirer les passants,
Puis de leur faire perdre et l'esprit et le sens.

Une nuit que, malgré le plus beau clair de lune,
Le rossignol dormait sans peur ni honte aucune,
Car il se couchait tôt, comme un bon ouvrier
Qui devance le jour sans se faire prier,
La vigne, ce soir-là, d'une mouche piquée,
Et de son humeur folle encor plus attaquée,
Jalouse, ou par caprice ou par semblant d'amour,
Se dit qu'au beau dormeur elle joûrait un tour.
Rampant le long du bord, la mauvaise s'approche,
Et, déployant son rets, la voilà qui s'accroche
Aux branchages touffus, arrondis en berceau
Sur le chanteur ailé dormant près du ruisseau.

Ecartant doucement les feuilles, la coquette
Se glisse, et s'insinue, et l'observe, et le guette,
Puis, sûre du moment, laisse couler tout beau
Son fil, comme un pêcheur sa ligne au fond de l'eau,
Le guide vers le nid à l'étroite embrasure,
Le tient d'aplomb, le tord, le replie, et mesure
Juste le peu d'espace, et sous l'oiseau dormant,
Gardant de le toucher, finement, finement,
Avance : le dormeur secoue un peu son aile,
Mais sans en retirer son bec ni sa prunelle ;
Et la traîtresse, enfin, lui passe autour du cou
Son long fil recourbé, comme on passe un licou.
Il s'éveille, il se tâte, il cherche à l'aveuglette,
Veut fuir ; mais il se sent pris à la cordelette.
Il se tait ; il écoute... et de tout son essor
S'enlève ; mais dans l'ombre on le retient encor.
Il chante alors, il dit sa chanson la plus belle,
Prie, accuse, gémit ; mais s'en rit la cruelle !
Et de nœuds redoublés, de tout un réseau vert
Le nid, comme le maître, est bientôt recouvert.

Le pauvre prisonnier mordit en vain sa cage ;
En vain l'aube éveilla tous les nids du bocage :
Point de porte ! Le jour allait même baissant,
Lorsque la vigne enfin le tint quitte ; et passant
A de nouveaux exploits, toujours folle et rusée,
Dressa d'autre côté son piége et sa visée,
Si bien qu'elle s'éprit d'un jeune sansonnet
Qui chantait sans rien dire, et qui déraisonnait.

Dès lors le rossignol, ne croyant plus en elle,
S'en méfie : il dort moins pour mieux garder son aile.
Quand la terre est dans l'ombre, et que l'étoile luit,
Levant la tête au ciel, il chante aussi la nuit.

Mon père, maintes fois, riant de ma demande,
M'a conté cette histoire à la veine romande.

AURORE PRINTANIÈRE

(Inédit.)

La Fée en sa montagne
Redanse au coin du bois.
Son Sylphe l'accompagne
Et, d'une douce voix,
Il chante en vieux langage
A l'écho de l'alpage :
Leis niollez van d'avau ;
Devêtion lo sélau[1].

Partez, dernières ombres !
Les cieux nous sont rendus.
Reployez ces jours sombres
Sous votre aile étendus.

[1] Les nuages vont en aval (signe de beau) ; ils découvrent le soleil.

De roses, jeune et blonde,
L'Aurore ceint le monde.
Leis niollez van d'avau;
Devêtion lo sélau.

Laissons fuir notre voile
Au gré d'un souffle pur.
Le matin nous dévoile
Les cimes dans l'azur.
L'âme est joyeuse et pleine
De cette fraîche haleine,
Leis niollez van d'avau;
Devêtion lo sélau.

La barque, aux flots légère,
Suit le bord fleurissant.
La blonde primevère
Nous sourit en passant.
Salut, ô fleurs nouvelles,
Couronne pour nos belles!
Leis niollez van d'avau;
Devêtion lo sélau.

Sur la cime empourprée
Le soleil parvenu,
Dans la mer éthérée
S'élance rouge et nu;
Puis, nageur intrépide,
Fend l'océan du vide.
Leis niollez van d'avau;
Devêtion lo sélau.

ÉPISODE

Nos héros s'appelaient non Lucile et Léon ;
Hélas ! tout simplement Judith et Gédéon,
Etant nés l'un et l'autre en un vallon paisible
Où l'on en est encore à consulter la Bible.

Judith et Gédéon, dis-je, se regardaient [daient.
Dans les chemins, les champs, mais point ne s'abor-
Il était grand et fort, elle, un beau brin de fille ;
Elle le trouvait beau, lui la trouvait gentille ;
Mais le malheur était qu'ayant déjà du bien,
Lui voulait l'augmenter, et qu'elle n'avait rien.
Rien : un jardin pourtant, quelques ruches d'abeilles
Aux grappes d'un brun d'or à ses cheveux pareilles.
Abeilles dans les prés, jeune fille au jardin
Travaillaient tout le jour à grossir leur butin.

Nul ne le savait mieux que Gédéon lui-même,
Dont les prés entouraient, de leur frontière extrême,
Ce jardin tout pommé de choux et de choux-fleurs,
Comme on n'en trouve pas bien fréquemment ailleurs.

Contre la palissade un treillis d'églantines
En faisait un fourré de roses et d'épines,
Qui du côté des prés en défendait l'accès.
Tenter une escalade eût été sans succès.
Gédéon, cependant, la chose était fort claire,
Non loin de cet enclos avait toujours affaire,

Et quand il fauchait là, c'était si lentement
Qu'il n'y faisait d'une heure un andain seulement.
Jamais sa faux n'était assez bien aiguisée ;
Jamais jusques au sol l'herbe assez bien rasée ;
Ce qui n'empêchait pas le pauvre Gédéon
De changer de couleur comme un caméléon,
Et de pensée aussi, se disant dans son âme
Tantôt : « Oui, ce serait une gentille femme ; »
Tantôt : « Mais elle n'a que ce petit jardin. »
Et se craignant lui-même, il s'en allait soudain.

Un jour qu'il était là, l'œil à travers la haie,
Voulant, ne voulant pas de remède à sa plaie,
Il entendit ces mots : « Ah ! le maudit essaim !... »
Soit qu'ils fussent ou non prononcés à dessein,
Gédéon, regardant, voit Judith entourée
D'un vol tourbillonnant de la tribu dorée.
Longeant la palissade, il atteint le rucher,
Hésite, mais enfin ose s'en approcher.
« La reine, dit Judith, est là sur mon épaule, »
Il la prend, il la porte aux branches d'un vieux saule
Qui se trouvait tout près, au coin de son verger,
Et le nouvel essaim va bientôt s'y ranger.
Quoique ne craignant plus les abeilles mutines,
Judith, vermeille encor, mieux que ses églantines,
Ramenant de la main, sur son front, les cheveux
Qui s'étaient échappés en une mèche ou deux,
Lui dit à moitié bas, mais point interloquée :
« Je crois bien que sans vous elles m'auraient piquée. »

Elle lui souriait, muet remercîment,
Et lui tendit la main, qu'il serra longuement.

Mais il ne revint plus longer la palissade.
Il semblait se cacher, taciturne et maussade.
Les voisins se disaient : « Il a je ne sais quoi, »
Et Judith : « C'en est fait, il ne veut pas de moi. »
Orpheline sans aide et que chacun soupçonne,
Un jour elle partit, sans rien dire à personne,
Affermant son jardin, son chalet pour deux ans,
Oubliée : on peut l'être aussi des paysans.

On crut qu'elle avait pris du service à la ville.
Sur elle Gédéon seul n'était pas tranquille.
En arpentant son pré, toujours vers le jardin,
Toujours il remontait de gradin en gradin.
Sous la haie il venait s'asseoir et, sur la pente,
Restait là quelquefois jusqu'à la nuit tombante.
Un soir qu'assis par terre il rebattait sa faux,
Comme cela se fait à petits coups égaux,
Et qu'il la martelait, ainsi que ses pensées,
Par l'acier résonnant vaguement cadencées :
— « O Judith ! pensait-il, tu n'avais pas de bien,
» Mais que me fait sans toi, que m'importe le mien ?...
» O Judith !... suis-je donc assez lâche, assez bête
» De ne pouvoir chasser ce nom-là de ma tête ?
» O Judith !... » Et ce nom, il le pensa si haut
Qu'une voix répondit : « Gédéon !... » En sursaut
Il se tourne, il se dresse, et voit entre-bâillée
La haie où souriait, autre rose mouillée,

Judith sous les rosiers s'avançant de son mieux,
La rosée et les pleurs se mêlant dans ses yeux.
— « Gédéon, vous m'avez, reprit-elle, appelée. »
Et lui, d'une voix basse, hésitante, troublée :
— « Sans doute, je pensais... je ne pense qu'à vous. »
Elle lui fit encore un sourire assez doux ;
Puis reprenant : « Jadis j'eusse été bien contente,
» Car je viens d'hériter, l'autre mois, d'une tante
» Demeurant à Genève, et dont nul ne savait
» Plus rien depuis longtemps, si même elle vivait.
» Par mon travail aussi, j'ai gagné quelque chose... »
Comme pour respirer, elle fit une pause,
Mais reprit aussitôt : « Car j'aime travailler,
» Et quand je ne fais rien, je commence à bâiller...
» Autrefois... mais l'argent ne nous vient pas à l'heure
» Qui pour en disposer nous serait la meilleure...
» On m'eût prise pour moi, lorsque je n'avais rien,
» Mais, hélas ! à présent, ce serait pour mon bien. »
Le regardant toujours, elle s'est arrêtée.
Et lui : « Parole dure autant que méritée ! »
Fait-il, en s'éloignant déjà de quelques pas.
— « Gédéon ! revenez, ne vous en allez pas. »

Et dès le lendemain les abeilles aux roses
Bourdonnèrent tout bas toutes sortes de choses.
« En se disant adieu, l'on s'était embrassé,
» Et le jour de la noce était déjà fixé. »

LIVRE X

MONTAGNE

La plupart des morceaux qui figurent dans cette dixième et dernière série sont inédits et datent du temps où J. Olivier, chassé de Paris par les événements politiques, s'était réfugié à la montagne. Les amis qui venaient l'y voir étaient toujours les bienvenus. Aussi ce livre de la *Montagne* est-il en même temps celui de l'amitié. On pourrait lui donner pour épigraphe ces quatre vers adressés à M. Eug. Martine :

Dans le sentier qui donc là-bas se montre
Et dont j'ai l'œil déjà tout égayé ?
C'est la meilleure et plus douce rencontre,
— Je vous la dois, — celle de l'amitié.

Pour les détails locaux, relatifs aux deux ermitages d'Olivier, à Gryon et à Cergniemin, ainsi qu'aux fêtes de la *mi-été*, à Anzeinde et à Taveyanne, nous renvoyons à la *Notice*, tome I, pag. CXCIV et sq.

(Les éditeurs.)

LIVRE X

MONTAGNE

CHANT D'APPEL A LA MONTAGNE

(A mon cher fils Edouard Bertrand. — Inédit.)

Oh! quand verrai-je ma montagne,
Son alpe verte et ses grands bois,
Et le torrent qui m'accompagne
Et de ses flots et de sa voix?

Là-haut, là-haut, c'est le mélèze,
C'est la cascade et son rocher,
C'est le cityse ayant à l'aise
Tout un abîme où se pencher.
Oh! quand verrai-je ma montagne,
Son alpe verte et ses grands bois,
Et le torrent qui m'accompagne
De ses détours et de sa voix?

Sa voix répond à mes pensées
Qui vont fuyant avec ses flots,

Là bondissant et là bercées,
Songes confus, vagues tableaux.
Oh! quand verrai-je ma montagne,
Son alpe verte et ses grands bois,
Et le torrent qui m'accompagne
De ses détours et de sa voix ?

Je ne veux plus savoir du monde
Le combat vain, mais trop réel;
Je ne veux plus, ô paix profonde !
Que la montagne et que le ciel.
Oh ! quand verrai-je ma montagne,
Son alpe verte et ses grands bois,
Et le torrent qui m'accompagne
De ses détours et de sa voix?

CONFIANCE

Petit oiseau sur la montagne,
Chantant au bleu sommet des airs,
Seul et n'ayant d'autre compagne
Que l'abeille des rocs amers,
Oses-tu bien risquer ton aile
Où le vent s'en ferait un jeu?
— Voyageur, que la tienne est frêle !
Pour moi, je me confie en Dieu.

Petite fleur sur la montagne,
Si j'en crois ton ruisseau d'argent,
A bouche de neige, et qui gagne
La plaine d'un pas diligent,
Ici, l'hiver à ta corolle
Ne dit jamais un long adieu...
— Voyageur, que ta crainte est folle !
Pour moi, je me confie en Dieu.

Petit berger sur la montagne,
Malgré tes airs de petit roi,
La pauvreté, qui t'accompagne,
Quand tu montes, monte avec toi.
— Voyageur, que le ciel t'assiste !
Il faut savoir vivre de peu.
Mon père dit : La vie est triste !
Pour moi, je me confie en Dieu.

AU MESSAGER DES ALPES [1]

Vous qui, pour nous, d'un pas léger,
Battez la ville et la campagne,
Donnez-nous aussi, Messager,
Des nouvelles de la montagne.

---

[1] Le *Messager des Alpes* est un petit journal qui se publie à Aigle, dans le canton de Vaud. *(Les éditeurs.)*

« Messager des Alpes, » ce nom
Qui nous affriande et nous gagne,
Que doit-il promettre, sinon
Des nouvelles de la montagne?

Donc, quoi de neuf sur les sommets,
J'entends sur ceux de la vallée,
Rois et reines qui n'ont jamais
Senti leur couronne ébranlée?

Trônent-ils au soleil d'hiver,
Dans un ciel pur et sans haleine,
Tandis que, pareil à la mer,
Le brouillard engloutit la plaine?

A leurs pieds, avant la saison,
La gentiane fleurit-elle?
Voit-on de sa blanche maison
Sortir la pâle soldanelle?

Ou malgré l'auvent du rocher,
Courbant leur tête trop mutine,
Ont-elles dû se recoucher
Sous un duvet de neige fine?

Leur nom jamais ne publia
Rien de fâcheux pour ces fleurs pures,
Tandis que du camélia
Nous savons trop les aventures.

Un chasseur a-t-il déterré
Des marmottes ensommeillées?
J'en ai moi-même rencontré,
Mais qui dormaient tout éveillées.

A-t-on vu l'aigle dans les cieux
Décrire un cercle redoutable?
Que d'aigles à leurs propres yeux,
Mais qui n'ont rien du véritable!

Vous nous citez d'heureux filous
Trop bien jouant à qui perd gagne.
J'aime autant savoir que des loups
Rôdent parfois dans la montagne :

Souhaitons aux Suisses romands
D'avoir enfin leur part modeste,
Sans toujours dire aux Allemands :
« Après vous, Messieurs, s'il en reste. »

Ou faut-il croire que, plus fort,
Doublé de Zurich et de Berne,
L'Ours, qui longtemps passa pour mort,
N'a que dormi dans sa caverne?

Pourquoi la sape et le niveau
Sur le vieux sol aux vieilles dalles,
Si c'est pour faire du nouveau
A la manière des Vandales?

Oh ! comme alors tout changera,
Quand des Français socialistes
Iront au bal de l'Opéra,
Au lieu de Français royalistes !

On ne veut plus de joug, — c'est bien,
De couronne, de diadème,
On est libre, on est citoyen,
On reste esclave de soi-même.

Laissez donc là, sur les débris
Entre lesquels le monde oscille,
Le cratère en feu de Paris,
Le cratère éteint du Concile.

Dites-nous plutôt les secrets,
Ou de bonheur ou de misère,
Dont l'écho va des Diablerets
A la pointe de Chamosaire.

Au lieu de tribuns dont la voix
Est seule à prêcher leurs maximes,
Montrez-nous plutôt les chamois
Siégeant en conseil sur les cimes.

Leur tribune est, en vérité,
Avec ses degrés sur l'arête,
La plus haute où l'on soit monté,
Mais ils n'en perdent pas la tête.

Ils ont aussi des orateurs
Que l'intérêt public embrase,
Et qui ne sont jamais rhéteurs,
Ne sachant faire un bout de phrase.

Un jour, ils allaient décider
Que les droits du chamois, en somme,
Sur le roc peuvent se fonder
Encor mieux que les droits de l'homme,

Quand tout à coup leur président,
Vieux chef à la corne éprouvée,
Hume l'air, pousse un cri strident...
D'un bond la séance est levée.

Et, comme eux, je la lève aussi,
Sans plus long discours, ni réplique ;
Que d'autres, en faisant ainsi,
Serviraient mieux la république!

Je conclus : mon amendement
Ne veut point châteaux en Espagne ;
Il vous demande seulement
Des nouvelles de la montagne.

Paris, février 1870.

P. S. Un messager, pressant le pas,
Donne et reçoit maint coup de coude ;
Au mien ne vous arrêtez pas ;
Bon messager jamais ne boude.

Sous son bonnet de hérisson,
On voit sourire la *châtagne;*
Même en riant à sa façon,
Racontez-nous de la montagne.

~~~~~~~~

LE CHALET[1]

(A mon cher fils Edouard Bertrand. — Inédit.)

Voici le chalet, l'alpage,
Les bois, le torrent sauvage,
  Doux abri,
  Coin chéri,
Sous les monts vert et fleuri.

Hourrah pour la cime blanche!
Hourrah, d'une voix bien franche,
  Pour hucher
  Le vacher,
Ou l'écho, voix du rocher!

Entrons! le chalet qui s'ouvre,
C'est mieux, c'est bien mieux qu'un Louvre!
  Aux présents,
  Aux absents,
Nos pensers reconnaissants!

---

[1] Le chalet de Cergniemin. On a gravé, sur la porte d'entrée, la première strophe.
~~~~~~~~

Laissons le souci, la peine!
Des bois respirons l'haleine
Qui nous rit
Et nous dit:
« Hâte-toi, car tout finit! »

LE SIRE DE COUCY

(Inédit.)

« Je ne suis roi ne prince aussi,
» Je suis le sire de Coucy, »
Disait qui pouvait dire ainsi;
Et moi qui perds où plus d'un gagne,
Qui n'ai ni page ni varlet,
Rentes, château ni châtelet,
Sire ne suis que d'un chalet
Dans la montagne.

Entre deux cimes de rocher
Le chalet vint, non se percher,
Mais se blottir et se nicher
Au fond de sa verte prairie,
Où le torrent qui sort des bois
Lui jette l'écho de sa voix
Et la cascade des parois
Sa draperie.

Le sire n'a qu'un vieux chapel,
Qu'un vieux surcot, qu'un vieux mantel,
Et, quand il sort de son châtel,
Rien que son chien, rien que sa canne,
Ses compagnons dans la forêt,
Où d'un songer triste et secret,
En lui-même tout seul il brait
Comme un vieil âne;

Comme un vieil âne revenu
De plus d'un pays inconnu,
N'en rapportant, chétif et nu,
Que son bagage de vieillesse:
Un reste de jours peu sereins,
Et des soucis et des chagrins,
Fagot d'épines sur les reins,
Et bât qui blesse.

Et cependant, couci, couci,
En cela sire de Coucy,
A pas lents, l'air un peu transi,
Il va toujours, en long, en large,
Attendant l'heure qui viendra,
Où de fatigue il tombera
Dans l'herbe, et là s'endormira
Avec sa charge.

Cergniemin, juin 1872.

LE VIEUX BERGER

(Air de : *La Suissesse au bord du lac.*)

O de la cime
Souffle léger,
Viens et ranime
La voix du vieux berger !

***

Berger, il n'a rien à lui sur la pente,
Chèvre ni vache au front blanc, au front noir,
Rien que les fleurs où le ruisseau serpente,
Où leur troupeau cherche aussi l'abreuvoir.
O de la cime, etc.

C'est là son bien, son antique héritage.
Il le connaît, il le suit pas à pas,
En essayant, sur un air d'un autre âge,
Un chant nouveau qu'il répète tout bas:
O de la cime, etc.

« Cirques des monts, alpestres colysées,
Recevez-nous, rafraîchissez nos yeux,
Jardins fleuris, verdoyants élysées,
Qu'on voit monter et s'ouvrir dans les cieux !
O de la cime, etc.

» Sur ces gradins semés de violettes
Asseyons-nous, et l'âme qui s'émeut
Sera bercée aux refrains des clochettes,
Où chacun met les paroles qu'il veut.
O de la cime, etc.

» Naïf orchestre, où l'on peut suivre encore
Des bois, des eaux les murmures divers,
Jetant leur note indistincte ou sonore,
Fragments épars du chant de l'univers.
O de la cime, etc.

» C'est du sapin la harpe qui frissonne;
C'est d'un oiseau revenant s'y percher
L'aile qui passe, et dont l'écho résonne,
Courant comme elle à l'angle du rocher.
O de la cime, etc.

» C'est la cascade en sa route escarpée,
Aérienne, et qu'on voit dans son jeu
Doubler l'abîme et, du bord échappée,
Ruisseau d'argent descendre du ciel bleu.
O de la cime, etc.

» Plus loin, là-bas, c'est le drame du monde,
C'est la tempête où chacun a sa part,
Mer assoupie et cependant qui gronde,
Même en dormant sous notre haut rempart.
O de la cime, etc.

» En manteaux blancs ou drapés de nuages,
Les monts ainsi, graves, silencieux,
Ont à leurs pieds vu s'écouler les âges
Et les destins des mortels soucieux.
O de la cime, etc.

» Dans le passé qui va tissant ses voiles,
D'autres ici vinrent un jour s'asseoir.
La gentiane azurait ses étoiles,
Et puis, comme elle, ils n'étaient plus le soir.
O de la cime, etc.

» Et notre soir à nous sera de même ;
De nous alors on ne saura plus rien ;
Mais du glacier l'éclatant diadème
Ceindra toujours le pic aérien.
O de la cime, etc.

» D'autres viendront, en leurs beaux ans prospères,
Ou sur leurs pas un vieux chantre égaré,
Dire après nous, comme avant nous nos pères,
Un chant des monts par les monts inspiré.
O de la cime, etc.

» Mais ce qu'on voit, ce qu'on entend une heure
Sur les monts même où tout semble éternel,
N'est pas perdu ; ce qu'on aime et qu'on pleure
Est seulement invisible et du ciel.

O de la cime
Souffle léger,
Viens et ranime
La voix du vieux berger! »

LE ROSELIER

O pauvre *roselier*, comme disent les pâtres,
Au lieu de cet affreux nom de *rhododendron*
Dont tu fus baptisé par nos savants folâtres,
Dans le prétendu grec sorti de leur chaudron;

O pauvre roselier, sur les pentes moroses
Que tu vas égayant au souffle du matin,
Tes buissons, panachés de fleurs rouges ou roses,
Te font de leur couronne un lugubre destin.

Les enfants, les bergers, les voyageurs avides,
Les belles aux doux yeux t'ont bien vite fauché;
Même on voit tes bouquets, laissant leurs places vides,
En corbeille, en charrette apparaître au marché.

Ainsi traité, bientôt des pentes rocailleuses
Repliant tes tapis, tu les enlèveras,
Pour les pendre aux balcons des hauteurs sourcilleuses,
Où seul, inaccessible, en paix tu fleuriras.

De mainte chose belle ainsi la destinée
Fut toujours — loin d'y voir un trésor précieux. —
Ou d'être méconnue, ou d'être profanée
Par la foule au grand flot, trouble et capricieux.

Gryon, août 1871.

LE BROUILLARD ET LES CIMES

(Inédit.)

Sous une belle matinée
Cachant ses plans malicieux,
Le brouillard se met en tournée
Parmi les bois silencieux.

De ses produits, tels que l'aragne
Si fins n'en file sur les prés,
Dans les bas-fonds de la montagne
Ses magasins sont encombrés.

Pour écouler sa marchandise
Il veut donc voir si quelque roc,
Enjolé par sa mignardise
N'en prendrait pas un léger stock.

Il va toujours fumant sa pipe,
Mais de façon, le vieux sournois,
Que s'interrompe ou se dissipe
Leur trace à tous deux dans les bois.

Qu'il en tire ou non des bouffées,
Qu'elle ait ou non l'air expirant,
Cette pipe, ouvrage des fées,
D'elle-même va se bourrant.

Il prend à gauche, il prend à droite,
Mais toujours un peu s'élevant;
Il glisse, il fait l'homme qui boite;
Puis il repart comme le vent.

Il gagne ainsi le premier faîte;
Là, près des cimes, il s'assied,
Les regarde, lève la tête,
Puis leur baise humblement le pied.

Les cimes sur leurs cols d'albâtre,
Déesses aux casques d'argent,
Acceptent de sa main folâtre
Des cravates d'un gris changeant.

Mais le brouillard, ouvrant sa balle
De colporteur au pas discret,
En sort, en déplie, en étale
De même étoffe une forêt.

Il la déroule aune par aune,
Qu'il mesure au bras du rocher,
Sous un oblique rayon jaune
Où le soleil semble loucher.

Rien ne l'arrête, il monte, il grimpe
Vers les cimes sans embarras,
Portant jusque dans leur Olympe
Sa marchandise sous le bras.

Il se promène dans leurs salles
Aux murs de neige, et, se tordant
Sous leurs arcades colossales,
Les tourne d'un pas impudent.

En vain leur blancheur qui frissonne
Résiste à son impur contact,
Il l'emmaillote, il l'emprisonne,
Sans aucun goût, sans aucun tact.

A peine une épaule de neige
Là, dans un coin, se laisse voir;
Comme Tartufe il la protége
D'un pan de brume pour mouchoir.

De pied en cape il les habille,
Leur mettant mantille et manchon,
Et si leur casque encor scintille,
Il y jette son capuchon.

Il règne, il plane sur leur sphère,
Sous lui la rabaissant ainsi,
Et les cimes le laissent faire,
Sachant qu'il a son heure aussi.

Il passe à toutes même robe,
Et s'admire en ce jour nouveau
Où toute hauteur se dérobe,
Où tout est du même niveau.

Il s'applaudit, il se pavane
Il dit : « C'est moi qui fais cela ! »
Mais, soustraites à l'œil profane,
Les cimes n'en sont pas moins là.

Cergniemin, juin 1872.

LA NEIGE

(Inédit.)

Fille des airs, la neige s'y balance,
Chantons la neige et le houx,
Puis doucement, lentement, jusqu'à nous
Glisse sans bruit et se pose en silence.
Son blanc duvet tient les champs à couvert,
Son gai manteau les cache et les protége ;
Chantons la neige,
C'est le sourire de l'hiver,
Chantons la neige et le houx toujours vert.

Le houx noueux a sa feuille robuste,
Chantons la neige et le houx,
A son corail qui brille par-dessous,
A ses piquants, mâle et malin arbuste.

Il rit au froid, et traite ainsi de pair
Les hauts sapins drapés en blanc cortége.
Chantons la neige,
C'est le sourire de l'hiver,
Chantons la neige et le houx toujours vert.

En vain l'hiver nous morfond et nous glace,
Chantons la neige et le houx;
Celui des ans vînt-il aussi pour nous,
Il n'est hiver qu'un printemps ne remplace:
Printemps qui luit et fuit comme un éclair,
Printemps que rien n'efface ni n'abrége.
Chantons la neige,
C'est le sourire de l'hiver,
Chantons la neige et le houx toujours vert.

Beaux lis tombant de la voûte éthérée,
Chantons la neige et le houx,
Le sol humain est trop brûlant pour vous,
Avec sa lave ou sa fange dorée.
Mais, ô blancheur qui viens du ciel ouvert,
Tu reviendras, et plus blanche, que sais-je?
Chantons la neige,
C'est le sourire de l'hiver,
Chantons la neige et le houx toujours vert.

11 janvier 1867.

LES VOISINS DE MONTAGNE

(A M. Henri Bauverd. — Inédit.)

Nous sommes voisins de montagne,
Nous suivons le même sentier,
Par où l'on quitte et l'on regagne
Chacun son alpestre quartier.
Il contourne l'herbeuse crête
Qui sépare nos deux vallons,
Et quand le pied tarde ou s'arrête,
Le cœur n'a-t-il pas les bras longs?

Oui, malgré les versants contraires
De nos monts et de nos destins,
Tendons-nous une main de frères,
Les cœurs ne sont jamais lointains.
A travers la brume entassée,
Ses flots épais, ses noirs sillons,
On se touche par la pensée,
Le cœur n'a-t-il pas les bras longs?

Mais votre Muveran se dore,
Son haut azur s'approfondit,
Notre Argentine se colore,
Dans le nuage elle grandit.

On se revoit; la causerie
S'anime et court à gros bouillons.
Vivat surtout pour la patrie!
Le cœur n'a-t-il pas les bras longs?

Gloire à Celui qui fit ces choses
Pour l'enchantement de nos yeux,
Qui fit les monts, qui fit les roses,
D'autres terres et d'autres cieux.
Toujours plus haut de cime en cime
A son appel si nous volons,
Pour nous soutenir sur l'abîme
Son cœur n'a-t-il pas les bras longs?

ENVOI

Entrez; tout va bien par chez vous?
Si la chèvre, pour sa cuisine,
Est à rôder devers vos choux;
Si la pie aux sottes harangues
Bavarde aussi sur vos talons,
Laissons-les allonger leurs langues....
Que nos cœurs seuls aient les bras longs!

Souvenir des Plans et de Cergniemin.
Gryon, fin août 1869.

A MES AMIS M. ET Mme MELLEY

(Inédit.)

Sur le penchant des monts, au penchant de la vie,
Lorsque l'on vient s'asseoir,
La pente est comme double et doublement gravie :
L'ombre du passé monte avec l'ombre du soir.

Leurs deux flots, l'un qui fuit, l'autre présent encore,
S'y rejoignent vers nous.
Sous le dernier rayon du jour qui s'évapore,
S'asseoir sur la montagne est ainsi triste et doux.

— Doux de voir, souriant dans l'ombre qui les gagne
Seulement à moitié
De voir venir à soi, sur la même montagne,
Vieux, de jeunes amis, mais de vieille amitié.

Janvier 1872.

LA DÉGRONDÉE

(Inédit.)

A nos chalets de Cergniemin
Où le chemin
Gagne plus haut les hauts alpages,
Le père dit : — « Moi, je suis las,
Je reste en bas ;
Mais vous, allez, et soyez sages. »

Le laissant donc, de nos chalets
    A Solalex
Nous ne fîmes qu'une enjambée,
Et revenions comme le vent,
    Pour être avant,
Tout juste avant la nuit tombée.

Je dis alors à ces deux sœurs,
    Sur les hauteurs
Pour un moment mes deux compagnes :
« Votre père va me gronder,
    Va demander
Pourquoi si tard dans les montagnes?

S'il gronde, qui *dégrondera*,
    Consolera
Votre vieux guide, trop sensible ?
Car je veux bien être puni,
    Même honni,
Mais pas pour rien, c'est trop pénible. »

Hélas ! le père, en aucun point,
    Ne gronda point;
Je m'accusai... nulle colère.
Le traître ne comprenait pas,
    Dans nos débats,
Que je plaidais pour mon salaire.

Elles riaient de tout leur cœur,
    Leur air moqueur
Répondant seul à mon idée ;
Mais quand leurs yeux eurent bien ri
    Et bien souri,
J'eus cependant ma *dégrondée*.

DÉPART

(A Mlle B... — Inédit.)

Ses blonds cheveux sur son épaule
Et sur son cou ses blonds cheveux
Jouaient si gentiment leur rôle,
Leur gentil rôle d'amoureux,
    Ses blonds cheveux.

Son pas léger, pas de chevrette
Qui suit la trace du berger,
Sur l'herbe ou la pierre indiscrète
Courait si bien sans y songer,
    Son pas léger.

Et cependant sa tête nue,
Sans nul souci, nul soin prudent,
Par le brouillard et sous la nue
Bravait l'ondée en s'y perdant.
    Et cependant,

De ses yeux bleus, lorsque vient l'heure
De quitter les monts sourcilleux,
L'azur aussi se couvre et pleure,
Azur mouillé, ciel nébuleux
De ses yeux bleus.

Elle pleurait ; avec son voile
Cachait ses yeux, puis le tirait,
En souriant comme l'étoile
Qui dans la brume disparaît.
Elle pleurait.

Pourquoi pleurer ? dis-je en moi-même ;
Elle semble aussi l'ignorer :
Point de douleur vive et suprême,
Pas même un air de soupirer.
Pourquoi pleurer ?

Des jeunes cœurs, est-ce la vie
Qui fait déjà monter des pleurs,
Qui vient déjà mêler sa lie
Même à la coupe encore en fleurs
Des jeunes cœurs ?

Elle partit, et sous son voile,
Lorsque sa main l'assujettit,
Brillait encor l'humide étoile...
Ainsi troublée, elle sourit...
Elle partit.

LA FLUTE PENDANT L'ORAGE

(Air : *Allons dans la plaine.* — Inédit.)

Avant l'orage, avant le soir,
Viens, ma flûte, allons nous asseoir
Où seul l'oiseau puisse nous voir,
Sans visite étrangère.
Flûte bocagère,
Chante sous mes doigts,
Sous mes doigts légère,
Chante au fond des bois.

*
* *

Le ciel est bleu dans le ravin,
Blanc le ruisseau sous le sapin,
Qui brise en gouttes d'argent fin
Son onde passagère.
Flûte bocagère,
Comme l'eau qui fuit,
Comme elle légère,
Chante à petit bruit.

Mais dans le creux de la forêt
Un mince brouillard apparaît,
Gagne les hauteurs d'un seul trait,
Appelant maint confrère.
Flûte bocagère,
Comme lui montant,

Que ta voix légère
Le suive en chantant!

Mais l'oiseau rentre dans son nid,
L'azur des cimes se ternit,
Chaque sommet se rembrunit,
Couvant son feu de guerre.
Flûte bocagère,
Traverse les airs,
Que ta voix légère
Sourie aux éclairs!

Comme l'oiseau, sous le rocher,
Je sais un nid où me cacher,
Où, s'il le faut, pour y coucher,
J'aurai mousse et fougère.
Flûte bocagère,
Sous le rocher creux,
De ta voix légère
Chantons à nous deux.

D'ici nous pourrons voir sans peur
Le choc de ces flots de vapeur
Qui nous rend du monde trompeur
La scène mensongère.
Flûte bocagère,
Ne t'en trouble pas,
De ta voix légère
Chante encor tout bas.

Mais quoi ! la montagne a tremblé,
Et, comme un fort démantelé,
Le ciel semble s'être écroulé
Sous un coup de tonnerre.
Flûte bocagère,
Fais silence un peu,
De ta voix légère,
Sous la voix de Dieu !

Sur ceux que la foudre a touchés,
Sur les épis au loin couchés,
Sur les sapins trop haut perchés,
Qui jonchent la terre.
Flûte bocagère,
Pleure, et que ta voix,
Pour eux moins légère,
Tremble sous mes doigts !

L'orage a fui... Ses étendards,
Des monts quittant les hauts remparts,
Ont dévoilé les cieux épars
Où c'était nuit naguère.
Flûte bocagère,
Reprends d'un son pur
Ta chanson légère,
Ta chanson d'azur.

On croirait voir un jour nouveau
Luire plus frais, s'ouvrir plus beau,

Et j'entends rechanter l'oiseau
  Jusqu'au bord de notre aire.
    Flûte bocagère,
    A son chant joyeux,
    De ta voix légère,
    Réponds de ton mieux.

Avec la brise, dont le thym
Parfume ici le flot lointain,
Redis-moi ce chant du matin
  Que nous disait ma mère.
    Flûte bocagère,
    Rends-moi cet accord,
    Dans ta voix légère
    Je l'entends encor.

Qui vient là-bas dans le chemin,
Oubliant l'orage inhumain,
Et parfois se donnant la main,
  Le berger, la bergère?...
    Flûte bocagère,
    Flûte aux doux accents,
    De ta voix légère
    Charme les passants.

Mais si, doublant ou non le pas,
Même eux s'en vont, n'écoutant pas;
Ni, du soir dressant le repas,
  L'active ménagère;

Flûte bocagère,
Seule en ton enclos,
De ta voix légère
Charme les échos.

Et pour toi n'en fût-il aucun,
Comme la fleur dont le parfum
N'a que le vent pour lot commun,
Pour aile messagère,
Flûte bocagère,
Chante néanmoins,
De ta voix légère
Chante sans témoins.

Dans l'air ou mon cœur, je ne sçai,
Qu'il fasse triste ou fasse gai,
Chante à l'écart ton chant de mai
Ton chant de primevère.
Flûte bocagère,
Chante sous mes doigts,
Sous mes doigts légère,
Chante au fond des bois.

Gryon, août 1870.

RANZ DES VACHES

POR ALPA[1]

(Inédit.)

Au ras du sol l'herbe est rongée.
Pour les hauts prés quittons les bas.
Ah-ah! Ah-ah!
Liauba! liauba! *por alpâ.*

Venez chacune,
Et blanche et brune,
Et tachetée,
Et mouchetée;
En route! en route!
Qu'on nous écoute!
Venez, sans faute,
Où l'herbe est haute,
Liauba! liauba! *por alpâ.*

Sur notre cou déjà chargée,
Déjà la chaudière est au pas.
Ah-ah! Ah-ah!
Liauba! liauba! *por alpâ.*

---

[1] *Por alpâ*, pour *alper*, c'est-à-dire pour monter à la montagne, avec le troupeau. Le *Ranz des vaches des Colombettes*, si populaire, n'est pas pour *alper*, mais pour traire, *por ariâ.*

Car la chaudière
Va la première;
Seillons, salière
Viennent derrière.
Liauba! liauba! *por alpâ.*

Sur notre cou, sur notre épaule
Ce chapeau noir ne bronche pas.
Ah-ah! Ah-ah!
Liauba! liauba! *por alpâ.*

Venez chacune, etc.

Chèvres, moutons, un coup de gaule
Si vous prenez trop vos ébats!
Ah-ah! Ah-ah!
Liauba! liauba! *por alpâ!*

C'est la chaudière
Qui va première, etc.

Nous avons bien tout notre compte,
En avant comme des soldats.

Par le sentier qui vire et monte,
Montez aussi, joyeux hourrahs!

Sonnez, sonnettes et clochettes;
Sonnez, *senaus*, le branle-bas.

Sonnez, campanes, campanettes!
Qui vous entend n'est jamais las.

Voici de blondes demoiselles,
Trottant, grimpant sans embarras.

Des papillons, même sans ailes,
Leur font cortége pas à pas.

Puis voici l'homme aux chansonnettes.
Vaches, ne vous effrayez pas.

Sonnez pour lui, sonnez, sonnettes!
Il se nourrit de sons, hélas!

Il fait son beurre avec la rime,
Aussi son beurre n'est pas gras;

Pour nous, nos vaches ont la prime,
Et notre beurre est du bon tas.

Quand, vers le soir, la cheminée
Nous verra-là tous en un mas,

Nous lui dirons si bien tournée
Est sa chanson, ou ne l'est pas.

Mais la chaudière au large ventre
En son patois grogne tout bas.
    Ah-ah! Ah-ah!
  Liauba! liauba! *por alpâ!*

    Car la chaudière
    Va la première;
    Seillons, salière
    Viennent derrière.
  Liauba! liauba! *por alpâ.*

Grogne comme un ours en son antre,
Disant: Ma fay! *la mau tçantâ* [1].
Liauba! liauba! *por alpâ!*

Venez chacune,
Et blanche et brune,
Et tachetée,
Et mouchetée;
En route! en route!
Qu'on nous écoute!
Venez, sans faute,
Où l'herbe est haute.
Liauba! liauba! *por alpâ.*

Lausanne, novembre 1872.

LE VAL D'ANZEINDE

(Inédit.)

D'Anzeinde le haut vallon,
Sous les hautes cimes,
Est gardé par un donjon
Aux fossés d'abîmes;
Et donjon, tours et clocher
Sont d'un seul bloc de rocher.
C'est le val d'Anzeinde,
O gay!
C'est le val d'Anzeinde.

---

[1] Il a mal chanté.

Il a, comme un vieux château,
Rempart circulaire,
Cour d'honneur, large préau,
Source vive et claire,
Et beau jardin qui fleurit
Quand le printemps a souri
Et pris sa volée,
O gay!
Et pris sa volée.

Il a ses moulins aussi,
Comme on les appelle,
Quand du glacier radouci
L'eau suinte et ruisselle,
S'y creuse un lit de cristal
Et trouve au bout du canal
Sa grotte azurée,
O gay!
Sa grotte azurée.

Si moulin d'azur ne moud
Que de belle eau claire,
Combien d'autres, après tout,
Ne savent mieux faire!
Grands moulins, moulins d'en bas
Qui souvent ne valent pas
Ceux du val d'Anzeinde,
O gay!
Ceux du val d'Anzeinde.

Il a de nombreux troupeaux,
Vaches et *vachettes*,
Moutons, chèvres et chevreaux
Sonnent leurs clochettes,
Et des files de chamois
Broutant l'herbe des parois,
L'herbe parfumée,
O gay!
L'herbe parfumée.

Il a chalets et bergers,
Même des bergères,
Beaux visiteurs étrangers,
Belles étrangères.
Et tout ce monde en gaîté
Vient danser la mi-été
Dans le val d'Anzeinde,
O gay!
Dans le val d'Anzeinde.

On n'a pas, pour s'y coucher
A l'antique mode,
Lit de mousse ou de rocher,
Mais lit plus commode,
Bonne auberge chez *Guyon*,
Et bonne soupe à l'oignon,
Et le vin du *Chêne*,
O gay!
Et le vin du *Chêne*.

Quand l'hiver est revenu,
  C'est une autre affaire!
On n'y voit ni rocher nu,
  Ni gazon, ni terre,
Mais un grand pavé tout blanc,
Au soleil étincelant
  Dans le val d'Anzeinde,
      O gay!
  Dans le val d'Anzeinde.

Quand la neige jusqu'au toit
  Monte et le recouvre,
Et qu'à la porte on ne voit
  Comment elle s'ouvre,
Le toit n'est pas inhumain,
Il vous montre le chemin
  De la cheminée,
      O gay!
  De la cheminée.

On descend sur le foyer
  Tout neige et tout glace ;
Au risque de se noyer
  Chacun y prend place.
A la flamme des tisons
La neige fond en glaçons,
  Dans la cheminée,
      O gay!
  Dans la cheminée.

Mais au printemps tout renaît,
De nouveau tout brille,
La cime ôte son bonnet,
La fleur sa mantille.
Les bergers et les troupeaux
Font retentir les échos
Dans le val d'Anzeinde,
O gay!
Dans le val d'Anzeinde.

Et voilà du haut vallon
Sous les hautes cimes,
Voilà la vieille chanson
Sur de vieilles rimes.
Si quelqu'un n'est pas content,
Qu'on lui dise: « Eh bien, va-t'en,
» Tu n'es pas d'Anzeinde,
» O gay!
» Tu n'es pas d'Anzeinde! »

Chalet de Cergniemin, 8 août 1874.

LA MI-ÉTÉ DE 1870. (ANZEINDE)

(Air : *Allons dans la plaine.*)

Voici la montagne!
Voici les troupeaux!
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos!

Adieu, cités ; adieu, palais,
Et le grand monde et ses valets !
Je leur préfère nos chalets
Pour châteaux en Espagne.
Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur, gagne
Enfin le repos !

Ici, sous les hautes parois,
Plus rien que l'alpe entre les bois,
Où du torrent la grande voix
Seule nous accompagne.
Voici la montagne ! etc.

Ici, loin du rire moqueur,
L'oubli d'un monde où notre cœur,
Toujours vaincu, jamais vainqueur,
Fait sa triste campagne.
Voici la montagne ! etc.

Mais dans les airs quelle terreur !
Deux aigles noirs, luttant d'horreur,
Se sont saisis avec fureur,
La France et l'Allemagne.
Voici la montagne ! etc.

Tandis que l'Europe en suspens
Ne voit que piéges, guet-apens,
Et que l'on joue à nos dépens

Au jeu de Charlemagne,
Voici la montagne! etc.

Tandis que les pauvres soldats,
Tuant, tués, marquant le pas,
Courent ainsi, vaillants forçats
Dont la Gloire est le bagne,
Voici la montagne! etc.

Prions pour ceux qui vont souffrir,
Prions pour ceux qui vont mourir,
Et puisse la Paix refleurir
Au loin dans la campagne!
Voici, la montagne! etc.

Et nous, soyons reconnaissants
De nous voir tous ici présents,
L'aïeul, malgré ses pas pesants,
L'époux et sa compagne.
Voici la montagne!
Voici les troupeaux!
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos!

Gryon, juillet-août 1870.

LA TAVEYANNE

(Chanson de mi-été, pour la jeunesse de Gryon, sur l'air :
Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre.)

Voici la Mi-Eté, bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté !
Voici la Mi-Eté.

Nous autres montagnards avons aussi nos fêtes,
Le ciel bleu sur nos têtes,
Fiers de nos fiers remparts,
Nous autres montagnards.

Allons, jeunesse, allons, la danse vous appelle,
Que chacun ait sa belle,
Sa rose des vallons !
Allons, jeunesse, allons !

Les roses de nos monts seules n'ont point d'épines :
Telles, douces et fines,
Celles que nous aimons,
Les roses de nos monts.

Peut-être bien après quelques quartiers de lune,
On en voit pousser une,
Qui pique, même exprès.
Peut-être bien après.

Avant qu'il soit trop tard, avant que l'on en glose,
Sourions à la rose,
Avant qu'elle ait son dard,
Avant qu'il soit trop tard.

Les hommes sans défaut se font-ils mieux connaître?
Ils sont encore à naître;
Cherchez bien loin, bien haut,
Les hommes sans défaut.

Nous n'en irons pas moins, bons maris, bonnes femmes,
Sans nous chanter des gammes,
Ensemble aux champs, aux foins,
Nous n'en irons pas moins.

En attendant le jour de nous mettre en ménage,
Dansons sur notre alpage,
Et chantons tour à tour
En attendant le jour.

Notre salle de bal est la verte pelouse;
Si le ciel nous jalouse,
L'étable n'est point mal
Pour la salle de bal.

Les filles, les garçons à tourner se hasardent,
En tournant se regardent;
On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Les yeux noirs, les yeux bleus, et le petit sourire,
Tout muet pour tout dire,
Ont commencé leurs jeux,
Les yeux noirs, les yeux bleus,

Plus d'un regarde aussi qui n'est pas de la danse ;
Mais il rêve en silence
Que jeune il vint ici.
Lui donc regarde aussi.

Son matin devient soir, la vieillesse est prochaine,
Et seul le vin du *Chêne*
Parfois lui fait revoir
Son matin dans le soir.

Ainsi nous de Gryon, dansons en Taveyanne,
Comme ceux de Lausanne
Dansent sur Montbenon ;
Ainsi, nous de Gryon.

Et nous avons encor Anzeinde et d'autres salles
Aux parois colossales,
Aux tapis de fleurs d'or,
Et plus d'une autre encor.

Nous ne t'oublions pas, ô terre de nos pères.
A toi, des jours prospères,
Et nos cœurs et nos bras !
Nous ne t'oublions pas.

Aux monts la liberté suspend toujours son aire,
Où gronde son tonnerre
Des peuples écouté.
Aux monts la liberté!

Un aigle rouge et blanc s'est posé sur l'arête,
Sur la plus haute crête;
C'est notre oiseau vaillant,
Notre aigle rouge et blanc.

Helvétie est son nom, voilà comme il s'appelle,
Ce vieil oiseau, rebelle
Aux fers dorés ou non :
Helvétie est son nom.

Toi qui règnes là-haut, plus haut que toute cime,
Nourris l'oiseau sublime
De l'air pur qu'il lui faut,
Toi qui règnes là haut.

Veille dans ta bonté sur nos travaux rustiques,
Sur nos fêtes antiques,
Même sur leur gaîté
Veille dans ta bonté.

Et pour vous tous, amis, pères, enfants et mères,
Non les folles chimères,
Mais les plaisirs permis,
Qu'ils soient pour vous, amis!

C'est un vieux chansonnier qui fit la chansonnette ;
Sa voix n'est plus bien nette,
Tout sec est son gosier ;
C'est un vieux chansonnier.

Gryon, juillet 1869.

ADIEU A TAVEYANNE

(Air : *Combien j'ai douce souvenance.* — Inédit.)

D'un rayon blanc déjà s'anime,
Chacune à son tour, chaque cime,
Et le chamois serrant de près
L'abîme,
Regagne en ses vallons secrets
L'air frais.

Nous, par les monts, de pente en pente
Que l'on gravit, que l'on arpente,
Par le sentier qui mille fois
Serpente,
Chalets, nous voici sous vos toits
De bois.

Chalets fameux de Taveyanne,
Chalets cachés à l'œil profane
Dans le haut cirque où le granit,
Qui plane,
Laisse au troupeau que Dieu bénit,
Ce nid.

Le soir, quand le soleil les dore,
Leur bois rouge est plus rouge encore,
Et les clochettes du troupeau,
        Sonore,
Font tressaillir à ce tableau
        L'écho.

Adieu, grand cirque aux marches vertes,
De fleurs d'azur toutes couvertes !
Que n'ai-je encor mes jeunes pas
        Alertes !
Mais à présent je reste, hélas !
        Au bas.

Au bas de la haute prairie
Qui monte au ciel et s'y marie.
Et là ma voix, tremblante un peu,
        S'écrie :
Adieu, grand cirque au dôme bleu,
        Adieu !

APPENDICE

I

L'impression de ce volume touchait à sa fin, lorsque nous avons trouvé dans le *Journal de Genève*, à la date du 1er janvier 1879 et sous la signature de Juste Olivier, trois strophes qui ne figurent ni dans les recueils du poète, ni dans ses papiers. Olivier parle, dans la préface des *Chansons lointaines*, de quelques-unes de ses poésies, qu'il compare à de « folles brebis, » et qui, dit-il, « se sont si bien égarées que le berger lui-même ne saurait pas toujours où les aller reprendre. » Cette chanson de *l'An qui fuit* est, sans doute, une de ces folles brebis : elle nous a paru digne d'être réintégrée au bercail.

(*Les éditeurs.*)

L'AN QUI FUIT

Un an qui fuit sonne sa dernière heure;
Ecoutons!...
Lorsqu'en passant son aile nous effleure,
En notre cœur serrons ce qui demeure,
Du Dieu de paix la parole et les dons;
Ecoutons!...

J'entends la voix du Père qui nous aime :
Bon espoir !
Le temps s'écoule et la jeunesse même
N'a qu'un moment ; mais un trésor suprême,
L'amour de Dieu te reste jusqu'au soir ;
Bon espoir !

Aux sombres jours, même aux jours de l'orage,
Bon espoir !
Le soleil luit par delà le nuage,
Et ses rayons, relevant ton courage,
Bientôt viendront éclairer le ciel noir :
Bon espoir !

II

SUPPLÉMENT A LA NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

L'auteur de la *Notice* profite de l'occasion que lui offre ce supplément pour remplir une lacune. Il a parlé, au tome I, pag. XXII, d'une famille « peu respectable, » dans laquelle Olivier, dès la seconde année de son séjour à Lausanne, remplit les fonctions d'un précepteur ou plutôt d'un répétiteur, et il a négligé de mentionner une autre famille, très respectable, où le jeune étudiant fut introduit peu de temps après, et où il forma des relations précieuses, qui ne furent point sans influence sur son développement. Un ami d'Olivier, dont le nom est facile à deviner sous les initiales de A.-L. H., a réparé cet oubli dans une notice publiée à la fin de l'*Agenda des études pour la Suisse française*, année 1878 à 1879. On y lit :

« Dans une maison de la rue de Bourg vivait alors, avec son gendre, sa fille et son petit-fils, une dame qui avait conservé toute la distinction d'esprit et l'exquise politesse du XVIIIe siècle, sans aucune des prétentions de l'ancienne noblesse du pays de Vaud. Madame Renée Murat, née Clavel de Marsens, avait connu Voltaire, Gibbon et bien d'autres personnages célèbres, et elle possédait sur la société de leur temps un fond inépuisable d'anecdotes. Elle entendit parler d'Olivier, et le pria de donner des leçons de latin à son petit-fils. Lorsque notre professeur en herbe avait

expliqué Virgile ou Tacite, il prenait le thé avec la famille, et toute la soirée se passait en lectures et en conversations littéraires. Olivier communiquait ses premiers essais poétiques. Madame Murat, qui avait un goût très sûr et une prononciation très correcte, ne laissait rien passer. Les encouragements se mêlaient aux critiques. Plus tard, elle invita trois camarades de son petit-fils à prendre part à ces exercices. Celui qui en profitait le plus, vous l'avez déjà nommé. Voilà une seconde « bonne fée, » après celle d'Eysins, qui l'avait endormi avec des chansons et entouré de sa vive tendresse. Aussi Olivier appelait-il celle de Lausanne « sa bienfaitrice. » Et en achevant le portrait qu'il nous fit de cette « aimable vieille, » il ajouta : « Si j'ai su un peu de français, c'est bien à elle que je le dois. »

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

Nous indiquons, au moyen d'initiales ou autrement, les recueils d'où sont tirées les pièces qui figurent dans ce volume. D. V. signifie *Deux voix,* nouvelle édition; C. L., *Chansons lointaines;* C. du S., *Chansons du soir;* S. de M., *Sentiers de montagne.*

LIVRE II

LE POÈTE ET SON ŒUVRE

LIVRE III

LA FAMILLE

LIVRE IV

RELIGION ET PHILOSOPHIE

LIVRE V

POLITIQUE. REGRETS ET APPELS PATRIOTIQUES

LIVRE VI

TRISTESSES ET RÊVERIES

LIVRE VII

LÉGENDES ET VIEUX REFRAINS

LIVRE VIII

JEUNES FILLES

LIVRE IX

CAMPAGNE

LIVRE X

MONTAGNE

APPENDICE

TABLE

des pièces qui ne figurent point dans ce volume, mais qu'on trouvera, en tout ou en partie, dans la *Notice biographique* du tome I.



